

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

Présentation des nouvelles par Jacques Bergier et Alain Dorémieux.
Dessin de couverture de Jean-Claude Forest, illustrant « La Nuit de la Lumière ».

8e Année — N° 82 **Septembre 1960**

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : PIG. 87-49 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le numéro : France, 1,60 *N F ; Belgique,* 22,50 *F B ; Suisse,* 2 *F S ; Maroc,* 184 *F M.*
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union Française,* 8,70 *N F. Etranger,* 9,90 *N F.*
1 an : — — 16,80 *N F. Etranger,* 19,20 *N F.*

La Nuit de la Lumière

(The Night of Light)

par PHILIP JOSÉ FARMER

C'est pour nous une joie de pouvoir publier à nouveau un texte de Philip José Farmer, un des meilleurs écrivains de science-fiction américains — et l'un de ceux qui écrivent le moins souvent (mais n'est-ce pas là précisément une garantie de qualité ?).

Philip José Farmer a paru à deux reprises dans « Fiction », *avec une nouvelle :* « Attitudes » (*n*° 5) *et un court roman :* « La planète du dieu » (*n*os 33 et 34). *L'une et l'autre de ces œuvres mettaient en scène le personnage de John Carmody, prêtre des temps futurs, également héros de cet autre court roman qu'est* « La Nuit de la Lumière ». *Mais ce nouveau récit relate un épisode antérieur de l'existence de Carmody, avant son entrée dans les ordres. Il s'agit en fait de l'histoire des événements extraordinaires qui aboutiront à sa conversion.*

On sait que Philip José Farmer est féru de science-fiction théologique — ainsi a-t-il ouvert la voie au Blish de « Un cas de conscience ». *On retrouvera donc ici son thème favori : le mystère à la fois mystique et scientifique offert par une planète étrange. Mais ce qui nous semble admirable chez lui, c'est la façon dont il parvient à combiner une portée métaphysique avec une trame vivante, colorée, pleine de relief.* « La Nuit de la Lumière » *se présente avant tout comme une aventure terrifiante, aux résonances fantastiques et à l'ambiance de cauchemar. Et l'arrière-plan métaphysique qui la baigne ne fait que la rendre plus captivante.*

Malgré sa longueur, nous avons jugé préférable de publier ce récit sans le scinder, en un seul numéro. Nous nous excusons d'imposer un effort soutenu de lecture aux amateurs d'histoires brèves, mais nous pensons que l'œuvre le mérite.



Tout ceci se passa sur Joie de Dante, une planète qui offrait autant de motifs de stupéfaction au métaphysicien qu'au physicien, six ans avant que John Carmody eût revêtu la robe marron des prêtres de l'Ordre de St-Jaïre. Ceux qui l'ont connu avant son ordination pourront désormais comprendre comment une créature dont il semblait impossible d'espérer quelque chose, une créature tout juste bonne à être maintenue derrière les barreaux jusqu'à l'heure de sa mort, a pu devenir un homme. Pour cela il lui était nécessaire d'abord de mourir et ensuite...

I

Sur la Terre, un homme poursuivant un morceau de peau voltigeant au gré du vent dans une rue, un morceau de peau léger comme du papier de soie, un morceau de peau à l'image d'une figure humaine, cela vous eût glacé d'effroi. Sur Joie de Dante, le spectacle ne provoquait rien de plus qu'un léger étonnement chez les rares passants qui en étaient témoins. Et encore leur curiosité venait-elle de ce que l'homme qui courait ainsi était un Terrien.

La rue que John Carmody suivait au pas de course était une longue voie rectiligne, cernée de bâtiments qui se dressaient comme des falaises, majestueux empilement de blocs de granit où frémissaient des paillettes de quartz, hautes tours taraudées d'innombrables niches ténébreuses où grimaçaient des gargouilles aux formes de cauchemar, ornées d'innombrables balcons d'où dieux et déesses prodiguaient en effigie leurs bénédictions.

Il courait, minuscule silhouette écrasée par la masse des murailles lancées à l'assaut du ciel, dérisoire à côté de leurs arcs-boutants cyclopéens ; il courait, frénétique, derrière le lambeau d'épiderme abandonné au jeu brutal du vent qui le faisait pirouetter, tournoyer, chiffon de peau exhibant tour à tour le trou des orbites, la cavité des oreilles, le bâillement vide d'une bouche et, à la limite du front, seuls vestiges d'une chevelure absente, le fouet de quelques longues mèches blondes. Le mugissement du vent semblait exacerber la furie du Terrien. Soudain, le masque qui jusque là était demeuré à portée de la main de l'homme s'envola en flèche.

Carmody jura, bondit. Ses doigts effleurèrent la chose mais, échappant à leur étreinte, elle continua à s'élever dans l'air jusqu'à un balcon surplombant où s'érigeait une statue en diorite à l'effigie du Dieu Yess, au pied duquel elle se posa.

Haletant, John Carmody s'adossa à un pilier de soutènement, comprimant des deux poings sa poitrine en feu. Jadis, il avait possédé la forme exceptionnelle qui convient à un champion poids-plume interfédéral amateur, mais à présent, son ventre s'était élargi, inévitable conséquence d'un appétit toujours plus grand, et un bourrelet de graisse saillait sous son menton. Comme un nœud coulant... Personne ne s'en souciait d'ailleurs et lui moins que tout autre. Ce n'était certes pas un Apollon. Les crins noir corbeau, épais et drus, qui ornaient son crâne évoquaient irrésistiblement les dards d'un hérisson et sa tête faisait penser à une citrouille. Sous son front trop haut, un sourcil légèrement trop incliné rompait la symétrie du visage ; son nez trop long était trop aigu, sa bouche trop mince, ses dents trop espacées.

Le cou penché comme celui d'un oiseau curieux, il examinait le balcon. Impossible d'escalader la façade : bien qu'elle fût rugueuse, la

muraille n'offrait pas assez de prise. De lourds volets de fer aveuglaient les fenêtres de l'édifice dont une porte de métal massif interdisait l'entrée. Sur un écriteau accroché à la poignée on lisait deux mots rédigés dans la langue des habitants du continent septentrional de Kareen :

EN SOMMEIL

Carmody haussa les épaules avec insouciance et s'en fut tranquillement ; toute la fougue dont il avait fait preuve quelques instants plus tôt avait disparu. Le vent qui s'était apaisé repartit à l'assaut, s'abattit sur lui tel le poing d'un titan. Sans se raidir, Carmody, ainsi qu'il le faisait jadis sur le ring, s'assura solidement sur ses jambes et soutint le choc, le corps plié en deux, la tête baissée. Mais ses yeux bleus au regard vif restaient aux aguets. Personne ne pouvait se vanter de l'avoir jamais surpris les paupières closes.

Une cabine téléphonique, énorme cube de marbre où vingt personnes auraient tenu à l'aise, se dressait au coin de la rue. Il hésita un instant mais la tempête hurlante le décida. Il entra, décrocha l'un des six combinés mais s'abstint de prendre place sur le large banc de pierre, jugeant préférable de rester sur le qui-vive et de marcher de long en large à surveiller la porte. Il composa le numéro de la pension de Madame Kri.

— « John Carmody à l'appareil, ma beauté. Voulez-vous me passer le Père Skelder ou le Père Ralloux ? »

Mme Kri gloussa. Il l'aurait parié !

— « Le Père Skelder est justement là. Ne quittez pas. »

Quelques secondes s'écoulèrent, puis une voix sourde vibra dans l'écouteur.

— « Carmody ? Qu'est-ce qui se passe ? »

— « Rien d'inquiétant. Enfin... je l'espère. »

Il attendit un commentaire. Il se représentait avec amusement son interlocuteur en train de se creuser la tête pour deviner la raison de ce coup de téléphone et empêché de parler librement par la présence de Mme Kri. Il imaginait le visage du moine, émacié et plissé de rides, avec ses pommettes haut placées, ses joues décharnées, le crâne déplumé et brillant et les lèvres en pince de crabe, tellement serrées qu'elles n'étaient plus qu'un fil.

« Ecoutez-moi, Skelder. Ce que j'ai à vous dire est peut-être important, peut-être insignifiant. En tout cas, c'est assez curieux. »

Il s'interrompit encore. Il savait que le moine ne consentirait pas à avouer l'impatience qui bouillonnait en lui, qu'il ne voudrait à aucun prix céder, qu'il n'admettrait pas de capituler et d'interroger. Pourtant, il céderait. Il était sur des charbons ardents, il lui serait impossible de résister à la curiosité qui le dévorait.

— « Alors, qu'est-ce qu'il y a ? » finit-il par aboyer. « Vous ne pouvez pas le dire par téléphone ? »

— « Bien sûr que si. Simplement, je ne tiens pas à vous importuner si cela ne vous intéresse pas... Dites-moi... est-ce que quelque chose d'insolite vous est arrivé, à vous ou quelqu'un d'autre, il y a environ cinq minutes ? »

Il y eut un long silence à l'autre bout du fil puis la voix de Skelder s'éleva à nouveau. Tendue...

— « Oui. Le soleil a paru vaciller et sa couleur a changé. En même temps, j'ai eu comme un vertige. Je me suis senti fiévreux. Mme Kri et le Père Ralloux ont éprouvé la même impression. »

— « C'est tout ? » insista Carmody quand il eut la conviction que Skelder n'en dirait pas plus. « Rien de particulier en dehors de ça ? Chez personne ? »

— « Non. Pourquoi ? »

Alors Carmody lui raconta comment une ébauche de visage s'était soudain matérialisée devant lui. « Je me demandais si vous n'aviez pas eu une expérience semblable, » conclut-il.

— « Absolument pas. A part ce malaise, il ne s'est rien produit d'anormal. »

L'intonation de Skelder était rauque. Le moine dissimulait-il quelque chose ? Bah... On verrait plus tard ! Entre-temps...

— « Mme Kri vient de partir, » annonça soudain Skelder. » Quelle est exactement votre idée, Carmody ? »

— « Je voulais simplement comparer vos impressions et les miennes à propos de ce vacillement du soleil », fit-il d'un ton sec. « Mais j'ai bien envie de vous raconter ce que j'ai découvert au temple de Boonta. »

Skelder l'interrompit :

— « Depuis le temps que vous êtes parti, il ne vous reste certainement plus rien à découvrir. Quand je ne vous ai pas vu rentrer la nuit dernière, j'ai cru qu'il vous était arrivé quelque chose. »

— « Vous avez prévenu la police ? »

— « Bien sûr que non ! » répondit l'autre avec rudesse. « Croyez-vous donc qu'un prêtre soit obligatoirement stupide ? D'ailleurs, cela ne vaut guère la peine de s'inquiéter pour vous. »

— « Tu aimeras ton prochain comme ton frère, » ricana Carmody. « Le fait est que je ne me suis jamais beaucoup soucié de mon frère — de personne d'autre non plus, d'ailleurs ! Mais là n'est pas la question. Si je suis en retard — de guère plus d'une vingtaine d'heures au fond — c'est parce que l'idée m'est venue de prendre part à la grande parade et aux cérémonies qui l'ont suivie. » Il éclata de rire. « Ces Kareeniens s'y connaissent pour tirer le maximum de profit de leur religion ! »

— « Vous vous êtes mêlé à l'orgie du temple ? » interrogea Skelder, glacial.

— « Ha... Ha... Bien sûr. Rassurez-vous : ce n'était pas de la sensualité pure. Une partie des cérémonies consiste en un rituel terriblement

ennuyeux. Comme tous les rituels. C'est à l'aube seulement que la grande prêtresse a donné le signal des réjouissances. »

— « Et vous y avez participé ? »

— « Dame ! Et en compagnie de la Grande Prêtresse en personne, mon cher ! Cela n'avait rien de scandaleux, d'ailleurs. Les gens d'ici n'ont pas envers la sensualité la même attitude que vous, Skelder. Ils n'y voient rien de honteux et s'y abandonner n'est nullement considéré comme un péché. Pour eux, le sexe est un sacrement, un don précieux de la Déesse. Ce qui ne susciterait en vous qu'un écœurement infini, ce qui ne serait à vos yeux qu'un bourbier où se vautrent en hurlant des pervertis est pour eux un culte pur, chaste et saint. Bien sûr, je trouve que votre point de vue et le leur sont aussi faux l'un que l'autre. La sexualité est tout bonnement une force qui doit nous servir à tirer avantage du voisin, ou plutôt de la voisine. Mais il faut reconnaître que les idées des Kareeniens sont plus réjouissantes que les vôtres. »

— « Vous ne comprenez rien à notre doctrine, » répondit Skelder.

Il parlait avec une légère impatience, comme un maître d'école routinier sermonnant sans enthousiasme un élève pas très doué. S'il était en colère, il le cachait bien.

— « Ce que je comprend, c'est que vous voyez dans la sensualité quelque chose de sale, même lorsqu'elle se manifeste dans le cadre autorisé de l'union conjugale. C'est une idée qui vous répugne. Plus vite le mal nécessaire est consommé, plus vite on prend sa douche, et mieux cela vaut, n'est-ce pas ? Mais les accès de frénésie mystico-sexuelle des Kareeniens sont pour eux une action de grâces envers le Créateur — ou, plus exactement, la Créatrice — qui leur a fait don. et de la vie, et des plaisirs de la vie. A l'état normal, ils sont un tantinet collet-monté... »

— « Inutile de me faire une conférence, Carmody. Vous oubliez que je suis anthropologue et que les conceptions perverses des indigènes n'ont pas de secret pour moi. »

— « En ce cas, pourquoi n'êtes-vous pas venu les étudier de près ? » s'esclaffa Carmody. « C'était votre tâche d'anthropologue, non ? Pourquoi m'avoir chargé de le faire à votre place ? Craigniez-vous d'être contaminé rien qu'à les regarder ? Ou mouriez-vous de peur à l'idée de risquer de vous convertir à leur culte ? »

— « Je préférerais que nous changions de sujet de conversation, » fit Skelder sans émotion apparente. « Je ne me soucie pas d'entendre le détail de ces dépravations. Une seule chose m'intéresse : avez-vous découvert quelque chose au cours de votre mission ? »

Le mot arracha un sourire à Carmody.

— « Bien sûr que oui. Aux dires de la prêtresse, la Déesse ne se matérialise jamais. Elle est simplement objet de connaissance intérieure pour ses adorateurs. Par contre, elle m'a personnellement confirmé les propos des fidèles avec lesquels je me suis entretenu et

qui m'ont assuré que Yess, le fils de la Déesse, existe en chair et en os, qu'on l'a vu, qu'on lui a même parlé. Il sera dans la ville pendant la période du Sommeil. La légende prétend qu'il y retourne parce que c'est ici qu'il est né, qu'il est mort et qu'il a ressuscité. »

— « Je le sais, » rétorqua le moine avec exaspération. « Soit : nous verrons ce que dira cet imposteur quand nous l'interrogerons. Ralloux met la dernière main aux appareils enregistreurs. Tout sera en ordre à l'heure dite. »

— « C'est bon, » laissa tomber Carmody d'une voix indifférente. « Je serai de retour dans une demi-heure, si toutefois je ne tombe pas en cours de route sur une souris intéressante, ce qui est d'ailleurs peu probable : la ville est morte ou peu s'en faut. »

Il raccrocha, tout réjoui à l'idée de l'air profondément dégoûté que devait arborer Skelder. Il imaginait le moine, rigide dans son froc noir, marmonnant une prière silencieuse à l'intention de l'âme damnée de John Carmody avant de grimper l'escalier quatre à quatre pour mettre Ralloux au courant de sa conversation. Et Ralloux, vêtu de la robe marron de l'ordre de St.-Jaïre, écouterait, la pipe au bec, sans cesser de tripoter ses mécanismes ; les appréciations de l'autre sur la conduite de Carmody ne le feraient pas ciller. Elles n'allumeraient pas la moindre lueur d'amusement dans son œil, ne lui arracheraient pas une moue de mépris. Il ferait simplement remarquer qu'il était regrettable d'avoir à travailler avec Carmody. Mais qui pouvait savoir si de cette collaboration ne sortirait pas un bien ? En attendant, ajouterait-il, comme il n'était pas en leur pouvoir de transformer ni Joie de Dante, ni le caractère dudit Carmody, il fallait accomplir leur tâche avec les moyens et les hommes dont ils disposaient.

En fait, Skelder détestait presque autant ses confrères savants et ses coreligionnaires qu'il haïssait Carmody, se disait ce dernier, et Ralloux appartenait à un ordre fort suspect aux yeux de sa confrérie, plus ancienne et autrement conservatrice. L'Ordre de St-Jaïre ne s'était-il pas déclaré partisan de la thèse de la Plasticité Historique, ou Doctrine de l'Evolution, qui trouvait jusqu'au sein de l'Eglise des partisans, n'hésitant pas à proposer d'élever cette doctrine à la dignité de dogme ? La controverse avait pris une telle violence que l'Eglise s'était trouvée gravement menacée d'un nouveau Grand Schisme ; avant vingt-cinq ans, elle connaîtrait de profonds bouleversements, sinon même un déchirement crucial, avaient prophétisé certaines autorités.

Les deux moines s'efforçaient de maintenir entre eux des rapports courtois, mais un jour, Skelder avait perdu son sang-froid à l'occasion d'une discussion à propos de l'autorisation éventuelle du mariage des prêtres — ce qui était plus une question de réforme de la règle qu'un point de doctrine. Au souvenir du torrent d'imprécations qui avait alors jailli des lèvres de Skelder, dont le visage avait soudain pris une teinte ponceau, Carmody fut secoué d'une crise d'hilarité. Il s'était bien sûr

empressé d'attiser la fureur de l'ecclésiastique en assaisonnant la querelle de commentaires de son cru et la satisfaction toute rabelaisienne qu'il en avait éprouvé n'avait d'égal que le mépris qu'il ressentait à voir un homme faire tant de bruit pour si peu de chose. L'imbécile ! Ne comprenait-il donc pas que la vie n'était qu'une vaste farce et qu'il n'y avait qu'une façon de s'en tirer avec élégance : en faisant chorus avec le Grand Farceur ?

C'était drôle, quand même, que ces deux moines qui le haïssaient à mort, tout en se détestant, et lui, qui les méprisait cordialement l'un et l'autre, dussent travailler en commun. « Le crime vous donne de drôles de compagnons de lit, » avait-il une fois dit à Skelder dans l'espoir de faire exploser la rage qui bouillonnait en permanence dans l'osseuse poitrine du dévôt. Il avait d'ailleurs raté son effet, Skelder s'étant contenté de répondre d'un ton glacial qu'en ce bas monde, l'Eglise était dans l'obligation de faire feu de tout bois et que Carmody, tout infâme qu'il fût, était le seul instrument disponible. Il ne pensait d'ailleurs pas, avait-il ajouté, que dévoiler l'imposture d'une fausse religion fût un crime.

— « Ecoutez, Skelder, » avait alors répliqué Carmody, « vous avez été chargés, Ralloux et vous, à la fois par la Société Anthropologique de la Fédération et par l'Eglise d'effectuer une enquête sur la Nuit de la Lumière de la planète Joie de Dante et, dans la mesure du possible, d'avoir une conversation avec Yess — si tant est qu'il existe. Mais vous ne comptez pas vous en tenir là. Vous voulez capturer le Dieu, lui faire une injection de chalarocheïl pour qu'il vous avoue toute la supercherie. Ne croyez-vous pas que vous aurez quelques ennuis au retour ? »

Ce à quoi Skelder avait répondu qu'il était prêt à affronter tous les ennuis du monde, si l'occasion lui était donnée d'extirper les racines du culte local. Car l'adoration de Yess s'était étendue à maintes planètes ; son rite et ses sacrements qui parodiaient ceux de l'Eglise, les cérémonies orgiaques auxquelles la religion accordait sa sanction, avaient provoqué bien des défections ; on connaissait l'exemple, incroyable mais pourtant véridique, du diocèse de la planète Caméonine dont toutes les ouailles, évêque en tête (soit 40.000 fidèles), avaient versé dans l'apostasie et...

« Extirper les racines mêmes du culte, » se répéta Carmody en souriant. Il avait une façon toute personnelle — et littéraire — d'interpréter cette formule. Dans sa poche, il transportait un pistaiguillon, un minuscule engin de mort capable de cracher cent balles explosives sans qu'on eût besoin de le recharger. Si Yess était un être de chair, de sang et d'os, sa chair s'épanouirait en buisson ardent, son sang fuserait en cataracte, ses os, émiettés, se convertiraient en poudre. A nouveau, l'occasion lui serait offerte de ressusciter d'entre les morts. Un événement dont Carmody serait bien aise d'être témoin. Ayant vu cela, il serait capable de croire à n'importe quoi ensuite...

Et pourtant... Qu'est-ce que cela changerait, après tout ? Que lui

importait que des miracles se produisent ou non ? Il ne faisait pas de miracles, lui. Il ne ressusciterait jamais d'entre les morts. Et en conséquence, il avait la ferme intention de profiter au mieux de ce que l'univers pouvait lui offrir, si peu que ce fût.

Il était toujours dans la cabine, et soudain, un passant le héla.

— « Oh ! c'est vous, Tand ! Entrez ! Je vous croyais en Sommeil. Vous n'allez quand même pas oser prendre le Risque, non ? »

Tand lui offrit une cigarette indigène et alluma la sienne, avant de répliquer en laissant échapper la fumée par ses narines étroites :

— « J'ai une affaire capitale à régler qui me demandera sans doute un certain temps. J'entrerai en Sommeil au dernier moment. »

Carmody nota non sans curiosité que la réponse était volontairement évasive.

— « Je m'étais laissé dire que vous autres, Kareeniens, ne vous intéressiez qu'à la morale et à la métaphysique, que votre seul souci était de briquer toujours davantage vos belles âmes étincelantes et que vous n'aviez que mépris pour les vieilles et sordides questions de gros sous. »

Tand sourit.

— « Nous ne différons en rien de la plupart des peuples. Nous avons nous aussi nos saints, nos pécheurs et nos tièdes, ce qui ne nous empêche cependant pas d'être célèbres dans toute la galaxie. On raconte d'ailleurs sur nous une foule de choses contradictoires : les uns voient en nous des ascètes et des puritains ; les autres, les plus sensuels et les plus vils des êtres dits civilisés. Comme de juste, quantité de bruits qui courent sur notre compte ont pour origine la Nuit de la Lumière. Sur toutes les planètes où nous abordons, on nous traite comme si nous étions des phénomènes uniques en leur genre. Au fond, un étranger fait toujours et partout plus ou moins figure de phénomène. »

Carmody s'abstint de demander à son interlocuteur des détails sur l'affaire importante qui l'obligeait à retarder son entrée en Sommeil. Sans quitter de l'œil le rougeoiement de sa cigarette, il étudiait Tand. Discrètement, car une telle curiosité n'eût pas été conforme au code de politesse en honneur sur Kareen. Avec sa taille voisine de deux mètres, l'indigène aurait pu être taxé de « bel homme » selon les normes terriennes. Comme il en allait de la plupart des êtres intelligents qu'on trouve sur la galaxie, il ressemblait de loin à un Homo Sapiens, ses ancêtres ayant suivi une évolution parallèle à celle des Terriens. Mais on s'apercevait, dès qu'on l'examinait avec plus d'attention, que ses traits, s'ils étaient humanoïdes d'aspect, n'étaient pas véritablement humains. Ses cheveux floconneux, ses ongles bleutés trahissaient au premier coup d'œil l'indigène de Joie de Dante. Une coiffure grise en pain de sucre, rappelant un bonnet de fou, était posée de guingois sur une chevelure soigneusement tirée, mais dont l'extré-

mité flottante couvrait des oreilles pointues de loup ; un élégant collet de dentelle enserrait étroitement son cou, mais sa tunique d'un violet agressif, qui lui descendait jusqu'aux cuisses et qu'une large ceinture de velours faisait bouffer à la taille, était fort sévère ; ses jambes étaient nues et ses sandales laissaient voir ses quatre orteils.

Carmody soupçonnait depuis longtemps le personnage d'appartenir à la police de la ville de Rak ; les Terriens ne cessaient de le voir rôder autour d'eux et il s'était installé dès leur arrivée à la pension même où ils avaient établi leurs pénates.

Cela n'avait d'ailleurs aucune importance ; la police elle aussi ne tarderait pas à entrer en Sommeil.

— « Alors, vous êtes toujours décidé à prendre le Risque ? » demanda Tand.

Carmody acquiesça avec un sourire empreint de confiance.

« Après quoi couriez-vous tout à l'heure ? » s'enquit l'indigène.

Un tremblement convulsif agita brusquement les mains de Carmody qui se hâta d'enfoncer ses poings dans ses poches. Un rictus plissa ses lèvres tandis qu'il s'admonestait en silence.

Non, mon vieux ! Non ! Pas de ça ! Rien ne t'a jamais inquiété. Mais alors... alors pourquoi frissonnes-tu ? Pourquoi cet étau de glace autour de ta poitrine ?

Ce fut le tour de Tand de sourire en montrant des dents qui, si elles n'avaient été bleues, auraient passé pour humaines.

— « J'ai entr'aperçu l'objet que vous pourchassiez si frénétiquement. C'était l'ébauche d'un visage. Terrien ou kareenien, cela, je ne peux pas le dire. Mais puisque c'est vous qui l'avez conçu, il devait certainement être humain. »

— « Quoi ? Que voulez-vous dire : *conçu* ? Je n'y suis pour rien ! »

— « Bien sûr que si ! Vous l'avez vu se former devant vos yeux, n'est-ce pas ? »

— « Je ne peux pas l'avoir fabriqué ! C'est impossible ! »

— « Mais non ! Ni impossible, ni fantastique. C'est un phénomène qui, pour ne pas être commun, ne s'en manifeste pas moins de temps à autre. Quoiqu'en général, le changement affecte intérieurement le concepteur. Pour que cette chose se soit matérialisée extérieurement à vous, vous devez avoir un problème personnel absolument extraordinaire. »

— « Je n'ai pas de problème que je ne puisse résoudre, » grogna Carmody dont la cigarette, collée au coin de sa lèvre, allait et venait comme une rapière.

Tand haussa les épaules.

— « A votre aise. Je vous donnerai simplement un conseil : prenez un astronef pendant qu'il en est encore temps. Le dernier décolle dans quatre heures. Ensuite, il n'y aura plus ni départ ni arrivée avant la fin du Sommeil. »

Etait-ce de l'ironie ? Tand savait-il que Carmody ne pouvait quitter

la planète ? Qu'il serait arrêté à l'instant même où il toucherait un port de la Fédération ? Ce n'était pas le seul sujet de curiosité de Carmody qui se demandait également si l'indigène pouvait deviner le plan qu'il avait imaginé pour fuir Joie de Dante sans rien craindre pour sa sécurité.

Son tremblement avait cessé. Il sortit ses mains de ses poches et cracha sa cigarette. *Sacré bon Dieu,* se gourmandait-il en silence, *pourquoi hésiter, petite tête de Carmody ? Tu as les foies ? Pas toi quand même ! C'est toi contre l'univers. Ça a toujours été comme ça et tu ne t'es jamais dégonflé. Quand un problème se pose, il y a deux solutions : ou on le tranche, ou on l'ignore. Mais ce coup-ci, tout est si bizarre que tu n'arrives pas à t'en sortir. Bon. Alors ? Tu n'as qu'à attendre que cela cesse d'être bizarre et alors... Toc ! tu te l'empoignes, tu te l'étripes, tu lui serres le kiki jusqu'à plus soif comme tu l'as fait avec...*

Au souvenir qui remontait à son esprit, ses doigts s'étaient crispés, ses lèvres s'étaient durcies comme pour un grondement muet.

Le visage voltigeant au gré du vent... Ne ressemblait-il pas à... Etait-ce possible ?

Non !

— « Vous me demandez de croire à l'impossible, » dit-il. « Je sais que bien des choses insolites se produisent sur cette planète, mais je ne peux quand même pas... »

Tand ne le laissa pas achever.

— « Vous n'êtes pas le premier Terrien que je vois confronté à ce phénomène. Cela vous paraît directement issu de vos contes de fées et de vos légendes .A moins que la chose incroyable qui vous arrive ne vous semble être un de ces cauchemars dont les Kareeniens n'ont pas l'expérience. »

— « Non. Vos cauchemars ont lieu de sept en sept ans et ils vous sont extérieurs. Et encore, la plupart d'entre vous y échappent-ils en se retirant dans le Sommeil. Les humains au contraire ne connaissent le cauchemar qu'au cours de leur sommeil. »

Il eut un sourire sans gaieté et ajouta :

« Seulement moi, je ne suis pas comme la plupart des Terriens : je ne rêve pas. Je ne fais pas de cauchemar. »

— « Si je comprends bien, » répliqua paisiblement Tand sans qu'il y eût apparemment de malice dans sa remarque, « vous différez de la plupart de vos compatriotes — et de nous — en ceci que vous n'avez pas de conscience. Je pense, si toutefois j'ai été bien informé, qu'après avoir assassiné leur femme de sang-froid, la majorité des Terriens auraient éprouvé un certain inconfort spirituel. »

Les parois de la cabine répercutèrent le rire tonnant de Carmody. Le Kareenien le fixa d'un air serein et quand l'hilarité du Terrien ne se manifesta plus que par des gloussements convulsifs, il tendit la main vers la rue livrée au vent hurlant.

— « Vous riez fort, » dit-il, « mais pas aussi fort que cela. »

Carmody ne saisit pas le sens de ces paroles. Il était déçu, car son plus grand plaisir était de se délecter devant les réactions brutales que suscitait son crime.

Ce type était peut-être vraiment un flic. C'était la seule façon d'expliquer l'impassibilité avec laquelle il avait accueilli la joie bruyante de Carmody. A moins que, tout simplement, un meurtre perpétré sur Terre et dont la victime était une Terrienne le laissât froid. Il est malaisé de s'exciter sur l'assassinat d'un individu d'une autre espèce abattu sur une planète distante de 10.000 années-lumière.

Pourtant, ne tenait-on pas les habitants de Joie de Dante pour les êtres les plus moraux et les plus sensibles de l'univers ?

Carmody se sentit soudain mal à l'aise.

— « Je rentre chez Madame Kri. Vous m'accompagnez ? »

— « Pourquoi pas ? Ce sera le dernier souper qu'elle nous servira de longtemps. Elle entrera en Sommeil dès le repas terminé. »

Côte à côte, ils descendirent la rue, silencieux, bien que le vent se fût apaisé de façon inattendue et que la conversation fût possible. Alentour se dressaient les bâtiments massifs sculptés de dieux et de gargouilles, construits pour durer éternellement, pour soutenir l'assaut du vent, la furie du feu ou de n'importe quel cataclysme pendant le sommeil de leurs occupants. De temps en temps surgissait, muet et solitaire, un indigène préoccupé de régler une dernière affaire avant sa mise en Sommeil. Dispersées les foules qui se pressaient la veille dans la ville, bruyantes et animées, pleines de sève !

Une femme traversa l'avenue et Carmody songeait en la regardant que, n'était son visage, on ne pourrait la distinguer d'une Terrienne : mêmes jambes fuselées, même bassin large, même balancement séducteur des hanches, mêmes seins épanouis. Et comme il la contemplait, la lumière, brusquement, changea de couleur et vacilla. Il leva les yeux. Il était midi, mais le soleil jusque là aveuglant n'était plus qu'un énorme disque violacé auréolé d'un anneau rouge sombre. Carmody sentait la tête lui tourner. Son corps brûlait de fièvre. L'astre parut se brouiller, fondre comme une grosse boule de caramel s'égouttant lentement dans le ciel.

Mais ce vertige et cette faiblesse disparurent aussi vite qu'ils étaient venus. De nouveau le soleil fut le brasier éclatant dont le regard ne pouvait soutenir l'éclat.

— « Que diable cela signifie-t-il ? » dit-il à haute voix, oubliant la présence de Tand.

Il grelottait de froid et toute son énergie s'était dissipée comme si on lui avait soutiré la moitié de son sang.

« Au nom du ciel, que se passe-t-il ? » répéta-t-il, la voix rauque.

Le même phénomène s'était déjà produit il y avait moins d'une heure ; le soleil avait changé de teinte — était-ce au violet ou au bleu qu'il avait viré ? Carmody avait eu l'impression qu'un brûlot s'était

allumé dans son ventre et tout s'était brouillé. La sensation n'avait duré que le temps d'un éclair, mais, devant lui, l'air s'était comme durci et était devenu brillant. Comme si des molécules s'étaient agencées d'elles-mêmes pour former un miroir. Et dans cette plage d'air condensé, le visage s'était matérialisé — la première couche de peau, aussi mince qu'un papier de soie, dont le vent s'était aussitôt emparé.

La reprise de la bourrasque ne fut pour rien dans le frisson qui agita son corps. Il hurla. A trois mètres de lui, brassé par le vent, flottait un chiffon de peau. Carmody maîtrisa l'impulsion qui le poussait à s'élancer pour mettre la main dessus, gratta avec stupéfaction son nez trop long en hochant la tête et, contre toute attente, sourit.

— « Il y aurait de quoi vous secouer si cela se reproduisait souvent, » dit-il à haute voix. « Mais ce n'est pas encore cela qui aura raison de John Carmody. Ce bout de peau ou de dieu sait quoi peut bien finir sa carrière dans les égouts — c'est d'ailleurs sa place toute trouvée — je m'en moque comme d'une guigne. »

Il prit le temps d'allumer une cigarette et chercha du regard Tand. L'indigène était au milieu de la chaussée, courbé au-dessus de la fille que Carmody avait remarquée. Ses membres rigides agités d'un furieux tremblement, elle était couchée sur le dos. Ses yeux vitreux étaient révulsés et de sa bouche crispée comme si elle se mordait les lèvres, s'échappait un filet d'écume sanguinolente.

Carmody s'élança. « Convulsions, » dit-il. « C'est parfait, Tand. Vous faites exactement ce qu'il faut. Veillez à ce qu'elle ne se coupe pas la langue. Vous avez une expérience médicale, vous aussi ? »

C'est lui qui aurait dû se mordre la langue ! Il venait de trahir un peu de son passé. Certes, cet aveu implicite ne fournissait pas au Kareenien de preuves qu'il pût utiliser contre lui, mais Carmody tenait à ne rien révéler de lui-même. Pas sans contre-partie en tout cas. Ne jamais rien lâcher : c'était la grande loi de l'univers. Si l'on tient à rester en vie, il faut garder le plus de choses possible par devers soi. Et davantage encore.

— « Non, » répondit Tand sans lever les yeux, car le mouchoir roulé en boule qu'il avait introduit dans la bouche de la fille pouvait à tout moment provoquer l'étouffement, « non, mais il est indispensable dans mon métier d'avoir quelques connaissances de secourisme. La pauvre ! Elle a attendu un jour de trop pour entrer en Sommeil. Sans doute ignorait-elle qu'elle était vulnérable. A moins qu'elle ait voulu prendre le Risque afin de tenter de guérir. »

— « Que voulez-vous dire ? »

Tand désigna le soleil du doigt.

— « Quand il pâlit ainsi, les ondes cérébrales des gens à tendances épileptoïdes subissent de graves perturbations et, à l'état de veille, ces tendances s'extériorisent de cette façon. Cependant, c'est relativement rare. Les facteurs héréditaires à l'origine de ce genre de troubles

ont été à peu près éliminés. Les malades qui prennent le Risque n'en reviennent pas, en général. Toutefois, les patients qui parviennent à survivre sont alors définitivement guéris. »

Carmody regarda le ciel d'un air incrédule.

— « Une explosion solaire à cent millions de kilomètres de la planète peut avoir de telles conséquences ? »

Haussant les épaules, Tand se releva. A présent la fille, dont les spasmes avaient cessé, semblait dormir d'un sommeil paisible.

— « Pourquoi pas ? D'après ce que j'ai entendu dire, les orages magnétiques, sans parler de certaines fluctuations dans les radiations, ont une influence marquée sur le comportement de vos compatriotes. Les Terriens ont, tout comme nous, analysé les cycles climatiques, psychologiques, physiques, commerciaux, politiques, sociologiques, etc., qui dépendent directement de l'évolution de la surface du soleil. On peut les prévoir un siècle à l'avance. Et même à plus longue échéance. Quoi d'étonnant si notre soleil a lui aussi une influence, quoiqu'elle se manifeste avec beaucoup plus d'intensité ? »

Carmody retint un geste d'étonnement et d'impuissance : il ne voulait pas que quiconque pût deviner son désarroi.

— « Comment expliquez-vous tous ces phénomènes : l'hibernation, ces incroyables métamorphoses physiques, la... la projection matérielle d'images mentales ? »

— « Je voudrais bien pouvoir vous les expliquer ! Cela fait des millénaires que nos astronomes les étudient. Vous-mêmes, les Terriens, n'avez-vous pas édifié un laboratoire de recherches sur un astéroïde ? Mais depuis qu'ils ont fait l'expérience du Risque, les Terriens abandonnent leur base quand arrive le temps du Sommeil, ce qui leur interdit évidemment d'observer les événements. Nous avons connu exactement les mêmes obstacles. Nos savants sont bien trop occupés à lutter contre leurs propres impulsions psychiques à ce moment pour être capables d'entreprendre une étude sérieuse. »

— « D'accord, mais les instruments ne sont pas affectés, eux. »

Un sourire plissa les lèvres bleues de Tand.

— « Qui sait ? Ils enregistrent un abominable salmigondis d'ondes prises de folie, comme si les machines elles-mêmes étaient frappées d'épilepsie. Ces documents ont peut-être une grosse importance. Mais jusqu'ici, personne n'a su les interpréter.

« C'est d'ailleurs inexact, » ajouta-t-il après un silence. « Trois êtres pourraient les expliquer. Mais ils ne le veulent pas. »

Carmody regarda dans la direction que le Kareenien indiquait. Son index se braquait sur le bronze qui se dressait au bout de l'avenue. C'était un groupe de trois personnages : la déesse Boonta protégeant son fils Yess du jumeau de celui-ci, le dieu noir, Algul, représenté sous la forme du dragon.

— « Eux... ? »

— « Oui. Eux. »

Carmody eut un sourire ironique.

— « Je m'étonne qu'un individu intelligent souscrive à ces croyances primitives. »

— « L'intelligence n'a rien à voir avec la foi, » répliqua Tand qui se pencha vers la fille dont il souleva la paupière. Se redressant, il ôta sa coiffure et eut un geste circulaire.

« Elle est morte. »

Il téléphona à l'hôpital et, un quart d'heure plus tard, la longue ambulance rouge apparut. Le chauffeur sauta de son siège haut perché (le véhicule à vapeur évoquait un peu un landau).

— « Vous avez de la chance. C'est notre dernière sortie. Dans une heure, on entre en Sommeil. »

Tand qui avait fouillé la morte (avec une compétence qui, aux yeux de Carmody, trahissait l'homme de police) tendit les pièces d'identité de la victime aux brancardiers en leur conseillant de n'avertir la famille qu'après le Sommeil.

L'incident clos, le Terrien et le Kareenien reprirent leur marche.

— « Qui s'occupe de la surveillance contre l'incendie, de la police, de l'hygiène publique, du ravitaillement pendant le Sommeil ? »

— « Les incendies sont exceptionnels ; l'architecture même des édifices limite au maximum les risques. Stocker des vivres pour sept jours ne constitue pas un bien gros problème : rares sont ceux qui restent éveillés. Quant à la police... eh bien la loi — je parle de la loi humaine — est suspendue pendant le Sommeil. »

— « Pourquoi un flic ne prendrait-il pas le Risque ? »

— « La loi est en vacances, je vous dis. »

A présent, ils étaient entrés dans le quartier résidentiel. Contrairement à ce qui était la règle dans le centre, les bâtiments, au lieu d'être tassés les uns contre les autres, se dressaient au milieu de cours spacieuses. On pouvait respirer. Pourtant, on retrouvait la même impression de lourdeur, de force, de pérennité minérale : les demeures, qui possédaient toutes au moins trois étages, étaient édifiées de blocs de pierre massifs ; leurs portes et leurs fenêtres, à l'épreuve de l'effraction, étaient aveuglées par de lourds rideaux de fer. Il n'était pas jusqu'aux niches qui ne fussent apparemment capables de soutenir un siège. Et la vue de ces niches fit prendre conscience à Carmody de la brusque disparition de toute vie animale. Les oiseaux dont, la veille, les cris emplissaient l'air, s'étaient escamotés. Les lyans et les kins, bestioles familières qui rappelaient respectivement le chien et le chat, et que l'on voyait d'habitude errer par troupes entières de par la ville, étaient invisibles et l'on aurait dit que les écureuils s'étaient tapis au plus profond de leurs nids.

— « Oui, » répondit Tand à l'observation de Carmody, « oui, instinctivement, les animaux dorment pendant la Nuit et tout indique qu'ils l'ont fait de tout temps, depuis que la vie est née sur cette planète. Mais nous avons perdu cet instinct. Nous seuls avons le choix et nous

usons de drogues qui nous mettent dans un état voisin de l'animation suspendue. Les hommes préhistoriques devaient connaître les plantes dont on extrait le soporifique : on a trouvé des peintures rupestres décrivant le Sommeil. »

Ils s'arrêtèrent devant la demeure de Maman Kri, comme l'avait baptisée Carmody. C'était le logis que les autorités kareeniennes assignaient comme résidence aux voyageurs terriens, que cela leur plût ou non. C'était une maison ronde, haute de quatre étages, bâtie à la chaux et au mortier, coiffée d'un épais toit de schiste et qui s'élevait au centre d'une cour de près de soixante mètres carrés. Une longue allée bordée d'arbres menait à la large véranda qui cernait la bâtisse.

A mi-chemin, Tand fit halte devant un arbre.

— « Ne lui trouvez-vous rien de particulier ? » demanda-t-il au Terrien.

Quand il réfléchissait, Carmody avait l'habitude de soliloquer sans regarder son auditeur.

— « On dirait un arbre sans histoire », murmura-t-il comme s'il s'adressait à interlocuteur invisible. « Plus petit, quand même. Quelque chose comme deux mètres. Mais il a un tronc fourchu dont les deux parties se rejoignent à peu près au tiers de la hauteur. Et une paire de branches maîtresses seulement. On a l'impression qu'il possède deux bras et deux jambes. Si je tombais sur lui en pleine nuit, je pourrais croire qu'il se prépare à faire un petit tour. »

— « Vous y êtes presque. Tâtez l'écorce. De l'écorce véritable, hein ? A l'œil nu en tout cas. Mais si vous l'examiniez au microscope, vous constateriez qu'elle a une structure assez peu ordinaire. Ni humaine, ni végétale. Mais un peu des deux. Et pourquoi pas ? »

Il s'interrompit, lança un sourire énigmatique à Carmody et reprit :

« Oui... pourquoi pas ? Puisque c'est le mari de Madame Kri. »

— « Vraiment ? » fit Carmody avec calme.

Il s'esclaffa : « Un époux plutôt sédentaire, non ? »

Les sourcils pelucheux de Tand s'arquèrent.

— « Précisément. Durant toute sa vie humaine, il aimait demeurer assis à observer les oiseaux et à lire des ouvrages de philosophie. C'était un taciturne qui évitait presque tout le monde. En conséquence de quoi il n'a jamais accédé à une situation très lucrative, ce qui le démoralisait. Mme Kri a dû ouvrir sa pension de famille pour accroître les revenus du ménage. En manière de représailles, elle passait son temps à houspiller son mari sans réussir pour autant à lui faire partager ni ses enthousiasmes, ni ses ambitions. Bref, il a décidé de prendre le Risque, en partie pour s'évader de la réalité, je suppose. Et voilà ! Les gens disent qu'il a échoué, mais je n'en suis pas tellement sûr. Il a obtenu ce qu'il désirait vraiment. Ses vœux sont exaucés. » Tand se prit à rire doucement. « On obtient ce qu'on désire réellement, sur cette planète. C'est d'ailleurs pourquoi elle est interdite à la plu-

part des peuples de la Fédération. Il est dangereux de voir ses prières inconscientes intégralement et littéralement exaucées. »

Bien que le sens de ce discours lui échappât en partie, Carmody demanda d'un ton détaché :

— « L'a-t-on examiné aux rayons X ? Est-ce que... euh... est-ce qu'il a un cerveau ? »

— « Une sorte de cerveau, oui. Mais je n'ai aucune envie de connaître les pensées végétales qu'il abrite. »

Un nouvel accès d'hilarité secoua Carmody :

— « Un hybride ? Homo vegetalis, hein ? Dites donc, Tand, quel jeu jouez-vous ? Vous voulez m'effrayer pour que je quitte Joie de Dante ? Désolé, mais vous en serez pour vos frais. Rien ne peut m'effrayer. Absolument rien. »

Son rire, soudain, s'étrangla, tandis qu'il s'immobilisait, le regard fixe. Toute sa force parut quitter son corps et un brasier ardent lui parut soudain jaillir dans ses entrailles. A un mètre de son visage, l'air vibrait comme par un effet de conduction, comme s'il se solidifiait pour devenir miroir. Lentement, à la manière d'un ballon percé qui se dégonfle, le sac de peau qui s'était matérialisé sous ses yeux se ridait et se défaisait. Mais Carmody avait eu le temps de reconnaître le visage.

— « Mary ! »

Il lui fallut un certain temps avant de pouvoir toucher la chose qui était retombée sur le sol. Plus une once d'énergie en lui : quelque chose l'avait aspirée, eût-on dit.

Seule sa répugnance à montrer son effroi devant un étranger lui permit de faire l'effort nécessaire à ramasser l'espèce de baudruche.

— « De la vraie peau ? » demanda Tand.

Du néant qui était en lui, Carmody parvint à extraire un ricanement.

— « On dirait la sienne. Aussi douce, aussi immaculée que la sienne. Elle avait le teint le plus délicat du monde. »

Il ouvrit le poing et le lambeau de peau tomba à terre.

« Vide ! Aussi vide qu'elle ! Rien dans la tête ! Rien dans le ventre ! »

— « Vous êtes un être plein de sang-froid. Ou très creux. Enfin, nous verrons... »

Tand ramassa l'étrange sac, l'étira des deux mains, le fit flotter au vent comme un oriflamme.

Ce n'était pas seulement une ébauche de visage : il y avait le cuir chevelu, la gorge, la naissance des épaules. Une longue chevelure blonde ondulait dans la brise et, sous les sourcils, la première assise de ce qui aurait dû être les prunelles s'était formée.

— « Vous commencez à comprendre ? » demanda le Kareenien.

— « Moi ? Sûrement pas ! »

Tand se toucha successivement la tête et le cœur.

— « C'est là que vous savez. »

Il roula en boule la chose dans son poing et la lança dans la corbeille à papier accrochée à la balustrade de la véranda.

— « Que la cendre retourne à la cendre, » dit Carmody.

— « Nous verrons, » répéta Tand.

II

Ici et là, des nuages s'étaient formés ; l'un d'eux masquait le soleil et la lumière diffuse donnait aux choses un aspect blafard et spectral. C'était pire encore à l'intérieur, où une véritable assemblée de fantômes accueillit Carmody et son compagnon lorsqu'ils parurent dans la vaste pièce où un chandelier à sept branches luttait contre l'obscurité. Tout le monde était déjà assis autour de la table circulaire : la mère Kri, un Végien du nom d'Aps et les deux Terriens. Derrière l'hôtesse, se dressaient l'autel et une statue représentant la Déesse en train d'allaiter les jumeaux Yess et Algul ; le premier tétait placidement le sein droit de la mère et le second mordait le sein gauche d'un coup de croc qui n'avait rien d'enfantin ; souriante et sereine, la Déesse considérait ses deux fils avec impartialité. Au milieu de la table dressée, les symboles de Boonta (la corne d'abondance, l'épée de flamme et la roue) étaient disposées autour du candélabre.

Madame Kri, était une Kareenienne courte sur pattes et grassouillette. Son postérieur occupait un volume impressionnant. Elle sourit aux nouveaux arrivants et ses dents jetèrent un éclair bleu dans l'ombre.

— « Soyez les bienvenus ! Vous arrivez juste à temps pour le Dernier Repas. »

— « La Cène ! » s'exclama Carmody en se dirigeant vers les lavabos. « Ça tombe bien ! Je suis l'homonyme de ce brave vieux Jean. Mais qui va tenir le rôle de Judas ? »

Le frère Skelder émit un grognement indigné et la voix profonde du Père Ralloux retentit : « Nous portons tous un petit Judas en nous. »

— « Non ! Vous aussi vous êtes enceinte ? » ne put s'empêcher de s'esclaffer Carmody en disparaissant.

Quand il revint prendre sa place autour de la table, il observa avec un sourire en coin le Père Skelder récitant le benedicite et Madame Kri lui demandant sa bénédiction.

— « Passez-moi le sel, » dit-il à Skelder, quand ces préambules qu'il jugeait plus politique de supporter en silence furent achevés. « Et prenez garde à ne pas le renverser. »

Le fou rire le secoua quand le moine laissa tomber la salière. « Ah ! ah ! Voilà notre Judas ressuscité ! »

Skelder devint écarlate.

— « Je doute qu'avec une attitude pareille, vous ayez beaucoup

de chance de passer à travers le Risque, M. Carmody », lança-t-il, la menace dans la voix.

— « Inquiétez-vous donc de vos chances à vous ! En ce qui me concerne, j'ai l'intention de trouver quelque séduisante personne et de m'occuper d'elle si exclusivement que, lorsque je penserai à autre chose, les sept jours se seront écoulés depuis belle lurette. Vous devriez essayer ma recette, mon cher Prieur. »

Skelder pinça les lèvres. Sa figure étroite et allongée semblait faite pour marquer la désapprobation. Les sillons profonds dont le réseau couvrait le front et les joues, les os saillants des pommettes et de la mâchoire, la pente du long nez charnu, ce fouillis de lignes droites et de circonvolutions était l'incarnation même de l'image du Juge Ascétique. On aurait dit que dans la pâte molle des chairs, le Créateur avait pétri le masque de la Rigueur et l'avait pétrifié pour lui donner la dureté du roc.

Et soudain, cette physionomie minérale donna des signes d'humanité : un rictus en déforma les traits rigides tandis que, vermeil, un brûlant afflux de sang transparaissait sous la peau. Sous les sourcils d'or pâle, les yeux bleus clair du moine jetèrent des étincelles.

La voix du Père Ralloux s'éleva, douce comme une bénédiction :

— « La colère ne fait pas précisément partie de nos vertus. »

Un homme curieux, ce Ralloux. Sa tête était une mosaïque d'éléments contradictoires : ses larges oreilles en anses de panier, ses cheveux roux, son nez en pied de marmite et ses grosses lèvres souriantes paraissaient provenir en droite ligne d'une classique caricature d'Irlandais — et pourtant, les grands yeux noirs ombrés de longs cils démentaient cette impression bon-enfant. Le prêtre avait des épaules larges, un cou de taureau, et pourtant ses bras puissamment musclés se terminaient par de délicates mains de femme. Son regard profond et doux s'enfonçait droit dans le vôtre et, cependant, vous aviez l'impression de quelque chose d'indiciblement trouble.

Carmody s'était étonné, au début, que Ralloux, dont la réputation était loin d'égaler celle de Skelder, fît équipe avec celui-ci. Il avait fini par apprendre qu'il jouissait d'une grande célébrité dans les milieux anthropologiques. Une célébrité qui, en fait, surpassait largement celle de son supérieur. C'était pourtant Skelder qui avait été désigné pour diriger la mission, en raison du rang éminent qui était le sien en d'autres domaines. Le moine décharné était le chef de la faction conservatrice du clergé qui s'efforçait de réformer la morale civile ; tous ceux qui, sur quelque planète de la Fédération que ce soit, avaient un récepteur, connaissaient son visage et sa voix ; il avait tonné contre la pratique du nudisme, à domicile aussi bien que sur les plages, contre les contrats conjugaux à court terme, contre les perversités polymorphes — bref contre tout ce qui, jadis interdit par la civilisation occidentale et particulièrement par l'Eglise, était à présent toléré, sinon excusé par les laïcs, dans la mesure où ces mœurs

étaient acceptées par la Société ; Skelder voulait mettre en œuvre les armes les plus puissantes de l'Eglise pour contraindre les fidèles à revenir au moralisme d'autrefois. Lorsque les libéraux et les modérés l'avaient traité de Victorien, il avait adopté avec satisfaction ce titre : l'Epoque Victorienne, avait-il déclaré, était précisément celle qu'il désirait voir renaître.

Aussi comprendra-t-on la raison du regard furieux dont Skelder enveloppait le Père Ralloux.

— « Notre-Seigneur s'est mis en colère quand les circonstances l'ont exigé. Rappelez-vous les marchands du temple, rappelez-vous la parabole du Figuier Stérile ! » Il pointa un doigt accusateur vers son interlocuteur : « Il est faux de Le concevoir sous les traits du Doux Jésus. Prenez donc la peine de lire les Evangiles : vous constaterez vite que sous bien des aspects, c'était un homme sévère que... »

— « Dieu que j'ai faim ! » s'exclama bruyamment Carmody. Et ce n'était pas seulement pour mettre un terme à la tirade de Skelder ; il avait vraiment faim. Il ne s'était jamais senti aussi vide.

— « Vous verrez qu'il vous faudra prendre d'énormes quantités de nourriture au cours de ces sept jours, » dit Tand. « Au fur et à mesure que l'on s'alimente, l'énergie se dissipe. »

Madame Kri s'absenta un instant et réapparut, une assiette pleine de galettes à la main.

— « Il y en a sept, messieurs. Chacune est à l'image d'un des sept Pères de Yess. Nous avons coutume de confectionner ces galettes à l'occasion des fêtes religieuses, et entre autres pour le Dernier Repas précédant le Sommeil. J'espère que vous accepterez de les partager avec nous. Un fragment de galette et une goutte de vin : c'est le repas traditionnel. Cette communion ne représente pas seulement le partage de la chair et du sang de Yess : elle est aussi le symbole du pouvoir qui nous appartient de créer notre propre dieu, comme les Sept ont créé Yess. »

— « Ralloux et moi nous abstiendrons, » répliqua Skelder. « Participer à cette cérémonie serait commettre un sacrilège. »

Le désappointement visible de Madame Kri s'effaça et ses yeux s'éclairèrent lorsque Carmody et Aps, le Végien, l'eurent assurée qu'ils s'associeraient au rite. Ce n'était pas sans arrière-pensée que Carmody l'acceptait, quant à lui ; il jugeait en effet politique d'accéder aux désirs de l'hôtesse. Qui sait s'il n'aurait pas besoin, plus tard, de faire appel à ses services ?

— « Je pense, mon Père, » dit Madame Kri à l'adresse de Skelder, « que vous changeriez d'idée si vous connaissiez l'histoire des Sept. »

— « Je la connais. J'ai étudié votre religion avant de venir chez vous. Je n'admets pas d'ignorer une question, quelle qu'elle soit, si je puis faire autrement. Si j'ai bien compris, ce mythe peut se résumer ainsi : à l'origine des temps, la déesse Boona donna le jour à deux fils qu'elle avait conçus virginalement. Lorsqu'ils eurent atteint l'âge

d'homme, le méchant frère tua son jumeau, le découpa en sept morceaux qu'il enterra en sept endroits très éloignés afin que sa mère ne puisse les rassembler pour ressusciter le mort. Alors Algul, puisque c'est ainsi qu'on le nomme, régna sur le monde et seule sa mère parvint à l'empêcher d'anéantir l'humanité. Et le péché eut empire sur la planète. Les hommes étaient profondément pervertis, comme sur la Terre au temps de Noé. Au petit nombre de vertueux qui la suppliaient de faire revenir à la vie le bon fils, Yess, la Mère répondit qu'il ne renaîtrait qu'à la condition que sept Justes puissent être réunis. Des volontaires tentèrent l'épreuve mais en vain ; il n'y avait jamais sept hommes assez vertueux au même moment. Sept siècles s'écoulèrent ainsi et le monde s'enfonçait toujours plus avant dans le péché.

» Un jour enfin, sept hommes droits se réunirent, sept vrais Justes. En un suprême effort pour les empêcher d'agir, Algul le Mauvais plongea tous les habitants de la planète dans le sommeil, à l'exception de sept de ses plus vils adorateurs. Mais les Justes résistèrent au Sommeil, eurent une union mystique, une sorte de commerce psychique avec la Mère, » précisa Skelder, en pinçant les lèvres de dégoût, « au cours duquel chacun d'eux devint son amant. Alors les sept morceaux du corps de Yess se trouvèrent réunis et Yess ressuscita. Les sept méchants se métamorphosèrent en monstres, et les sept justes accédèrent au range de dieux mineurs : les consorts de la Mère, et Yess restitua le monde à son état premier. Son frère fut à son tour découpé en sept fragments éparpillés au loin. Depuis le Bien a triomphé du Mal. Mais le mal n'est pas mort. La légende affirme que si sept hommes totalement corrompus se rassemblent pendant le temps du Sommeil, ils seront capables de ressusciter Algul. »

Le moine eut un sourire d'ironie.

« Il y a d'autres éléments encore dans ce mythe, mais c'en est là l'essentiel. Il s'agit clairement d'un récit symbolisant le conflit entre le Bien et le Mal. Il possède un grand nombre de traits communs à toutes les religions galactiques ou à peu près. »

— « Symbolisme ou pas, universel ou pas, le fait demeure, » rétorqua Madame Kri. « Les Sept Justes ont créé leur Dieu, Yess. Je le sais parce que je l'ai vu qui marchait dans les rues de Kareen, parce que je l'ai touché, parce que j'ai été témoin de ses miracles, bien qu'il n'aime pas beaucoup faire acte de thaumaturge. Et je sais que, pendant le Sommeil, les méchants se rassemblent pour recréer Algul, sachant que, selon son ancienne promesse, s'il revient à la vie, les mauvais domineront l'univers et pourront assouvir tous leurs désirs. »

— « Allons, allons Madame Kri ! Ce n'est pas pour médire de votre religion, mais comment pouvez-vous être sûre que l'homme qui prétend être Yess est vraiment votre Dieu ? Comment, en outre, de simples mortels pourraient-ils fabriquer un Dieu ? »

— « Parce que, » répondit dignement Madame Kri. L'éternelle,

l'irréfutable réponse du croyant. Elle posa un doigt sur son imposante poitrine. « Quelque chose ici me le dit. »

Le rire strident et irritant de Carmody s'éleva.

— « Elle vous a eu, Skelder ! Vous êtes pris à votre propre piège ! Le voilà bien, l'ultime argument de votre Eglise ! Celui dont vous usez après que toutes vos défenses se sont effondrées ! »

— « Non, » dit sèchement Skelder. « Jamais nos défenses, comme vous dites, ne s'effondrent. Elles sont aussi fermes que le roc, inaccessibles aux pitoyables insultes des athées comme aux assauts des mouvements organisés. L'Eglise est impérissable. Son enseignement aussi. Sa logique est irréfutable. Elle détient la vérité. »

Carmody se contenta de ricaner sans pousser son avantage. Après tout, quelle importance avait donc l'opinion de Skelder ? Et pas seulement la sienne : l'opinion de n'importe qui ! Carmody était las des discours stériles. C'était à l'action qu'il aspirait.

Madame Kri s'était absentée pour faire la vaisselle. Désireux d'obtenir quelques renseignements complémentaires sans exciter la curiosité des autres, Carmody déclara qu'il allait l'aider, au grand plaisir de la logeuse qui avait un faible envers lui. Le Terrien en effet lui rendait sans cesse de menus services et avait toujours un mot aimable à la bouche. Assez finaude pour se douter que cette attitude n'était pas totalement innocente, Madame Kri n'en voulait pas le moins du monde à Carmody.

— « Dites-moi la vérité, Maman Kri, » fit-il à peine entré dans la cuisine. « Avez-vous vraiment vu Yess de vos yeux ? De la même façon que vous me voyez, moi ? »

Elle lui tendit un plat à essuyer.

— « Je l'ai vu bien plus souvent que vous. Il a même dîné ici, une fois. »

Carmody éprouva quelque difficulté à concevoir un contact aussi prosaïque avec une divinité.

— « Oh ! Vraiment ? »

— « Vraiment. »

— « Et... est-il allé aux waters après ? »

Cette question était à ses yeux le critère définitif, la pierre de touche permettant d'opérer une distinction fondamentale entre l'humain et le divin. On peut concevoir un dieu qui s'alimente : après tout, les fidèles acceptent peut-être assez facilement un dieu qui éprouve le besoin de se nourrir. On se demande d'ailleurs pourquoi un dieu ne profiterait pas, lui aussi, des satisfactions de l'existence. Mais aller à la selle était vraiment excessif. Pas du tout divin...

— « Dame ! Il est fait de chair et de sang comme vous et moi... »

Skelder surgit à ce moment, ostensiblement pour chercher un verre d'eau — en fait, songea Carmody, pour surprendre la conversation.

— « Bien sûr, » répéta le moine. « C'est le lot de tous les hommes. Dites-moi, Madame Kri, depuis quand connaissez-vous Yess ? »

— « Depuis mon enfance. Et j'ai cinquante ans. »

— « Et il n'a pas vieilli d'un iota ? Il est toujours jeune ? Le temps ne l'a pas effleuré ? »

Il y avait du sarcasme dans la question.

— « Bien sûr que si ! C'est un vieil homme, aujourd'hui. Il peut mourir du jour au lendemain. »

Les deux Terriens haussèrent les sourcils.

— « Il doit y avoir un malentendu entre nous, Madame Kri. » La contre attaque de Skelder avait été d'une telle promptitude qu'on pensait à un vautour fondant sur la brave femme. « Une différence de définition, de vocabulaire peut-être. Un dieu, au sens où nous l'entendons, un dieu ne saurait mourir. »

— « Le vôtre n'a-t-il pas été cloué sur une croix ? » lança Tand qui venait d'entrer et avait entendu la dernière phrase de Skelder. Celui-ci se mordit les lèvres avant de répliquer, avec un sourire :

— « Il faut que vous me pardonniez. Je l'avoue, j'ai péché par omission — simplement parce que j'ai laissé l'espace d'une seconde la colère embrumer mes pensées. J'ai oublié un instant la différence existant entre la nature humaine et celle, divine, du Christ. J'ai pensé en termes purement païens — et j'ai eu tort, car les dieux du paganisme sont mortels. Peut-être, vous autres Kareeniens, établissez-vous également une différence entre la nature humaine et la nature divine de Yess ? Je n'en sais rien. Je ne suis pas depuis assez longtemps sur cette planète pour en avoir la certitude. Il m'a fallu étudier tant de choses que je n'ai pas encore eu le temps de me mettre au fait des subtilités de votre théologie. »

Il fit une pause, gonfla ses poumons comme s'il allait exécuter un plongeon et, la tête penchée en avant, les épaules tassées, poursuivit :

— « Je suis convaincu que la conception que vous vous faites de Yess diffère profondément de notre conception du Christ. Le Christ est ressuscité et s'en est allé rejoindre son Père dans les Cieux. Et il était nécessaire qu'il mourût afin de prendre sur lui les péchés du monde et sauver l'humanité. »

— « Si Yess meurt, un jour il renaîtra. »

— « Vous ne comprenez pas. La différence capitale... »

— « C'est que votre histoire est vraie alors que la nôtre n'est qu'un mythe païen erroné ? » fit Tand en souriant. « Qui peut dire ce qui est fait et ce qui est mythe ? Qui peut dire si le mythe n'est pas un fait aussi concret que... cette table ? Est un fait tout ce qui détermine l'action. Si un mythe engendre l'action, alors, c'est un fait. Les vibrations des mots que nous prononçons vont s'amortissant de plus en plus jusqu'à être définitivement éteintes. Pourtant, qui peut savoir les effets qu'auront les phrases que nous proférons ? »

Brusquement, l'ombre envahit la pièce et chacun se cramponna

pour ne pas perdre l'équilibre à ce qui se trouvait à portée de la main, qui à un dossier de chaise, qui à un coin de table. De nouveau Carmody éprouva cette sensation de chaleur intérieure tandis que, sous ses yeux, l'air paraissait se solidifier, prendre la consistance du verre.

Et de ce miroir d'air jaillit un flot de sang qui s'écrasa sur son visage, lui entra dans la bouche, pénétra dans sa gorge, poisseux et salé.

Il entendit un hurlement, bondit en arrière en s'essuyant les yeux avec son mouchoir. L'air avait retrouvé sa transparence immatérielle. Mais la table, le plancher, disparaissaient sous une nappe liquide, écarlate. « Il y en a au moins cinq litres, » songea-t-il. A peu près la capacité d'un corps féminin de quarante-cinq kilos !

Il n'eut pas l'occasion de méditer plus avant à ce propos, car il dut faire un écart pour éviter Madame Kri et Skelder qui en étaient venus aux mains. C'était la femme, plus lourde — plus forte aussi peut-être — qui avait l'avantage. En tout cas, c'était elle qui avait attaqué et elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour étrangler le moine qui s'efforçait de desserrer l'étreinte. « Lâchez-moi donc ! » s'époumonnait-il. « Enlevez vos mains ignobles, espèce de... espèce de femelle... ! »

Le rire rauque de Carmody exorcisa la folie homicide qui possédait Madame Kri. Comme au sortir d'un rêve, elle s'immobilisa, cligna des paupières. Ses bras retombèrent le long de son corps.

— « Qu'est-ce qui m'est arrivé ? »

— « Vous avez voulu m'étrangler ! » s'écria Skelder. « Qu'est-ce qui vous a pris ? »

— « Oh... mon dieu ! Il est plus tard que je ne croyais ! Je vais aller dormir tout de suite. Tout-à-coup, sans doute à cause de ce que vous avez dit sur Yess, j'ai vu en vous l'être le plus exécrable qui soit et j'ai voulu vous tuer. Vos paroles m'ont évidemment irritée mais pas à ce point là, quand même ! »

— « Votre colère était sans doute beaucoup plus profonde que vous ne le croyiez, » lui fit remarquer Tand. « Refusant de l'admettre, vous l'avez refoulée dans votre subconscient et... »

Le hurlement qu'elle poussa interrompit net la phrase du Kareenien. Madame Kri venait de s'apercevoir que Carmody était couvert de sang, que sa cuisine était éclaboussée de sang.

— « Fermez-là, » dit Carmody de sa voix la plus paisible. Son poing se leva et s'abattit sur les lèvres de la femme qui se tut, cligna encore des paupières et reprit d'une voix chevrotante :

— « Eh bien... Je vais nettoyer tout ce gâchis. Je n'ai aucune envie d'avoir à m'escrimer dessus quand ce sera sec, après le Sommeil. Etes-vous sûr de ne pas être blessé ? »

Il sortit sans répondre et monta dans la chambre pour se changer.

— « Je commence à avoir peur, » dit Ralloux qui l'avait suivi. « Si

des incidents de ce genre peuvent se produire, et il est clair qu'il ne s'agit pas d'hallucinations, que va-t-il advenir de nous ? »

— « N'avons-nous pas un petit système protecteur ? » lui demanda Carmody qui, le torse nu, se préparait à prendre une douche. « A moins que vous ne soyez pas sûr de son efficacité. »

L'expression désespérée de son compagnon lui arracha un éclat de rire. « Qu'est-ce qu'il y a, Ralloux ? » lança-t-il sous le jet d'eau. « C'est vrai, vous avez effectivement l'air d'avoir peur... »

— « Oui. Pas vous ? »

— « Moi ? Je n'ai jamais eu peur de quoi que ce soit depuis que je suis au monde. Je ne dis pas cela pour crâner. C'est la vérité : la peur est un sentiment que j'ignore. »

— « J'ai sérieusement l'impression que vous ignorez ce qu'est un sentiment. Il y a des moments où je me demande si vous avez une âme. Elle doit sûrement être quelque part, mais si profondément enfouie que personne, pas même vous, n'est capable de la voir. Sinon... »

Carmody s'esclaffa et se mit à se savonner les cheveux. « Le psychiatre du Centre Johns Hopkins m'a dit que j'étais un psychopathe congénitalement incapable de comprendre un code moral ; que j'étais au-delà du mal et de la vertu. Il ne s'agit pas d'une tare, comprenez-moi bien : simplement, il me manque quelque chose, le je ne sais quoi qui vous fait dire d'un être qu'il est humain. Il n'a pas hésité à me faire savoir que j'étais de ces merles blancs devant lesquels la Science de l'An de Grâce 2256 est totalement impuissante. Il était désolé, affirmait-il, mais il me faudrait passer ma vie sous surveillance et probablement bourré de calmants. Ainsi serais-je innoffensif et plein de bonne volonté. Sans aucun doute, j'aurais à subir des milliers d'expériences destinées à déterminer les facteurs de la constitution psychopatique. »

Il sortit de la douche et commença à se sécher.

« Comme vous pouvez le constater, cela n'a pas marché pour moi. Pas avec John Carmody ! Je me suis évadé du Centre, je me suis évadé de la Terre et j'ai rallié Springboard, la plus éloignée des planètes colonisées par la Fédération, à la périphérie de la galaxie. J'y suis resté un an, j'ai gagné une petite fortune en faisant du trafic d'aphrodisiaques, j'ai échappé de justesse à Raspold, le Sherlok Holmes de la galaxie, et me suis réfugié ici où la juridiction fédérale ne joue pas. Pourtant, je ne compte pas finir mes jours sur Joie de Dante. Non pas que ce soit un monde désagréable : on peut y faire de l'argent aussi bien qu'ailleurs, on y mange et on y boit bien, les femmes sont juste assez abhumaines pour m'exciter. Mais je tiens à revenir sur la Terre et à n'en plus bouger. En y jouissant d'une totale immunité et sans que rien m'y empêche de faire ce que j'ai envie de faire. »

— « Mais vous êtes fou ! Vous serez arrêté à l'instant même de votre débarquement. »

— « Vous croyez ? Vous n'ignorez pas que le Bureau Fédéral des Anti-Sociaux reçoit ses informations et une partie de ses directives de la Boojum, n'est-ce pas ? »

Ralloux acquiesça.

« Bien. Mais la Boojum, au fond, n'est rien de plus qu'une monstrueuse mémoire protéinique et une machine à calculer les probabilités. Tous ses renseignements relatifs à un certain John Carmody sont emmagasinés dans ses cellules et elle a sans doute ordonné que tous les astronefs venant de Joie de Dante soient fouillés. Mais supposons qu'il y existe une preuve de la mort dudit John Carmody ? Que se passe-t-il ? Elle annule toutes ses directives, elle retire de ses circuits les données concernant John Carmody. Et lorsqu'un colon, portant par exemple le nom de Wildenwooly, rentre au pays après avair fait sa pelote sur Joie de Dante, qui donc va se poser des questions ? Même si la ressemblance dudit colon prodigue avec feu John Carmody est frappante. »

— « C'est ridicule ! Comment, pour commencer, la Boojum aura-t-elle la preuve catégorique de votre décès ? En second lieu, dès que vous mettrez le pied sur Terre, on vérifiera vos empreintes digitales et rétiniennes, vos ondes cérébrales... Vous serez tout de suite identifié. »

Carmody eut une grimace amusée.

— « En ce qui concerne votre première objection, je préfère garder pour moi l'astuce que je compte employer. Quant à la seconde... Ils prendront mes empreintes ? Et puis après ? Ils ne penseront pas à établir de recoupements. Je serai un quelconque immigrant originaire d'une planète coloniale et qui n'a encore jamais été enregistré. Je pourrai même m'épargner le souci de changer de nom. »

—« Vous risquez d'être reconnu par quelqu'un. »

— « Sur une planète de dix milliards d'habitants ? J'accepte de tenter la chance ! »

— « Et comment m'empêcherez-vous de raconter ce que je sais ? »

— « Les cadavres parlent-ils ? »

Ralloux pâlit, mais ne broncha pas. Sa physionomie grave était toujours celle d'un moine paisible ; ses grands yeux noirs fixaient avec franchise Carmody, mais ils étaient si inattendus dans ce visage tavelé au nez camard, aux lèvres mafflues, orné d'oreilles en chou-fleur, qu'ils lui donnaient un air risible.

— « Avez-vous l'intention de me tuer ? »

Le rire énorme de Carmody tonna.

— « Oh ! ce ne sera pas nécessaire ! Vous figurez-vous que vous serez encore vivant à la fin de la Nuit, Skelder et vous ? Ou simplement sains d'esprit ? Vous avez eu un bref aperçu de ce qui nous attend. Et il ne s'agissait encore que d'un prélude. Les violons qui s'accordent... Que sera la Nuit, la vraie Nuit ? »

— « Que vous est-il arrivé à vous, tout à l'heure ? »

Les joues de Ralloux n'avaient toujours pas retrouvé leur couleur.

Carmody haussa les épaules et passa sa main dans sa noire toison de porc-épic.

— « Il semble que mon subconscient ou je ne sais trop quoi matérialise des fragments du corps de Mary. La reconstitution du crime, en quelque sorte. Comment un phénomène purement subjectif peut-il acquérir une réalité objective ? Ça, je n'en ai pas la moindre idée. D'après Tand, on a émis des tas d'hypothèses pour tenter d'expliquer scientifiquement la chose sans faire appel au surnaturel. En tout cas, moi ça me laisse froid. Cela ne m'a fait ni chaud ni froid de débiter Mary en pièces détachées : voir les morceaux de son corps revenir voltiger ne me gêne pas davantage. Je suis capable de me frayer mon chemin à travers son sang, à travers le sang de n'importe qui, pour atteindre mon but. »

Il se tut, les yeux plissés, mais son sourire ne l'avait pas quitté.

« Et vous, Ralloux, qu'avez-vous vu pendant ces quelques secondes ? »

La pâleur de Ralloux parut s'accentuer. Il ouvrit la bouche comme s'il suffoquait et fit le signe de croix.

— « Je ne sais pas si je devrais vous le dire, mais tant pis... J'étais en Enfer. »

— « En Enfer ? »

— « Je brûlais. Avec les damnés. Avec quatre-vingt dix-neuf pour cent des hommes qui ont vécu, qui vivent et qui vivront. Des milliards et des milliards de damnés... »

La sueur ruisselait sur les joues du prêtre.

« C'était quelque chose d'inimaginable. J'ai éprouvé dans ma chair la torture de la géhenne. La mienne — et la leur. »

Il se tut tandis que Carmody le dévisageait, la tête penchée de côté comme un oiseau qui en examine un autre.

« Quatre-vingt dix-neuf pour cent, » répéta Ralloux.

— « Cela prouve que le problème de la damnation est votre souci majeur, la hantise dominante de votre esprit. »

— « Eh bien, je l'ignorais ! »

— « Comment peut-on être aussi ridicule ! Quoi ! Votre église elle-même a abandonné la conception moyenâgeuse de l'enfer-brasier prise au pied de la lettre. Quoiqu'au fond... J'ai l'impression que la majorité des gens devraient être envoyés à la rôtisserie et il ne me déplairait pas d'être chargé de surveiller des chaudières ! Au cours de ma brève existence, j'ai rencontré pas mal d'individus qui mériteraient de rissoler jusqu'à ce que leur égoïsme forcené ait fondu ! »

Ralloux le dévisagea avec incrédulité :

— « L'égoïsme vous scandalise ? Vous ?... »

Carmody ricana et quitta la chambre.

⁂

Tout était à présent nettoyé, leur annonça Madame Kri quand ils furent redescendus. Maintenant elle allait gagner la Crypte et entrer en Sommeil. Pour rendre service à ses hôtes, elle ne fermerait pas la maison ; toutefois elle espérait ne pas trouver trop de saleté à son réveil et comptait sur ses pensionnaires pour ne pas manquer de s'essuyer les pieds en rentrant, de vider les cendriers et de faire la vaisselle. Après avoir énuméré ces recommandations et insisté pour échanger avec chacun le baiser de paix, elle éclata en sanglots à l'idée que, peut-être, c'était la dernière fois qu'elle voyait tout son monde. Enfin, elle demanda à Skelder d'oublier les voies de fait auxquelles elle s'était livrée à son égard. Le moine fut charmant et lui donna sa bénédiction.

Cinq minutes plus tard, l'énorme porte de fer de la Crypte se referma sur Madame Kri qui s'était préalablement fait les injections hibernatrices de rigueur.

Tand salua les Terriens.

— « Si je n'ai pas rejoint ma Crypte à temps, » s'excusa-t-il, « il me faudra bon gré mal gré passer la Nuit dehors et, dans ce cas, il n'est pas question de revenir en arrière. C'est pile ou face et il n'y a pas d'échappatoire. Au septième jour, on est un dieu, un cadavre ou un monstre. »

— « Que faites-vous aux monstres ? » s'enquit Carmody.

— « S'ils sont inoffensifs, comme le mari de Madame Kri, on les laisse tranquilles. Autrement, on les abat. »

Après quelques dernières remarques, sacrifiant à la coutume terrienne, il leur serra la main en leur souhaitant, non pas bonne chance, mais une profitable récompense. Il étreignit longuement Carmody en le regardant droit dans les yeux.

— « C'est l'ultime possibilité qui vous est offerte de devenir quelque chose, » lui dit-il. « Si la Nuit ne brise pas les glaces qui vous emprisonnent l'âme, si de la tête aux pieds vous restez l'iceberg que vous êtes, c'en est fait de vous. S'il existe en vous la plus faible trace de chaleur, la plus frêle étincelle d'humanité, puisse-t-elle vous embraser ! Puisse-t-elle vous consumer, même si vous devez en souffrir. Ceux qui veulent sauver leur vie doivent tout d'abord la perdre, enseigne le dieu Yess. Oh ! ce n'est pas un dogme original ! Partout où il y a des êtres de raison, les dieux et les prophètes ont répété les mêmes mots. Mais c'est vrai. Vrai de cent façons. Vrai à un point qui dépasse l'imagination. »

Lorsque Tand se fut éclipsé, Skelder, Ralloux et Carmody rejoignirent en silence la chambre du premier. D'un vaste coffre, ils sortirent trois casques que surmontait une petite boîte au sommet de laquelle oscillait une sorte de longue antenne, les coiffèrent et manipulèrent une commande placée à la hauteur de l'oreille.

Les lèvres étroites de Skelder se plissèrent en moue dubitative.

— « J'espère que les savants de Jung ne se sont pas trompés.

D'après leur théorie, dès que l'engin absorbe une onde électro-magnétique, il émet une vibration neutralisante. Quelle que soit la violence des perturbations magnétiques, elles ne devraient pas nous affecter. »

— « Je l'espère aussi, » fit Ralloux dont le moral semblait bien bas. « En me jugeant capable de vaincre là où d'autres, plus dignes que moi, ont échoué, je crains de m'être rendu coupable du plus grave des péchés, celui d'orgueil. Que Dieu me pardonne et qu'Il soit loué d'avoir permis que nous disposions de ces casques. »

— « Je lui en rends grâce également, » dit Skelder, « bien qu'à mon avis, nous ayons tort d'avoir recours à eux. Nous devrions, vous et moi, placer toute notre confiance en Lui, affronter, la tête et l'âme à nu, les forces maléfiques de cette planète impie. »

— « Personne ne vous en empêche, » fit Carmody avec un sourire cynique. « Allez-y ! C'est peut-être l'occasion pour vous de gagner une auréole. »

— « Je suis les ordres de mes supérieurs », répliqua sèchement Skelder.

Ralloux se mit à arpenter la pièce.

— « Je n'arrive pas à comprendre comment des orages magnétiques, même d'une force sans égale, peuvent non seulement exciter les atomes des êtres d'une planète située à cent millions de kilomètres de leur épicentre, mais encore pénétrer leur subconscient, le stimuler, le faire invinciblement maîtriser le conscient et provoquer d'inconcevables modifications psychosomatiques. Le soleil vire au violet et, sous l'action d'une invisible baguette magique, il révèle la bête qui se tapit dans les profondeurs ténébreuses de l'esprit ou éveille le dieu qui y sommeille. Tout cela peut évidemment s'expliquer en partie. Sur Terre aussi, les fluctuations des radiations solaires qui influent sur le climat et sur le temps ont une incidence sur le comportement humain. Mais comment cette étoile-ci peut-elle agir sur la chair et sur le sang, faire baisser les forces tensorielles de l'épiderme, amollir les os, les pétrir et leur donner des formes inconnues des gènes ? »

Carmody l'arrêta :

— « Nous n'en savons pas encore assez sur les gènes pour dire quelles formes latentes ils recèlent. J'ai vu bien des choses curieuses quand je faisais ma médecine. »

Il se tut, évoquant les souvenirs de sa vie d'étudiant.

Skelder, assis, rigide, sur une chaise, les lèvres serrées, le chef surmonté de son casque, ressemblait beaucoup plus à un soldat qu'à un moine.

— « La Nuit ne va pas tarder, » poursuivit Ralloux sans cesser de faire les cent pas. « Si Tand a dit vrai, dans les vingt heures qui vont venir, tous ceux qui ne sont pas dans les Cryptes seront plongés dans un coma profond, nous exceptés puisque les casques nous protégeront. Il faut croire que le corps des dormeurs offre une résistance partielle puisqu'ils se réveillent plus tard. Et une fois réveillés, ils

sont chargés d'une énergie ou d'une force si intense qu'ils ne peuvent plus se rendormir tant que le soleil n'est pas dans sa phase critique. Ce sera pendant leur sommeil que nous... »

— « ...accomplirons notre sale besogne, » acheva jovialement Carmody.

Skelder bondit sur ses pieds :

— « Je proteste ! Nous sommes ici pour des motifs scientifiques et si nous travaillons en collaboration avec vous, c'est uniquement parce que nous... »

— « ... ne voulons pas souiller nos mains liliales. »

A l'instant où Carmody lançait ces mots ironiques, le jour changea de couleur et, baignés d'une lumière d'un bleu profond, les trois hommes, cédant soudain au vertige, eurent l'impression que l'univers plongeait dans la brume. Le phénomène ne dura qu'une seconde, mais ce fut suffisant pour que leurs jambes cessent de supporter le poids de leur corps ; ils s'effondrèrent.

Carmody parvint à se mettre à quatre pattes. Frissonnant, la tête oscillant de droite et de gauche comme un chien qui vient de recevoir un coup de gourdin, il murmura :

— « Fichtre ! Quelle décharge ! Heureusement que nous avions nos casques. Sans eux... »

Il se releva. Ses muscles tétanisés étaient douloureux. On avait l'impression qu'une multitude de draperies violettes avaient été tendues dans la pièce silencieuse.

« Eh, Ralloux... Qu'est-ce qui vous prend ? »

Le visage aussi blême que celui d'un spectre, les traits déformés comme s'il éprouvait les affres de l'agonie, Ralloux avait arraché son casque et s'élançait hors de la chambre. L'écho de ses pas martelant l'escalier résonna longuement. Puis l'on entendit le choc sourd de la porte d'entrée.

— « Allons bon ! C'est vous, à présent ? » s'exclama Carmody en se tournant vers Skelder.

La bouche béante, le moine fixait l'horloge murale. Brusquement il pivota sur lui-même et, toisant Carmody, gronda :

— « Eloignez-vous... »

Carmody haussa les sourcils et sourit.

— « Bien sûr ! Et avec plaisir ! Je n'ai jamais pensé que le contact de votre peau soit particulièrement agréable. »

Il observa avec amusement le prêtre qui gagnait la porte en rasant le mur.

« Pourquoi boîtez-vous ? »

Le juron qui vint en réponse était d'une telle obscénité que Carmody en resta cloué de stupéfaction.

« Ça alors, » parvint-il à balbutier. « Mais qu'est-ce qui est arrivé à Saint Skelder ? »

Le moine, sans une parole de plus, quitta la pièce en marchant de côté comme un crabe. Un instant plus tard, le claquement de la porte ébranla la maison.

Après un moment de réflexion, Carmody considéra la pendule que le moine avait contemplée avec tant d'intérêt. Comme la plupart des horloges kareeniennes, elle indiquait l'heure, le jour, le mois et l'année. L'invasion violette s'était produite à 17 h. 25. Il était maintenant 17 h. 30.

Cinq minutes s'étaient écoulées.

Cinq minutes... *plus vingt-quatre heures.*

III

— « Pas étonnant si j'ai des crampes ! Je meurs de faim ! »

Carmody retira son casque et le lança à la volée.

« Et voilà ! L'expérience est concluante. »

Il dévala l'escalier en direction de la cuisine, s'attendant plus ou moins à recevoir une nouvelle giclée de sang en pleine face. Mais il n'y eut rien d'anormal. Il ouvrit le réfrigérateur en sifflotant, se confectionna quelques sandwiches qu'il dévora à belles dents en les arrosant de lait. Puis il vérifia son arme et, satisfait, il se dirigea alors vers la porte.

Le téléphone sonna.

Après une hésitation, il se décida à répondre.

« Allô ! »

— « John ? » La voix — une voix de femme — était mélodieuse.

Carmody écarta brusquement la tête comme si l'écouteur s'était mué en serpent.

« John ? » répéta la voix qui, plus sourde à présent, semblait désincarnée.

Il aspira un grand coup, ses épaules se tassèrent et il rapprocha résolument l'appareil de son oreille.

— « John Carmody à l'appareil. Qui est là ? »

Il n'y eut pas de réponse.

Lentement, il raccrocha.

Dehors, régnait une épaisse obscurité, ponctuée de trente mètres en trente mètres par les globes des réverbères ; au-dessus de l'horizon, une lune énorme luisait d'un éclat violet, pâle et maléfique. Le ciel était clair mais les étoiles, taches laiteuses qui avaient bien du mal à percer la brume violine, étaient lontaines. Les édifices, tels des icebergs enveloppés de brouillard, surgissaient inopinément, menaçants, comme pour s'écrouler sur vous. Il fallait arriver tout près d'eux pour qu'ils retrouvent leur stabilité.

Le silence était maître de la ville. Pas un aboi, pas un ululement

d'engoulevent, pas une porte claquée, pas un appel de trompe, pas un martellement de talons pressés, pas une toux, pas un rire.

Si la vue était bouchée, les sons, eux, étaient morts.

Carmody hésita : réquisitionnerait-il la voiture rangée devant le trottoir ? Le temple se trouvait à six kilomètres de là : une bien longue route si l'on songeait à tout ce qui pouvait rôder dans l'obscurité violette et fuligineuse. Ce n'était pas qu'il eût peur. Non, mais il n'avait aucune envie de multiplier les difficultés s'il pouvait l'éviter. Une voiture lui permettrait de fuir rapidement s'il en était besoin. D'un autre côté, il risquerait d'être plus facilement repéré. Il opta pour un compromis : il roulerait pendant trois kilomètres et ferait le reste du chemin à pied. Décidé, il ouvrit la portière. A peine eut-il accompli ce geste qu'il recula et saisit son pistolet. Mais il lâcha l'arme aussitôt : le conducteur assis sur le siège n'était plus qu'un cadavre. Carmody alluma un instant sa torche dont la lumière inonda un visage qui n'était qu'une plaie. Ou le mort avait pris le Risque, ou il avait trop tardé à se mettre en Sommeil. Quelque chose, une véritable explosion cancéreuse, lui avait rongé la face, dévoré les yeux et la moitié du nez.

Carmody sortit le corps et le déposa à terre. Il lui fallut quelques minutes pour porter l'eau de la chaudière à ébullition. Alors, tous feux éteints, il se mit en route. Tout en roulant au ras du trottoir, attentif aux passants qu'il pourrait croiser et aux obstacles susceptibles de se dresser sur sa route, il réfléchissait à l'étrange coup de téléphone, à la voix qu'il avait entendue.

Il fallait d'abord admettre que son esprit — son esprit à lui, John Carmody — avait le pouvoir d'engendrer des choses matérielles et objectives. Il était un transmetteur. Son corps ne recélait sûrement pas, et de loin, la puissance nécessaire à transmuer l'énergie en matière : ses cellules se consumeraient bien avant qu'un tel processus s'amorçât. Donc, il n'était pas le moteur mais le relais. Le transformateur. Le soleil fournissait l'énergie, et lui la canalisait, lui donnait une forme.

Bon. Si quelque chose qui se trouvait en dehors de son contrôle — pensée fort désagréable, mais impossible de la refuser ! — reconstruisait sa défunte femme, il était à tout le moins l'ingénieur, le sculpteur, l'organisateur du simulacre.

Mais le mécanisme lui échappait. Reconstituer un corps humain est une opération autrement plus complexe que sculpter une statue. De sa surface modelée à l'image de l'homme à son cœur de roc, une statue n'est qu'un bloc de pierre compact. Mais pour édifier un corps humain, il faudrait posséder le savoir d'un dieu, connaître l'alpha et l'oméga de l'univers. Lui, John Carmody, qui était sur le point de passer son doctorat en médecine quand il avait assassiné Mary, avait une expérience considérable de la structure et de la constitution électrochimique de la cellule. Mais il était loin d'en connaître

assez. Personne n'en connaissait assez sur la vie, pas même l'illustre Docteur Zangrets qui avait conçu le cerveau de la Boojum et avait récemment obtenu en laboratoire des étoiles de mer capables de se reproduire elles-mêmes ; l'étape suivante, avait-il dit, serait la création d'un mollusque complexe possédant un œil de poulpe et des organes mâles et femelles. Seulement, pour mener à bien cet exploit, il lui faudrait cinquante assistants, dix années de travail et vingt millions de dollars.

Alors que John Carmody n'avait besoin que de quelques minutes pour jouer les dieux créateurs et que cela ne lui coûtait apparemment rien !

Rien ? A moins qu'il ne s'agisse d'un paiement différé.

Il n'y avait qu'une explication possible : ce n'était pas à ses connaissances anatomiques qu'il avait recours, mais à un savoir dont son corps n'avait pas conscience. D'une façon ou d'une autre, ses cellules reproduisaient directement... Mary. En ce cas, les cellules de Mary étaient identiques aux siennes comme il en va de deux jumeaux ?

Cela, il parvenait encore à l'admettre. Mais les organes sexuels ? Bien sûr, il connaissait par cœur tous les détails de l'anatomie féminine. Il avait disséqué suffisamment de cadavres ! D'ailleurs, il se rappelait avec précision ceux de Mary pour les avoir soigneusement et scientifiquement découpés avant de les abandonner au vide-ordures. Il avait même examiné de près le fœtus de quatre mois, cause première de sa colère et de son dégoût, cette chose qui grossissait, transformait la plus adorable des créatures en un monstre au ventre distendu, et qui exigerait inévitablement une part au moins de l'amour que Mary vouait exclusivement à John Carmody. Si peu que ce fût, c'était encore trop. Carmody était maître de l'être le plus précieux, le plus ravissant. Un être d'une beauté absolument parfaite. Un être qui lui appartenait. A lui et à personne d'autre.

Quand il lui avait suggéré de se débarrasser de cette chose qui poussait en elle et la déformait, elle avait refusé. Il avait insisté, tenté de lui imposer sa volonté. Elle s'était révoltée, lui avait jeté à la face qu'elle ne l'aimait plus comme avant, que l'enfant n'était pas de Carmody mais d'un autre, d'un homme véritable et non d'un monstre d'égoïsme. Alors, pour la première fois de sa vie, Carmody s'était mis en colère.

Colère est un euphémisme : il avait totalement perdu la tête. Il avait vu rouge, littéralement. Il avait plongé dans un océan cramoisi.

Enfin, ç'avait été la première fois mais aussi la dernière. S'il était ici aujourd'hui, c'était à cause de cet accès de fureur. Mais était-ce tellement sûr ? S'il n'avait pas cédé à cette crise démentielle, qui sait s'il n'aurait pas quand même tué Mary, plus tard ? Simplement parce que la logique l'eût exigé ? Simplement parce qu'il n'aurait pas

supporté l'idée que l'être le plus adorable de l'univers pût être souillé, engrossé, défiguré...

Qui sait ? Bah ! Qu'importaient les « si » et les « mais » ? Pour un réaliste, ce qui a eu lieu est la seule chose qui compte.

Il y avait donc cette question des cellules. Elles devaient être féminines, mais ne pouvaient pourtant pas l'être si elles procédaient de celles de Carmody. Et il y avait la question du cerveau : même si, grâce à son expérience des organes et de la structure des gènes, Carmody avait pouvoir de créer une femme, le cerveau de celle-ci ne serait pas celui de Mary. Consciemment ou non, il était inconcevable de reproduire le cerveau de sa femme avec les milliards de traces sub-microscopiques qu'avaient laissé les souvenirs de Mary.

Non : si le simulacre avait un cerveau, et ce devait être le cas, c'était le cerveau de John Carmody avec les souvenirs de John Carmody, la personnalité de John Carmody.

Et il devait faire une drôle de tête, ce cerveau, enfermé dans le corps de Mary ! Mais, étant celui de John Carmody, il trouverait le moyen de tirer le meilleur parti de la situation.

Amusé à cette idée, Carmody éclata de rire. Pourquoi ne pas essayer de trouver cette Mary ? Il aurait une femme parfaite à la beauté sans défaut, qui serait totalement accordée à lui. Le comble de l'onanisme !

Il s'esclaffa encore. Mary avait employé ce mot juste avant que tout explosât en lui et qu'il s'abandonnât à la fureur. Que lui avait-elle dit ? Qu'il ne voyait pas en elle une femme, une épouse, mais un instrument perfectionné lui permettant de faire l'amour avec lui même. Jamais elle n'avait éprouvé le radieux sentiment de ne plus faire qu'une seule chair avec son mari, ce qui est l'ambition légitime de toute femme amoureuse, de toute amante : elle s'était toujours sentie seule. C'est pourquoi il lui avait fallu le tromper. Et elle n'avait pas mieux connu cette merveilleuse communion, car elle savait alors qu'elle commettait un péché, qu'il lui faudrait se purifier par la confession et le repentir. Elle avait été spoliée de son droit. Pourtant, auprès de l'autre, elle avait davantage été femme et épouse que dans les bras de son mari !

Bah ! Ce qui est fait est fait ! C'était d'ailleurs ce qu'il lui avait répondu. Oublions le passé. Pensons plutôt à cette chose qui ressemble à Mary.

Cette chose, il était heureux qu'elle se soit extériorisée au lieu de se manifester en lui-même, comme pour les autres. Son âme était peut-être frigorifiée : il en avait une — c'était l'essentiel ! Sa frigidité repoussait l'intériorité, obligeait son subsconscient à se projeter au dehors. Cela, Carmody pouvait y faire face. Il pouvait affronter des Mary à la pelle alors qu'il aurait été impuissant s'il avait été dans le cas de la jeune épileptique, du mari de Madame Kri ou de l'automobiliste dévoré par le cancer.

Pensons à cette chose qui ressemble à Mary...

Si, comme Athéna surgissant du crâne de Zeus, elle avait jailli de la propre tête de John Carmody, elle devait logiquement posséder à l'instant de sa naissance l'esprit de ce dernier. Mais, depuis, elle était devenue un être indépendant, avec ses pensées bien à elle, ses motivations personnelles. Alors, John Carmody, si, dépossédé du corps où tu es né, tu te trouvais prisonnier de la chair même de la femme que tu as assassinée, tout en sachant que ton autre « toi » se trouve dans ton corps original, que ferais-tu ?

« J'accepterais immédiatement le fait, » répondit-il in petto. « J'analyserais la situation pour déterminer les possibilités qu'elle offre et leurs limites. Puis je me mettrais immédiatement à l'œuvre. Qu'est-ce que je voudrais faire ? Qu'est-ce que je désirerais ? Fuir Joie de Dante, gagner la Terre ou une quelconque planète fédérée où je trouverais sans peine un riche mari. Pourquoi pas ? Ne serais-je pas la plus jolie fille du monde ? »

Il hoqueta de rire.

Il s'était bien des fois demandé à quoi il ressemblerait s'il était une femme, non sans éprouver d'ailleurs une jalousie confuse — pour autant qu'il pût être jaloux ! — car une femme ayant à la fois le cerveau de John Carmody et la beauté mettrait l'univers dans sa poche !

Eh bien il...

Ses doigts se crispèrent sur le volant et il se raidit sur son siège comme si l'idée qui venait de l'effleurer était un tisonnier brûlant qui l'aiguillait.

— « Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Si nous pouvons, elle et moi, arriver à un accord (et s'il le faut, je saurais bien l'y contraindre), sapristi... ce sera l'alibi rêvé ! Je n'ai jamais avoué l'avoir tuée. En tout cas, pas aux autorités. Et l'on n'a jamais trouvé ses restes. Supposons que je revienne sur Terre avec elle et que je dise : « Voici ma femme, messieurs. Comme je vous l'avais déclaré, elle avait disparu. En réalité, à la suite d'un accident, elle a perdu la mémoire et a finalement échoué sur Joie de Dante... Bien sûr, on dirait un roman à l'eau de rose, mais ce genre de choses se produit de temps à autre. Vous ne me croyez pas ? Eh bien, messieurs, prenez ses empreintes digitales, photographiez ses vaisseaux rétiniens, vérifiez son type sanguin, faite-lui passer un E.E.G. Aïe !... »

Si ses cellules étaient le reflet fidèle des cellules de John Carmody, ces critères d'identification ne seraient-ils pas aussi ceux de John Carmody ? C'était bien possible. Néanmoins, il y avait une chance pour que ce soient ceux de Mary. Il avait vu bien des fois les photos anthropométriques de son épouse et s'il ne pouvait reconstituer consciemment toutes les particularités de cette dernière, son inconscient, qui disposait très probablement d'archives complètes, avait fort bien pu reproduire ces signes distinctifs en recréant la chose qui était Mary.

Mais il y avait l'électro-encéphalogramme... Si les pulsations qui battaient à l'intérieur du crâne de la femme se révélaient être celles du mari..

Quand même, un traumatisme modifie parfois la configuration cérébrale et ce phénomène déconcertant pouvait précisément confirmer son récit. Seulement, il y avait l'onde Zéta. Elle indiquerait qu'il s'agissait d'un cerveau d'homme. Un coup d'œil suffirait et l'histoire ne tiendrait plus debout. On examinerait alors Mary de près. L'onde Zéta ne se modifie que si le sujet change de sexe. Et les examens montreraient qu'elle était femme, que ses hormones étaient en majorité des hormones femelles. Quoique... si ces cellules procédaient de celles de John Carmody, son système génétique et peut-être aussi son système hormonal seraient de type masculin. Et si on la passait aux rayons X, que trouverait-on ? Des organes féminins ? Ou une anatomie reproduisant fidèlement celle de Carmody ?

Il eut une seconde de découragement. Mais son esprit aiguisé s'élançait déjà en quête d'un autre alibi. Voyons, bien sûr ! Elle avait été sur Joie de Dante pendant les sept jours du Risque, n'est-ce pas ? Cela voulait dire qu'elle avait probablement subi quelque bizarre métamorphose. Voilà qui rendrait compte de tous les paradoxes que pourraient relever les laboratoires : les ondes cérébrales, les hormones et même les organes non conformes — tout cela serait attribué au Risque. Mary s'attirerait probablement beaucoup de publicité et sa version des faits devrait être circonstanciée et d'une solidité à toute épreuve ; mais si elle avait la volonté de fer et les nerfs d'acier de John Carmody (ce qui serait le cas), elle s'en tiendrait fermement à cette thèse et exciperait de sa qualité de citoyenne de la Fédération. Alors, bon gré mal gré, les autorités seraient bien forcées de respecter son droit imprescriptible à la liberté. Ensuite... quelle équipe ils feraient, elle et lui !

A condition qu'elle fût prête à collaborer ! Pourquoi avait-elle coupé la conversation téléphonique ? Pourquoi n'avait-elle pas cherché à le rencontrer ? Si elle avait été dotée de son esprit, n'aurait-elle pas pensé de la même façon que lui ?

Il fronça les sourcils et siffla entre ses dents. Il existait une autre éventualité qu'il n'avait pas le droit de négliger, même si elle n'était guère agréable.

Peut-être n'était-elle justement pas une réplique féminine de John Carmody.

Peut-être était-elle bel et bien... Mary.

Il en aurait le cœur net quand il la rencontrerait. D'ici là, il n'avait guère à modifier ses projets immédiats pour les adapter aux réalités du moment. Le pistolet qui lui alourdissait la poche était toujours là et il comptait toujours sur lui pour lui dispenser le frisson unique, jamais encore expérimenté, qu'il s'était promis de connaître.

Brusquement, dans le halo de lumière diffuse que dispensait un

réverbère, il aperçut vaguement un homme et une femme nus qui s'étreignaient farouchement. Adossée au fût du luminaire, la femme était une proie offerte à la frénésie passionnée de son compagnon.

Une proie ? Certes non ! Bien plutôt une collaboratrice consentante et efficace.

Le rire rauque de Carmody déchira le lourd silence de la nuit. L'homme leva la tête et ses yeux écarquillés fixèrent le Terrien.

C'était Skelder. Mais un Skelder méconnaissable. Les traits émaciés du moine semblaient s'être encore étirés, un léger duvet frisé qui, même sous la chétive lumière, luisait comme de l'or ornait son crâne autrefois rasé et le corps, dépouillé de la robe monacale, exhibait une monstrueuse difformité : des jambes torves, membres à mi-chemin de l'homme et de la bête. On aurait pu croire que les os, soudain devenus malléables, s'étaient recourbés en arrière avant de recouvrer leur rigidité. Et ses pieds nus paraissaient s'être allongés : Skelder marchait à présent sur les pointes comme une danseuse. De plus, une sorte d'enveloppe jaunâtre les recouvrait qui luisait comme de la corne.

— « Le pied de bouc, » s'exclama Carmody, incapable de refréner son exaltation.

Skelder lâcha la femme et fit face à Carmody. Les lignes de son visage étaient indiscutablement caprines et sa silhouette manifestait les caractéristiques ambiguës, à la fois repoussantes et fascinantes, du satyre.

Quant à la femme, c'était Mary.

⁂

Paralysé de stupeur, Carmody la dévisagea. Elle lui sourit, agita gaiement le bras et, saisissant Skelder par la main, elle s'enfonça avec lui dans l'ombre, balançant exagérément les hanches sur le rythme éternel de l'appel à l'amour vénal, ce qui produisait — ou aurait produit en d'autres circonstances — un effet assez comique, car sa croupe et ses seins étaient d'une femme enceinte de six mois.

Sur le moment, Carmody éprouva avec violence un sentiment qu'il n'avait jamais ressenti encore — à la fois la brûlure d'une fureur démente contre Skelder et en même temps une ironie glacée à son propre endroit. Tordu par une invincible haine braquée contre le prêtre immonde, il restait en même temps l'observateur goguenard et méprisant de soi-même. Et du plus profond de son être montait lentement, menaçante lame de fond prête à submerger toute autre émotion, le désir inextinguible de posséder Mary. Il était étrangement écartelé entre cette soif charnelle et l'horreur qu'elle lui inspirait.

Contre ce flot envahisseur, il n'y avait qu'un moyen de défense qu'il adopta instantanément : il quitta la voiture d'un bond, contourna le capot et, levant son pistolet, fit feu au milieu du brouillard qui, de violet qu'il était tout à l'heure, était devenu rouge.

Avec un gémissement, Skelder se jeta au sol, roulant sur lui-même, masse grisâtre qu'on eût dit, à la lumière incertaine que dispensait le réverbère, ballotée par les vents du désespoir, et il disparut dans l'ombre d'un monumental pilier de soutènement.

Mary tournoyait sur elle-même. Sa bouche ouverte était un cercle noir au milieu de son visage blême et ses mains voltigeaient, blancs oiseaux quémandant miséricorde. Soudain, elle s'affaissa lourdement.

John Carmody vacilla comme un boxeur que son adversaire martelle au corps à corps. Son cœur, ses viscères explosèrent. Il se sentit tomber au milieu d'une cataracte de sang, tomber dans les ténèbres.

Quelqu'un avait tiré sur lui à l'improviste, songea-t-il. Cette fois c'était la fin. Salut et bon débarras !

Alors il s'aperçut, tandis que ces pensées se succédaient dans son cerveau, qu'il était couché sur le dos, fixant la lune, monstrueux gant violet lancé au travers du ciel par quelque innommable chevalier. Approchez ! Sire John Carmody, petit homme replet dans son armure de peau, entre en lice !

— « Toujours des faux-semblants, » grommela-t-il.

Il se leva, et il tenait droit sur ses jambes, et ses mains cherchaient, incrédules, les trous énormes qui, il l'aurait juré, déchiquetaient son corps.

Il n'y avait pas de trous. Son corps était intact. Pas une goutte de sang ne tachait ses vêtements. S'ils étaient humides, c'était seulement de sueur.

C'était donc cela, la mort ! C'était horrible car on se sent totalement sans défense, comme un nouveau-né qu'un adulte étrangle, non parce qu'il le hait, mais parce qu'il faut qu'il tue et parce qu'étrangler est le seul moyen qu'il connaisse pour se plier à cette exigence.

Le choc passé, Carmody commençait à voir les choses avec plus de netteté. C'était clair : ces sensations étranges qui l'avaient visité avaient pris tyranniquement possession de lui. Appartenaient-elles à Skelder et à la chose qui était Mary ? L'impact des projectiles traversant le corps de celle-ci avait, dieu sait comment, résonné en lui et ç'avait été si brutal qu'il avait momentanément perdu conscience et que son corps avait cru à sa propre mort.

Et s'il avait persisté dans cette illusion ? Il serait réellement mort, non ? Bon... et alors ?

— « Ne cherche pas à te duper, Carmody, » se gourmanda-t-il. « Fais ce que tu veux, mais ne te raconte pas d'histoires. Tu as eu peur... mortellement peur. Et tu as appelé à l'aide. Qui ? Mary ? Possible, mais je ne le crois pas. Ma mère ? Enfin, cela n'a guère d'importance. Ce qui compte, c'est que Moi, cette chose qui se trouve là-dedans... » (et, ce disant, il se frappa le crâne) « n'était pas responsable. C'est le petit John Carmody qui a appelé, le gosse que je porte au fond de moi qui pleurait et appelait « Maman ». En vain parce

que Maman n'était pas là, qu'elle travaillait, ou était avec un homme, je ne sais pas... enfin, elle n'était jamais là, et moi, moi j'étais tout seul, et lorsqu'elle apparaissait, c'était pour me traiter d'affreux petit monstre... »

Il s'approcha du cadavre de Mary et le retourna.

« Tu ne viendras plus m'ennuyer. Dommage, Mary, dommage ! Nous aurions pu revenir sur la Terre. Sans frais... »

Un cri dans la nuit le fit sursauter. Il pivota sur lui-même, l'arme au poing, mais ne vit rien.

« Skelder ? »

Un nouveau cri lui répondit, un cri terrible, le hurlement d'une bête plutôt que le cri d'un homme.

La rue s'allongeait toute droite sur trente mètres puis tournait brusquement. A l'angle se dressait une haute bâtisse de six étages en encorbellement qui la faisait ressembler à une sorte de télescope posé sur le petit bout. Ralloux, le visage déformé comme s'il souffrait atrocement, surgit de l'ombre de l'édifice et, à la vue de Carmody, ralentit sa marche.

— « Restez sur le bord, John, » s'écria-t-il. « Vous n'avez pas à y entrer même si moi j'y entre. Allez-vous en ! Je... C'est moi qui irai. Je le veux. Il n'y a place que pour un seul et cette place m'est réservée. »

— « De quoi donc parlez-vous ? » grommela Carmody en braquant prudemment son pistolet sur le moine. Comment savoir si ce discours décousu ne cachait pas quelque manœuvre ?

— « De l'Enfer ! C'est de l'Enfer que je vous parle. De l'Enfer. Vous ne voyez pas cette flamme ? Vous ne la sentez pas ? Quand je suis dedans, elle me dévore, et elle dévore les autres quand je n'y suis pas. Restez au bord, John ! Laissez-moi brûler à votre place. Elle me consume entièrement et quand je commence à m'y habituer, la flamme s'enfuit, et je dois me lancer à sa poursuite car elle se pose sur une autre âme torturée, et ne l'abandonne que lorsque je plonge à nouveau dans le brasier. Et je le fais, quelle que soit la douleur. »

— « Vous êtes complètement fou ! Vous... »

Carmody poussa un hurlement déchirant et, lâchant son pistolet, se roula sur le sol, frappant ses vêtements à coups redoublés.

Tout finit aussi soudainement que cela avait commencé. Il tremblait de la tête aux pieds et sanglotait sans pouvoir se contrôler.

« Seigneur ! Je croyais être au milieu du feu ! »

Ralloux s'était avancé jusqu'à l'endroit où Carmody était quelques instants plus tôt. Les poings serrés, les prunelles roulant désespérément en tous sens, comme s'il cherchait une brèche pour fuir son invisible prison, immobile, il dévisagea Carmody.

— « Personne ne mérite cela, Carmody. Même le plus corrompu des êtres. Même vous. »

— « Merci quand même. » répliqua John. Mais son ironie habituelle

avait déserté sa voix. Il savait maintenant pourquoi le moine souffrait. Mais c'était le comment qui l'intriguait. Comment Ralloux pouvait-il projeter chez une autre personne une hallucination subjective et la faire ressentir à cette personne aussi intensément qu'il la ressentait lui-même ? Il n'y avait qu'une explication : l'influence bizarre du soleil. L'astre devait développer dans des proportions énormes les facultés extra-sensorielles chez certains individus. Ou, si l'on rejetait l'existence des forces parapsychiques, il fallait admettre que le soleil transférait les activités nerveuses d'une personne à l'autre sans contact direct. Il n'y avait certainement rien de mystérieux là-dedans : c'était un phénomène admissible dans le cadre des lois connues de l'univers. La radio transmet le son, si l'on peut dire, exactement comme la T.V. transmet les images ; ce qu'on entend n'est évidemment pas la voix originale mais le résultat est le même.

Quel que fût le véhicule du phénomène, il était efficace. Carmody se rappelait ce qu'il avait éprouvé quand les balles avaient traversé le corps de Mary, il se rappelait la terreur de la mort — que ce fût sa propre terreur ou celle de Mary, cela n'avait pas d'importance. Est-ce que tous ceux qu'il rencontrerait durant les Sept Nuits lui communiqueraient ainsi leurs émotions sans qu'il pût résister ?

Non ! Il pouvait résister. Il pouvait tuer les auteurs de ces émotions, les générateurs, les émetteurs de la force.

— « Carmody, » appela Ralloux aussi fort qu'il le pouvait, comme si la violence de sa voix devait amortir l'atroce brûlure, « Carmody, comprenez bien que je n'ai pas à demeurer dans ce brasier. Non... la flamme ne m'accompagne pas. C'est moi qui la poursuis et je ne la laisserai pas m'échapper. Je veux être en Enfer.

» Mais ne pensez surtout pas que j'ai été précipité dans la géhenne pour avoir perdu la foi, renié ma religion. Non ! Je crois plus fermement que jamais à l'enseignement de l'Eglise. Il m'est impossible de douter. C'est volontairement que je me suis livré aux flammes car je je ne peux tenir pour juste que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des créatures de Dieu soient condamnées à l'Enfer. Et si c'est juste, alors je désire me trouver parmi les injustes.

» Tout en confessant chaque iota du Credo, je ne m'en refuse pas moins à rejoindre ma place au sein des élus, si jamais cette place devait m'échoir. Non, Carmody : je me range parmi les damnés pour l'éternité en manière de protestation contre l'iniquité divine. Si une fraction seulement des créatures doit être sauvée — et même si la proportion était renversée et que 99,999 pour 100 des âmes dussent être sauvées, même si l'Enfer était réservé à une seule d'entre elles — je renoncerais encore au Paradis. Je resterais dans les flammes en compagnie de cette âme souffrante et je lui dirais : « Frère, tu n'es pas seul, car je demeurerai avec toi pour l'éternité ou jusqu'à ce que Dieu revienne sur sa décision. » Je resterais à brûler jusqu'à ce

qu'elle soit libérée de la géhenne et rejoigne les 99,999 pour 100. Je... »

— « Il est fou à lier, » grommela Carmody.

Mais ses paroles manquaient de conviction. Les traits révulsés de Ralloux avaient beau trahir la torture que le moine endurait, il ne semblait plus comme auparavant écartelé entre deux forces ennemies se disputant sa possession. Si grande que fût sa souffrance, il avait l'air d'avoir conquis un équilibre, d'être en accord avec lui-même. Ce qui l'avait jadis déchiré, quoi que ce pût être, n'existait plus. Et Carmody ne parvenait pas à comprendre pourquoi le moine avait cessé d'être divisé contre lui-même, surtout dans les circonstances présentes, où le conflit intérieur aurait dû être plus aigu que jamais.

Haussant les épaules, il revint à la voiture. Ralloux cria quelque chose, à la fois avertissement et supplication. Au même instant, un souffle horriblement brûlant enveloppa Carmody tandis que ses vêtements se mettaient à fumer et que toute sa chair poussait un cri silencieux.

Il fit volte-face et tira dans la direction où devait se tenir le moine, que le brasier éblouissant l'empêchait de distinguer. La lueur aveuglante s'éteignit, l'effluve ardent fut comme aspiré au loin. Carmody cilla et s'efforça de réadapter sa vue à la pâle lumière pourprée de la nuit. Il chercha des yeux le cadavre du prêtre car, pensait-il, celui qui projetait l'hallucination devait être mort avec celle-ci. Mais il n'y avait qu'un seul cadavre, celui de Mary.

Là-bas, une forme sombre tourna le coin de la rue. Il y eut un cri, comme un ressac. Ralloux continuait à poursuivre farouchement, et son supplice, et sa propre justification.

— « Qu'il s'en aille du moment qu'il emporte son brasier avec lui, » dit Carmody. Pourtant, songea-t-il, c'était la flamme qui tirait le moine derrière elle.

A présent que Mary était morte, c'était le moment ou jamais de vérifier un point qui l'intriguait sérieusement.

Ce fut vite fait. Il sortit de la voiture un marteau et un outil qui ressemblait à un ciseau à froid — et qui devait probablement faire office de démonte-pneu. Armé de ces instruments, il se mit en devoir de fracasser le crâne de Mary. Dès que la calotte fut ouverte, il empoigna sa torche électrique et, agenouillé, déployant son manteau pour masquer le faisceau lumineux, il se pencha d'aussi près qu'il le put au-dessus de la cavité. Bien sûr, il n'était pas question de déterminer si le cerveau était un cerveau d'homme ou un cerveau de femme. Il était simplement désireux de savoir si Mary avait un cerveau ou un simple nexus nerveux répondant aux ordres qu'il lui avait télépathiquement donnés, de savoir si l'existence de cette Mary et son comportement dépendaient d'une façon ou d'une autre des phantasmes de son inconscient à lui, car, dans ce cas...

Le rayon jaillit de la lampe.

Ce n'était apparemment pas un cerveau que ce crâne abritait,

mais le temps lui manqua pour procéder à un examen attentif. Il entrevit seulement une forme lovée, des yeux de braise, une gueule béante hérissée de crocs.

Une détente plus rapide que l'éclair...

Carmody bondit en arrière ; sa torche roula au loin, dardant son rayon dans la nuit. Mais il n'y prêta pas la moindre attention : sa figure, déjà, enflait comme un ballon qu'on gonfle et la douleur s'irradiait, gagnait le cou, s'insérait dans ses veines. Un incendie s'allumait en lui comme si son sang s'était transformé en un flot d'argent incandescent. Cette fois, il ne pouvait fuir le brasier.

Des râles s'échappèrent de sa bouche. Se redressant, sous le coup de la rage hystérique que la douleur éveillait en lui, il se mit à piétiner à coups de talon le serpent dont les dents s'étaient plantées dans sa joue, le serpent dont la queue prenait naissance dans le fouillis de ganglions par quoi s'achevait le cordon médulaire de Mary et dont il procédait. La bête était demeurée là, tapie dans le crâne de la femme, attendant, sûre d'elle, que John Carmody fracture son asile d'os pour cracher son poison dans la chair même de l'homme qui l'avait créée.

Lorsque l'immonde reptile ne fut plus qu'une bouillie informe d'où pointaient encore deux longs crocs brisés, Carmody s'arrêta et se laissa tomber à même le sol près du corps de Mary, qui ressemblait maintenant à un fagot de bois sec dévoré par le feu. La terreur qui l'étreignait — la terreur de disparaître à jamais — lui arracha un cri étranglé, bien que sa gorge où grondait la terreur semblât ne plus devoir être capable de proférer un son.

Dans ce chaos subsistait une seule pensée, une seule forme — la seule ombre fraîche au cœur du brasier : il s'était tué lui-même.

Quelque part dans la brume que la lune teignait de pourpre, une cloche retentissait.

Très loin, très loin, l'arbitre comptait lentement : *...cinq, six, sept...*

Dans la foule, quelqu'un — était-ce Mary ? — hurla : « Lève-toi, Johnny, lève-toi ! Il faut gagner, mon petit Johnny ! Relève-toi et dégringole cette sale brute. Ne te laisse pas compter dix, Joh-oh-oh-oh-nny ! »

« *Huit !* »

John Carmody grogna, bougea un peu.

« *Neuf !* »

La cloche sonnait toujours. A quoi bon se lever ? Il était sauvé par le gong. Mais alors... pourquoi l'arbitre comptait-il ? Qu'est-ce que c'était, ce combat où le round n'était pas terminé quand le gong retentissait. A moins qu'il n'annonçât pas la fin du round, mais, au contraire, le début du suivant ?

— « Faut te lever. Bagarrer ! Filer une toise du tonnerre à ce salopard », balbutia-t-il.

Le *neuf* de l'arbitre vibrait encore, flottait dans l'air comme une gelée phosphorescente au milieu du brouillard.

Contre qui se battait-il ?

Il se mit debout en vacillant, les yeux enfin ouverts, courbé en deux, le poing gauche lancé en avant à tâtons, le menton enfoncé dans l'épaule, la droite repliée, cette droite qui lui avait un jour valu le titre de champion welter.

Mais il n'y avait pas d'adversaire. Pas d'arbitre. Pas de foule. Mary n'était pas là pour l'encourager.

Il n'y avait que lui.

Pourtant, quelque part, une cloche sonnait.

— « Le téléphone... »

Il regarda autour de lui. La sonnerie venait de l'énorme cabine de téléphone qui se dressait à quelque distance. Automatiquement, il se mit en marche. Une migraine aiguë lui martelait les tempes. Ses muscles étaient raides, son ventre était comme un nid de serpents endormis qu'éveille le soleil du matin.

Il décrocha.

— « Allô ! »

Qui pouvait bien appeler ? En tout cas, une chose était certaine : il était impossible que la communication fût pour lui.

— « John ? » lança la voix de Mary.

IV

Le récepteur lui échappa des mains. La cabine explosa, se désintégra littéralement tandis qu'il vidait son chargeur. Des fragments de plastique rouges le gifflèrent. Du sang, du sang véritable jaillit de ses joues en ruisseaux tièdes qui glissaient de part et d'autre de sa gorge.

Il s'élança en titubant, manquant presque de tomber, rechargea son arme, et ses lèvres ressassaient comme une litanie : « Abruti, tu aurais pu y laisser tes yeux, te tuer, abruti, abruti. Perdre la tête comme ça ! »

Il s'arrêta brusquement, rempocha son pistolet et s'épongea la figure avec son mouchoir. Bien que nombreuses, ses blessures étaient superficielles.

Et son visage avait repris des proportions normales.

A ce moment seulement, il prit conscience de tout ce qu'impliquait la voix qu'il avait reconnue.

— « Sacré nom de Dieu ! »

En plein cœur de son désarroi, une partie de lui-même conservait son sang-froid et l'observateur sans passion nota que John Camody qui n'avait pas juré depuis qu'il était sorti de l'enfance ne cessait de le faire sur Joie de Dante.

Il y avait longtemps qu'il avait renoncé au blasphème. D'abord parce que tout le monde, ou presque, blasphémait et qu'il n'aimait pas agir comme tout le monde ; ensuite parce que cela revient à

affirmer que l'on croit à ce contre quoi l'on blasphème. Et John Carmody était totalement incroyant.

— « Allons, John, maîtrise-toi, » disait l'observateur, sans passion. « Tu te laisses effrayer par ça ? Pourtant, nous n'avons peur de rien, n'est-ce pas ? »

Son rire ne fut qu'un croassement, et si horrible qu'il abandonna sa tentative.

— « Je l'ai tuée, » murmura-t-il.

— « Deux fois, » dit l'observateur.

Il se raidit, plongea sa main au fond de sa poche et étreignit étroitement la crosse de son pistolet.

— « Bon... d'accord ! Elle est capable de ressusciter. Et je suis aussi responsable de ça... Soit. Et alors ? On peut la tuer à répétition et, quand les Sept Nuits seront achevées, son compte sera définitivement réglé. Je serai débarrassé d'elle pour toujours. Quitte à semer ses cadavres dans toute la ville, je continuerai. Evidemment, ça puera terriblement après. » Il parvint à extraire de sa gorge un ricanement fantôme. « Mais ce n'est pas à moi de nettoyer... c'est à la voirie. »

Avant de regagner la voiture, il voulut jeter un dernier coup d'œil au corps.

D'énormes flaques de sang souillaient le trottoir. Des traces de pas sanglantes s'enfonçaient dans les ténèbres.

Mais de cadavre, point.

— « Qu'est-ce que ça a d'extraordinaire ? Si tu peux, par la seule force de l'esprit, créer à partir du néant de la chair, du sang, des os, c'est encore plus simple de réparer la chair, et le sang, et les os foudroyés, de réamorcer la vie dans un corps mort. Après tout, c'est dans la logique du Principe de Moindre Résistance, du principe de l'Economie de la Nature, du Rasoir d'Occam, de la Loi de l'Effort Minimal. Aucun miracle là-dedans, mon petit John. Tout se passe en dehors de toi. En toi, il n'y a rien de changé. Tu peux être tranquille. »

Il mit la voiture en marche. La nuit semblait s'être éclaircie et il put rouler un peu plus vite. Son esprit, lui aussi, paraissait avoir vaincu l'inertie due aux chocs récents. Sa pensée retrouvait son agilité.

— « J'ai dit : « Eveillez-vous d'entre les morts, » et ils se sont levés comme la fille de Jaïre, » murmura-t-il. « Ne suis-je pas un dieu ? Si je pouvais en faire autant sur une autre planète, » ajouta-t-il avec un rire qui avait retrouvé un peu de son ancienne vigueur, « alors, oui... je serais un dieu. Mais ici je ne suis qu'un purotin, un monstre pareil à tous ceux qui rôdent dans la nuit. »

Au coin de la rue était érigée la statue d'une célébrité locale, Ban Dremon, qui avait vécu trois siècles plus tôt ; elle n'était qu'à deux kilomètres du Temple de Boonta. Normalement, Carmody aurait dû clairement distinguer le sanctuaire, mais l'énorme globe de la lune avait beau avoir accompli la moitié de son ascension, il ne percevait

au fond de l'ombre pourpre qu'une masse estompée, dépouillée de tout relief bien que la texture de la pierre fût reconnaissable.

Il freina, quitta son siège : il y avait quelque chose au milieu de la route. Quelque chose qui ressemblait à une forme humaine, une silhouette étrangement pétrifiée, aux membres figés dans une posture immobile qui éveilla sa curiosité.

C'était, grandeur nature, la statue de Ban Dremon tombée de son socle.

Carmody leva les yeux vers le piédestal : Ban Dremon — un autre Ban Dremon — s'y dressait.

— « Si la curiosité tuait, je serais mort un million de fois, » murmura Carmody en étreignant le rebord du socle, sur lequel il se hissa avec souplesse. L'instant qui suivit, le pistolet au poing, il était nez à nez avec la statue.

Ce n'était pas une statue — c'était un homme. Un indigène.

Il avait la même position que Ben Dremon, le bras droit levé en geste de salut, la main gauche étreignant un bâton, la bouche ouverte comme pour lancer un commandement. Carmody posa sa main sur le visage, beaucoup plus sombre que ne l'était généralement celui des Kareeniens, mais qui pourtant n'avait pas la noirceur du bronze.

C'était dur, lisse, froid. Cela avait la texture du métal. Les prunelles, pour autant qu'on pouvait en juger dans la clarté misérable, avaient perdu leur coloration claire, et quand il y enfonça les pouces il les trouva aussi solides que le bronze. Mais lorsqu'il eut plongé son doigt dans la bouche béante, il remarqua que l'arrière de la langue cédait légèrement à la pression comme si, sous la pellicule métallique, la chair conservait encore son élacticité. Cependant, cette bouche était aussi sèche que celle de n'importe quelle statue.

Comment un homme peut-il métamorphoser le protoplasme — son propre protoplasme — qui ne contient que des traces de cuivre et absolument pas d'étain, en un alliage massif ? Et même si ces éléments avaient existé en quantité suffisante pour donner du bronze, où aurait-il trouvé la chaleur nécessaire ?

Là encore, une seule explication possible : l'énergie venait du soleil ; le corps fournissait seulement le modèle et, d'une façon ou d'une autre, le mécanisme. Pendant les Sept Nuits du Risque, la psyché qui avait le champ entièrement libre utilisait inconsciemment des forces qui devaient exister de tous temps mais dont elle n'avait pas connaissance.

S'il en allait bien ainsi, alors l'homme était un dieu en puissance. Ou si dieu était un terme trop fort, un titan. Un titan assez stupide, un titan aveugle. Un Cyclope atteint de la cataracte...

Pourquoi cette faculté sans limite de plier l'univers à sa guise et grâce à laquelle tout, absolument tout, devient possible, pourquoi ne se manifestait-elle que pendant la Nuit ? Pouvoir, sans astronef, errer entre les planètes, franchir d'un seul bond les dix mille années-

lumière séparant Boonta de Broadway ! Devenir ce que l'on veut, faire ce que l'on veut, précipiter les soleils à travers l'espace avec autant de facilité qu'un gosse qui s'amuse avec des billes. L'espace, le temps, la matière, cessant d'être des barrières, deviendraient des seuils !

Pouvoir se transformer au gré de son désir : en arbre, comme le mari de Mme Kri, ou, comme cet homme, en une statue d'airain ! Fouiller de ses mains invisibles les entrailles de la terre pour en extraire les minerais, les fondre sans avoir besoin d'un haut-fourneau, sans rien savoir de leur structure chimique, et les introduire dans ses propres cellules sans que cela équivaille à un suicide...

La médaille avait évidemment son revers : en définitive, une fois exaucés tous ses souhaits, on mourrait. Le miracle de la métamorphose était réalisable, mais pas celui de maintenir la vie. Cette demi-statue mourrait. Comme mourrait Skelder quand il ne serait plus l'appendice de ses appétits déments devenus trop grands pour lui, comme mourrait Ralloux dans la fournaise d'un Enfer imaginaire. Tous mourraient, à moins qu'ils ne puissent inverser la poussée psychique qui avait transmué leur chair.

Et toi, John Carmody ? Et toi ? Est-ce Mary le pôle de ton désir ?

Pourquoi ? Quel mal peut te faire sa résurrection ? Les autres souffrent. Ils sont condamnés. Mais faire revivre Mary n'est pour toi ni une damnation ni une souffrance. Pourquoi fais-tu exception ?

Je suis John Carmody. Je suis, j'ai toujours été et je serai toujours une exception.

Il crut entendre le rugissement d'un lion. Des hommes criaient. De nouveau, un feulement, un grondement. Un homme poussa un râle d'agonie. Un rugissement. Et puis un bruit étrange comme l'éclatement d'un énorme sac. Carmody éprouva vaguement l'impression que ses chevilles étaient trempées.

Surpris, il leva la tête : le soleil avait pris la place de la lune.

Qu'avait-il donc fait toute cette nuit ?

Immobile en haut du piédestal, perdu dans sa rêverie, il avait laissé s'égrener les heures dans l'ombre.

Il cligna des paupières, secoua la tête. Il s'était laissé prendre au piège des pensées de bronze de la statue, s'était assimilé à elle, avait laissé le temps ralentir son cours, s'écouler doucement, comme un songe, autour de lui. De même qu'il avait éprouvé dans toute sa violence le sombre désir de Skelder, s'était fondu avec Mary, participant à sa passivité entre les bras du prêtre satyre, éprouvant le déchirement des balles, et la terreur de la mort, et le sentiment de l'anéantissement, de même qu'il avait senti dans sa chair la torture de Ralloux en proie aux flammes, la torture de l'âme devant la damnation, il s'était, cette fois, englué à la philosophie minérale du statufié. Que serait-il advenu s'il n'était sorti de cette fatale contemplation ? Même maintenant, s'éveillant de... de ce coma, il n'aspirait qu'à

céder à la tentation du silence et de la paix, qu'à s'abandonner à la coulée douce, caressante, de l'espace et du temps.

Il retrouva soudain toute son alacrité : il venait de s'apercevoir, en tentant de se dégager, que ce n'était pas seulement intellectuellement qu'il était soudé à la statue. La bouche de bronze s'était étroitement refermée sur son doigt. Il eut beau tirer de toutes ses forces, impossible de se libérer. Aucune douleur, pourtant. Simplement, sa main était « morte ». Engourdie, sans doute, parce que la circulation était interrompue. Mais ce n'était quand même pas normal... il aurait dû avoir mal. Cette fusion spirituelle avait-elle été si totale que sa propre chair en eût été transformée ?

La métamorphose de l'homme-statue n'était probablement pas intégrale. Son arrière-langue, encore charnelle, devait avoir conservé une certaine sensibilité. Réaction automatique — volontaire, peut-être ? — il avait lentement refermé ses mâchoires tout au long de la nuit. Et maintenant que la mutation était achevée, les mandibules d'airain ne s'ouvriraient plus : l'âme de ce qui avait été un homme s'en était allée. En tout cas, Carmody ne percevait plus l'écho de la moindre pensée, même végétative.

Il était inquiet. Non seulement parce qu'il ne voyait pas comment échapper à ce piège mais aussi parce qu'il se trouvait dans une position exposée. Par-dessus le marché, il avait lâché son pistolet qui gisait maintenant à ses pieds, hors de portée.

Il s'offrit le luxe d'un chapelet de jurons explosifs. Manifestation aussi ridicule que vaine, mais cela lui détendit indiscutablement les nerfs.

La rue était déserte. Il se rappela l'impression d'humidité qu'il avait cru éprouver et baissa les yeux. Ses sandales étaient enduites d'une croûte de sang coagulé et des taches brunâtres maculaient les élégantes bandes blanches et vertes qui ornaient ses jambes.

Il pensa avec un frisson au geyser de sang qui avait jailli dans la cuisine de Mme Kri. Mais non : Mary n'était pas responsable, cette fois ! Ces éclaboussures provenaient d'un cadavre hideux abandonné devant le socle de la statue, les yeux morts tournés vers les cieux empourprés. Un monstre de la taille de deux Kareeniens, le corps couvert d'un pelage bleuâtre. Selon toute apparence, son système pileux qui n'était originellement pas plus dense que celui d'un Terrien avait crû pour se transformer en une toison conquérante. Pour soutenir le poids de toute cette chair, les jambes de la créature avaient pris des proportions éléphantesques. Une large queue fusiforme semblable à une queue de tyrannosaure avait poussé au bas de son échine. Ses mains s'étaient métamorphosées en serres, sa face aplatie avait pris un angle bestial et ses maxillaires aux muscles proéminents étaient hérissés d'une rangée de crocs aigus qui étreignaient encore un bras désarticulé, celui, sans doute, de quelque infortunée victime du

combat nocturne. Des autres protagonistes du drame, nulle trace sinon ces flaques de sang répandues sur le trottoir.

Tout à coup, six hommes apparurent au coin de la rue et s'immobilisèrent à la vue de Carmody. Ils n'étaient pas armés, mais quelque chose dans leur expression alarma le Terrien qui tenta de libérer sa main mais qui, finalement, hors de souffle, baigné de sueur, dut se résigner. Il ne pouvait rien faire sinon abreuver d'injures la statue aux yeux aveugles et au rictus figé. Cela avait été un être de chair et de sang, une créature vulnérable avec laquelle il aurait pu se mesurer. Mais à présent cette chose inerte, infrangible, ce métal insouciant était au-delà de la raison, au-delà des sortilèges du verbe.

Et Carmody eut la révélation brutale que non seulement son doigt, mais sa main, était devenue bronze. Jusqu'au poignet.

Il grinça des dents. *Si ceux-là ne viennent pas à mon secours,* songea-t-il — *et pourquoi le feraient-ils ? — il faut que je sacrifie ma main. Pas d'autre solution. Mon couteau est dans ma poche. Je peux le saisir et...*

— « Vas-y, Terrien, » lança une voix moqueuse.

Celui qui l'interpellait ainsi devait avoir lu ses pensées. « Vas-y ! Coupe-la, si tu es capable de mutiler ta si précieuse chair... »

Carmody reconnut le rieur : c'était Tand.

Il n'eut pas le temps de répondre : les compagnons du Kareenien se mettaient à faire assaut de plaisanteries, s'esclaffant du ridicule de sa position. Avait-il l'habitude de se donner ainsi en spectacle ? Ils le poursuivaient de leurs huées en se tapant sur les cuisses, s'assenant de grandes claques dans le dos d'une façon qui n'avait rien de commun avec les mœurs kareeniennes.

— « Regardez le petit avorton qui se prenait pour un dieu ! » gloussa Tand. « Contemplez le grand dieu qui s'est fait prendre comme un gamin le doigt dans un pot de confiture ! »

Reste calme, Carmody, ils ne peuvent pas te toucher. Les pierres, les gourdins risquent de te rompre les os, mais...

C'était très joli, mais cela ne voulait rien dire. Il était exténué. Finies les fanfaronnades ! Son orgueil avait fui avec son énergie. Sa main de bronze était insensible, mais ses pieds étaient toujours de chair et il avait l'impression d'être resté debout pendant des jours.

Brusquement, la panique le submergea. Depuis combien de temps était-il immobilisé sur le piédestal ? Combien de temps restait-il avant que s'achève la Nuit de la Lumière ?

— « Croyez-vous vraiment que cette pseudo-statue ait le pouvoir, Tand ? » lança quelqu'un du groupe.

— « Regardez donc ce qu'il a déjà accompli, » répondit Tand qui poursuivit à l'adresse de Carmody : « Vous étiez un peu en retard, mon ami. Le dieu Yess a rendu l'âme le premier jour du Risque, mais avant de mourir il m'a chargé de recruter les six qui pourraient

être dignes de devenir les amants de la Grande Mère et les pères du Nouveau Yess. »

— « Vous m'avez donc menti ? Vous n'envisagiez pas d'entrer en Sommeil ? »

— « Rappelez-vous exactement mes paroles : vous verrez que je vous ai dit la vérité... sous une forme ambiguë. Mais votre interprétation fut tendancieuse. »

— « Ami, » dit une autre voix, « nous perdons notre temps en donnant à l'Ennemi un avantage que nous ne pourrons peut-être pas regagner. En dépit de ses pouvoirs extraordinaires — je les sens sans qu'il me soit besoin de le sonder, — cet homme est une âme vile. A tel point que je doute même qu'il ait une âme. S'il en a une, en tout cas, ce n'est qu'un fragment, une rognure, une infime petite chose recroquevillée au fond d'un abîme de ténèbres et qui ne veut avoir aucun contact avec son corps, qui laisse ce corps agir comme bon lui semble, qui refuse de l'assumer, refuse même d'admettre sa propre existence. »

Ces paroles durent paraître fort drôles aux hommes du groupe qui s'esclaffèrent, en ajoutant à cette déclaration des remarques de leur cru.

Carmody tremblait de tous ses membres. Cette ironie, lourde de mépris... six marteaux qui s'abattaient, successivement d'abord — puis tous ensemble — et sonnaient sur l'enclume. Et le pire était qu'il participait lui aussi à cet assaut du mépris, qu'il se dédoublait, était tout à la fois le rieur et l'objet de ses propres risées. Le mépris... Lui qui s'était toujours targué d'être au-dessus du mépris, d'être insensible au rire d'autrui, voilà qu'il s'apercevait que sa profession de foi n'était qu'une attitude protectrice, un mur qu'il avait dressé autour de lui.

Et le mur, à présent, s'écroulait.

Sans espoir, il secoua avec lassitude sa main captive. Mais il suspendit ses vains efforts : six nouveaux personnages venaient de surgir. Ils ne portaient pas d'armes, eux non plus, et il y avait autant de noblesse dans leur allure que dans le port de ceux qui les avaient précédés. Sans paraître se soucier du premier groupe, ils firent halte.

— « Est-ce lui ? »

— « C'est lui. »

— « Devons-nous le délivrer ? »

— « Non. S'il veut être des nôtres, il se libérera seul. »

— « Mais s'il veut les rejoindre, eux, il se libérera aussi. »

— « Terrien, tu es honoré plus que nul ne l'a jamais été. Tu es le premier étranger sur cette planète à être honoré à ce point, » lança l'un des nouveaux venus.

Un autre prit la parole :

— « Viens... Partons ensemble pour le Temple. Allons rejoindre Boonta et notre Père Algul, le vrai prince de ce monde. »

Carmody se sentait moins humilié. Il semblait qu'il eût une certaine importance, et pas seulement pour le second groupe. Pourtant si le premier groupe voulait l'enrôler, ses méthodes n'étaient pas banales !

Le plus étonnant était que rien ne permettait de distinguer l'assemblée des bons et celle des méchants. Les membres des deux groupes étaient aussi beaux, aussi vigoureux et apparemment aussi sûrs d'eux-mêmes. A la réflexion, il y avait quand même une différence : ceux qui parlaient au nom de Yess paraissaient avoir le sens de l'humour et ne pas craindre que le rire blessât leur dignité, alors que les autres étaient uniformément sérieux, voire compassés.

Ils doivent avoir rudement besoin de moi, songea Carmody qui, embrassant les deux groupes d'un même regard, demanda :

— « Que m'offrez-vous ? »

V

Les premiers arrivés se dévisagèrent en haussant les épaules.

— « Rien que vous ne puissiez vous offrir vous-même, » répondit Tand.

Le porte-parole des nouveaux venus, un jeune homme de haute taille presque trop beau, prit la parole :

— « Lorsque nous aurons pénétré dans le Temple et que nous vivrons avec la Mère des Ténèbres et notre Père Algul, son Fils Ténébreux, tu connaîtras une extase qui est indescriptible car tu n'auras jamais éprouvé la pareille. Et pendant les années au cours desquelles le nourrisson s'éveillera à l'humanité et à la divinité, tu seras l'un de ses régents. Alors rien de ce qui existe au monde ne te sera refusé... »

Tand l'interrompit :

— « Pas même la peur. Car tu auras peur que tes pairs t'assassinent pour ne pas partager avec toi les richesses qu'ils ne sauraient épuiser de leur vie. Car telle est la vérité : quand les Sept Méchants ont triomphé, ils complotent inévitablement et s'entre-tuent après la naissance d'Algul. Ils y sont forcés car ils ne peuvent pas ne pas se méfier les uns des autres. Finalement, un seul survit et lorsqu'Algul atteint l'âge d'homme, il tue le dernier : il lui est insupportable d'avoir pour père un mortel. »

— « Pourquoi Algul n'est-il pas tué par un de ses pères ? »

Dans la pénombre violette, Carmody put voir pâlir les hommes du second groupe qui échangèrent des regards inquiets.

— « Bien que ce soit un bébé qu'il faut allaiter et dont il faut changer les langes, Algul n'en est pas moins un dieu, » répondit Tand, « c'est-à-dire la somme et l'essence spirituelle de ceux qui l'ont créé.

Et comme la plupart des hommes souhaitent l'immortalité, lui, qui représente les hommes, est immortel. Il vivrait éternellement si ses créateurs vivaient éternellement. Seulement, il est méchant : il ne peut avoir confiance en ses pères. C'est pourquoi ceux-ci doivent périr. Et quand ils ont péri, Algul a vieilli et, en définitive, il meurt à son tour. Il a beau être immortel en puissance, il meurt en fait le jour même où il naît car le germe du mal est en lui, et le germe croît et donne une floraison de méfiance et de haine. »

— « Tout cela est très joli, » rétorqua Carmody, « mais comment se fait-il que Yess, le prétendu dieu de la vertu, vieillisse et meure lui aussi ? »

Les hommes d'Algul éclatèrent de rire.

— « Bien parlé, Terrien ! » s'exclama leur chef.

Tand répondit d'un ton patient comme s'il s'adressait à un enfant :

— « Tout divin qu'il soit, Yess n'en est pas moins un homme, une créature de chair et de sang. Par conséquent limitée dans ses œuvres par les liens de la chair et du sang. Comme tous les hommes, il lui faut mourir. Mais ce n'est pas tout : il est aussi et la somme et l'essence de l'esprit qui prédominait chez les hommes lors de sa naissance — ou de sa création si vous préférez. Ceux qui dorment ont autant d'influence sur la formation de son corps et la trempe de son âme que nous, les Sept qui veillons. Les Dormeurs rêvent, et la force collective qui émane de leur rêve décide en dernier ressort de celui qui naîtra au cours de la Nuit, de ce que sera son âme — de ce que vous nommeriez : sa personnalité. Si, durant les années qui ont précédé la Nuit, ceux qui dorment ont été enclins au mal, il y a des chances pour que ce soit Algul qui vienne au monde. Dans le cas contraire, il est vraisemblable que le nouveau-né soit Yess. Ce n'est pas nous, les pères putatifs, qui sommes le facteur décisif : nous ne sommes que les instruments. Les Dormeurs, les deux milliards d'êtres qui peuplent notre monde, voilà la volonté. »

Tand s'interrompit et dévisagea Carmody avec insistance comme pour le persuader de sa sincérité.

« Je serai franc, » reprit-il. « Si vous êtes tellement important pour nous, c'est en partie parce que vous êtes un Terrien, un homme d'une autre étoile. Ce n'est que récemment que les Kareeniens ont vraiment pris conscience des religions étrangères et de ce qu'elles impliquent. Nous avons compris que la Déesse-Mère Suprême, la Cause Première (qu'importe le nom que vous désirez appliquer au Créateur de l'Univers) ne s'intéresse pas exclusivement à notre petit nuage de poussière, qu'Elle a disséminé partout Ses créatures.

» C'est pourquoi les Dormeurs, sachant que l'homme, loin d'être isolé, a des frères de race partout où la vie a jailli, partout jusqu'à l'infini, jusqu'à l'éternité, souhaitent avoir pour Père un être venu des étoiles. Alors, Yess ressuscité ne sera plus semblable à Yess l'Ancien. Il différera du vieillard qui est mort, son prédécesseur,

autant qu'un nourrisson diffère de son géniteur. Nous espérons qu'il sera en partie étranger, en vertu de l'héritage étranger qu'il portera en lui. Tant que durera sa principauté, il pourra ainsi comprendre les hommes d'outre-étoiles, se fondre avec eux, et nous serons meilleurs. Grâce à lui. Grâce à son héritage. C'est une des raisons pour lesquelles nous désirons que vous soyez des nôtres, Carmody. »

Il tendit le doigt vers les Ennemis.

« Ceux-là aussi veulent que vous complétiez leur groupe, mais pour d'autres motifs. Si vous étiez l'un des pères d'Algul, celui-ci pourrait peut-être étendre son empire jusqu'aux étoiles. A travers lui, ces six espèrent partager un butin cosmique. »

Un sursaut d'espoir, un sursaut d'appétit insatiable peut-être, s'éveilla en Carmody, faisant naître une force nouvelle dans sa chair épuisée. S'emparer des plus riches planètes comme d'autant de diamants pour en faire un collier ! Les enfiler sur un fil d'espace, les fixer à sa gorge ! Avec les pouvoirs immenses dont il disposerait en tant que régent d'Algul, il pourrait tout plier au gré de son désir. Rien ne lui serait interdit.

Ceux du second groupe avaient dû décider que le moment était venu d'agir : Carmody reçut de plein fouet l'assaut de leurs pensées. Et comme toutes ses défenses étaient brisées, il chancela sous la violence du choc.

Les Ténèbres. Les Ténèbres. Les Ténèbres...

L'Extase...

John Carmody serait désormais le John Carmody qu'il connaissait : inviolé, fort, prêt à tout braver, à tout écraser selon son bon plaisir, prêt à détruire n'importe quoi. Pas de danger qu'il change, qu'il cesse d'être celui qu'il était devenu ! Plongé dans le noir brasier de son extase, il deviendrait dur comme diamant — corps, esprit et âme —, il serait immuable, permanent. John Carmody à jamais. La race des hommes pourrait mourir, les étoiles pourraient s'éteindre, les planètes ralentir leur course, s'engloutir dans leur soleil : John Carmody participerait à l'expansion même de l'univers, rallierait les jeunes planètes pour y vivre jusqu'à ce qu'elles vieillissent, jusqu'à ce qu'elles périssent. Alors, il repartirait plus loin encore. Toujours plus loin. Eternellement, dans les siècles des siècles, aujourd'hui comme demain, il serait toujours le même, l'inaltérable John Carmody, dur et brillant comme le diamant.

Brusquement, les membres du premier groupe contre-attaquèrent. Mais au lieu de faire converger vers lui la somme de leur essence comme un faisceau dardé, ils se contentèrent de baisser les écrans protecteurs enchâssant leur esprit, offerts, abandonnés. Pas une ombre d'agressivité, pas un soupçon de violence dans leur attitude. Ils étaient grands ouverts. Transparents jusqu'au tréfonds de leur être.

Carmody ne put pas davantage résister au désir de foncer qu'un tigre affamé qui aperçoit un bouquetin attaché à un arbre.

La Lumière. La Lumière. La Lumière...

L'Extase...

Mais ce n'était plus l'extase que lui avaient infusé les autres, l'extase engendrée en se sentant promis à l'éternité et à la permanence. Cette fois, il sentait sourdre la menace, rôder le danger. Il allait se désintégrer, voler en éclats...

Il poussa un hurlement muet et, torturé d'angoisse, s'efforça de rassembler les centaines de milliers d'éclats de lui-même, de les réunir pour reconstituer le vieux John Carmody. Il assistait à son propre anéantisement. Et c'était là une souffrance intolérable.

Une souffrance ? Mais elle ne différait en rien de l'extase. Comment la douleur et l'extase pouvaient-elles ne faire qu'un ?

Il l'ignorait. Il ne savait qu'une chose : il avait rompu devant les sectateurs de Yess. Leurs remparts, c'était précisément qu'ils n'en avaient pas. Pour rien au monde, il ne tenterait de les attaquer à nouveau. Détruire John Carmody ?

— « Oui, » répondit Tand bien que Carmody n'eût pas formulé sa pensée. « Il vous faut commencer par mourir. Il vous faut briser le vieux John Carmody pour en édifier un nouveau, un meilleur. Exactement comme le Yess qui va naître sera meilleur que le dieu qui est mort. »

Soudain, se détournant des uns et des autres, Carmody sortit de sa poche un couteau à cran d'arrêt. Répondant à la pression de son pouce, la lame à l'éclat bleu jaillit hors du manche, semblable à la langue du reptile qui l'avait mordu.

Il n'existait qu'un moyen de se libérer de l'étreinte de bronze.

Il l'employa.

Ce fut douloureux, mais toutefois moins qu'il ne le pensait. Et il aurait cru qu'il saignerait davantage. Mentalement, il ordonna à ses vaisseaux sanguins de se contracter. Ils obéirent, se refermèrent sur eux-mêmes comme les fleurs à l'orée de la nuit. Mais l'effort qu'il avait dû consentir pour trancher la chair, pour scier l'os, le laissait épuisé. Il haletait, ses jambes se dérobaient sous lui. Les visages qui l'observaient lui parurent se brouiller, se confondre, s'estomper. Il ne resterait plus conscient longtemps.

Celui qui était le chef des hommes d'Algul s'avança : « Saute, Carmody, » lança-t-il d'une voix vibrante d'exultation. « Saute ! Je te recevrai : mes bras sont solides. Alors, nous chasserons cette bande de femmelettes pleurnichardes et nous gagnerons le Temple. Là... »

— « Attends ! »

La voix de femme qui s'élevait derrière leur groupe, forte, autoritaire, et en même temps musicale, les pétrifia.

Le regard de Carmody plongea par-delà la rangée des têtes.

Mary...

Mary, vivante et intacte, telle qu'il l'avait vue pour la dernière fois avant de décharger le pistolet braqué sur son visage. Rien n'avait

changé en elle, sinon que son ventre était encore plus gros. Un ventre monstrueux, prêt à engendrer la vie.

— « Quelle est cette Terrienne ? » demanda l'homme d'Algul.

Carmody, debout sur le rebord du socle, prêt à sauter, ouvrait la bouche pour répondre, mais Tand le devança :

— « C'est sa femme. Il l'a assassinée sur Terre et s'est réfugié ensuite ici. Mais il l'a recréée la première Nuit du Sommeil. »

— « Ahhhh ! »

Les hommes d'Algul reculèrent. Les paroles de Tand avaient apparemment des implications qui échappaient à Carmody.

— « Rien ne sert de me tuer sans cesse, John, » s'écria Mary. « A chaque mort, je ressuscite. Et je suis prête à accoucher du fils dont tu ne voulais pas. Il naîtra dans une heure. A l'aube. »

— « Alors, Carmody ? Qui sera cet enfant ? » Tand avait parlé avec calme, mais le frémissement de sa voix trahissait l'intensité de son émotion.

— « Qui ? » répéta Carmody.

Il se rendit compte de la stupidité de sa question.

Instinctivement, retrouvant son tic familier, il voulut se gratter le nez et eut juste le temps d'interrompre son geste. En fait de doigt, il n'avait plus qu'un moignon.

— « Oui, » renchérit le chef des hommes d'Algul. « Qui ? Qui sera cet enfant ? Yess ou Algul ? »

— « Ah ! voilà ! » s'exclama Carmody. « La Déesse, la Nature ou je ne sais quoi, est économe ! A quoi bon créer un bébé de toutes pièces alors qu'on en a sous la main ? »

— « Exactement, » fit Mary. Son intonation était toujours mélodieuse. Mais elle sonnait, impérieuse, comme une cloche d'airain. « Tu ne veux pas que notre enfant te ressemble, n'est-ce pas, John ? Tu ne veux pas qu'il ait une âme de ténèbres et de glace ? Tu veux qu'elle soit lumineuse, brûlante ? N'est-ce pas, John ? »

— « Ne vois-tu pas que tu as déjà choisi, homme ? » dit Tand. « Tu n'ignores pas qu'elle n'a pas de cerveau, que ce qu'elle dit ne fait que traduire ce que tu penses, ce que tu penses vraiment, ce que tu désires au plus profond de toi. Ignores-tu que c'est toi qui lui mets dans la bouche les mots qu'elle prononce ? Que ses lèvres ne forment que les mots que tu leur ordonnes ? »

Carmody crut défaillir. Mais ce n'était pas parce que son corps était faible ou qu'il avait faim.

La Lumière, la Lumière, la Lumière... le Feu, le Feu... Qu'il s'anéantisse. Comme le phénix, il renaîtrait...

— « Attrapez-moi, Tand, » murmura-t-il.

Tand éclata de rire.

— « Sautez ! »

Des cris de joie s'élevèrent dans le groupe des hommes de Yess

comme autant d'alléluias, tandis que ceux d'Algul se débandaient dans toutes les directions avec des pleurs d'angoisse.

En même temps, la brume opaque et pourpre s'éclaircit, vira au mauve pourpre. Comme si l'on avait tiré un rideau, le globe ardent du soleil surgit à l'horizon et la lumière fut blanche.

Alors, ceux d'Algul qui étaient encore dans les parages vacillèrent et s'écroulèrent au sol. Ils moururent en proie à de violentes convulsions qui les tordaient et leur brisaient les os. Quelques secondes, ils battirent l'air comme des oies décapitées puis, la bouche sanguinolente, s'immobilisèrent.

— « Si vous aviez fait l'autre choix, » dit Tand qui soutenait encore Carmody, « ce serait nous qui nous roulerions dans la poussière. »

Entourant Mary qui marchait à pas lents et que les douleurs forçaient à s'arrêter souvent, ils prirent la direction du Temple. Carmody serrait les dents et gémissait faiblement : lui aussi éprouvait les douleurs de l'enfantement. Il n'était pas le seul : les fidèles de Yess se mordaient les lèvres et crispaient leurs mains contre leur ventre.

— « Qu'adviendra-t-il d'elle après ? Et de lui ? » demanda John à Tand. Il avait posé la question à voix basse, bien qu'il sût que cette chose qui était Mary n'était pas douée de conscience, que c'était sa propre pensée qui la manœuvrait — sa pensée et, désormais, celle de ses compagnons. Mais il éprouvait brusquement une certaine pudeur qui lui commandait de ne pas heurter les sentiments d'autrui. Il se refusait à courir le risque de blesser Mary, tout en étant parfaitement conscient qu'il n'était pas en son pouvoir de blesser cette chose sans âme.

— « Lorsque Yess sera venu au monde, la tâche de Mary sera accomplie, » répondit le Kareenien. « Elle mourra. Elle est déjà en train de mourir. Elle a commencé à mourir quand le Sommeil a pris fin. Ce sont nos énergies combinées et la volonté inconsciente de l'enfant qui maintiennent encore la vie en elle. Hâtons-nous. Bientôt, les Dormeurs vont quitter les Cryptes sans savoir si nous sommes à l'heure de Yess ou à celle d'Algul, sans savoir s'il leur faut se réjouir ou pleurer. Il ne faut pas les laisser dans l'incertitude. Nous devons aller au Temple. Nous pénétrerons alors dans la Sainte Alcôve de la Mère pour nous unir à Elle dans un acte d'amour et de procréation mystique qu'on ne peut décrire, qui ne peut être qu'expérimenté. Ce corps déformé qu'ont créé votre amour et votre haine sera délivré. Il mourra. Nous baignerons le nouveau-né, nous le langerons et le parerons pour le présenter au peuple accouru pour l'adorer. »

Tand serra affectueusement la main de Carmody. Ses doigts se crispèrent sur ceux du Terrien sous le coup d'une douleur fulgurante, mais Carmody ne se rendit même pas compte de l'étreinte qui lui broyait les os, occupé qu'il était à résister lui-même au fer rouge qui lui fouaillait les entrailles, au coup de poignard brûlant, à la houle

de souffrance qui l'emportait, à la blessure atroce, à la terrifiante extase d'engendrer la divinité.

Et c'était aussi la douleur de la lumière et du brasier qui, toujours, éclatait en lui, pulvérisant son moi. Mais il ne ressentait plus de panique : rien que la joie neuve d'accepter la lumière, d'accepter le feu ; la certitude qu'une fois l'œuvre de destruction arrivée à son terme, il accéderait à une intégrité, une unité que bien peu atteignent.

Sous cette douleur, et cette joie, et cette certitude, se tressait une résolution : il paierait pour ce qu'il avait été, pour ce qu'il avait fait. Oh ! il ne demeurerait pas plongé à jamais dans l'abîme de l'autopunition, de la tristesse, du remords, de la haine de soi-même. Non : c'était cela, la perversion, la voie malsaine ! Cet univers, bien qu'il roulât comme une machine rigoureuse et glacée, bien qu'il ne présentât pas une physionomie particulièrement souriante à l'humanité, cet univers, ce monde, on pouvait les transformer : Carmody à présent en avait la conviction.

Quels moyens mettrait-il en œuvre ? Quel but se fixerait-il ? Il ne le savait pas encore axctement. Cela viendrait plus tard. Pour le moment, il était trop pris par le dernier acte du drame du Sommeil et de l'Eveil où il était acteur, pour songer à autre chose.

Deux visages qu'il croyait bien ne plus jamais revoir lui apparurent soudain : Ralloux et Skelder.

Toujours semblables à eux-mêmes et cependant transfigurés. L'angoisse qui creusait les traits de Ralloux avait fait place à la sérénité, et la dureté, la rigidité de Skelder avaient disparu, remplacées par la douceur d'un sourire.

— « Ainsi, vous en êtes tous deux sortis, » fit Carmody, la gorge serrée.

Emerveillé, il remarqua que l'un des deux hommes portait toujours la bure, mais que l'autre avait échangé le froc monacal contre un costume indigène. Il aurait bien aimé savoir pourquoi celui-ci avait accepté et celui-là refusé. Une chose, en tout cas, était sûre : leur choix à l'un comme à l'autre avait été guidé par des raisons valables. Sinon, ils n'auraient pas survécu. Tous deux arboraient la même expression et, pour le moment, la route que chacun avait choisi de suivre pour l'avenir n'importait pas.

« Vous en êtes donc sortis ? » répéta Carmody dans un soufle. Il avait du mal à le croire.

— « Oui, » répondit l'un des hommes. Lequel ? Carmody ne s'en rendit pas compte. Tout était tellement irréel. Seules étaient réelles les ondes de douleur qui palpitaient dans son ventre.

« Oui, nous avons émergé du feu, mais il a bien failli nous anéantir. Car sur Joie de Dante, on obtient ce que l'on souhaite véritablement avoir. »

(Traduit par Michel Deutsch.)

La Patrouille du Temps

Echec aux Mongols

(The only game in town)

par POUL ANDERSON

Voici, après « La Patrouille du Temps » (*n°* 28), « L'autre univers » (*n°* 32) *et* « Le Grand Roi » (*n°* 74), *la quatrième aventure du Patrouilleur Manse Everard dans* « Fiction ». *Cette série de Poul Anderson est si populaire que tout commentaire pour présenter le récit serait inutile. Contentons-nous de dire qu'il concerne cet événement étonnant, non répertorié par les manuels d'histoire : la découverte de l'Amérique par les Chinois et les Mongols au... XIIIe siècle !*



En dépit de son nom, John Sandoval n'avait rien d'un Anglo-Saxon. Et sa présence, en pantalon de coutil et chemisette bariolée, semblait déplacée, devant la fenêtre d'un appartement donnant sur le Manhattan du milieu du XXe siècle. Everard avait beau être habitué aux anachronismes, il avait toujours l'impression qu'il manquait à cet homme au sombre visage anguleux des tatouages de guerre, un cheval, et une carabine pointée sur quelque ennemi au visage pâle.

— « Admettons, » dit-il, « que les Chinois aient découvert l'Amérique. C'est intéressant, mais en quoi cela nécessite-t-il mes services ? »

— « Du diable si je le sais ! » répondit Sandoval.

Debout sur la peau d'ours blanc dont Bjarni Herjulfsson avait jadis fait cadeau à Everard, il tourna sa grande carcasse pour regarder par la fenêtre. Les gratte-ciel se découpaient sur le ciel clair ; les bruits de la circulation parvenaient assourdis à cette hauteur. Les mains de Sandoval se croisaient et se décroisaient derrière son dos.

— « J'ai reçu l'ordre de contacter un Agent Non-Attaché, d'aller dans le passé avec lui et de prendre les mesures jugées nécessaires, » poursuivit-il après une courte pause. « C'est vous que je connaissais le mieux, alors... » Il laissa sombrer sa voix.

— « Mais pourquoi ne pas emmener plutôt un Indien comme

vous ? » demanda Everard. « Je ne serais guère à ma place dans l'Amérique du XIIIe siècle. »

— « C'est ce qu'il faut. Ce n'en sera que plus saisissant, plus mystérieux... La tâche ne sera pas trop rude, d'ailleurs. »

— « Vraiment ? » dit Everard.

Il tira de la poche de sa vieille veste d'intérieur une blague à tabac et une pipe qu'il se mit à bourrer d'un pouce nerveux. Une des leçons les plus difficiles qu'il avait dû apprendre, lors de son recrutement dans la Patrouille du Temps, était qu'aucune tâche, si importante fût-elle, n'exigeait l'organisation collective caractéristique des méthodes du XX° siècle. Les cultures anciennes, comme celle de la Grèce antique et de Kamakoura — et les civilisations postérieures aussi, à diverses époques — s'étaient attachées à développer l'excellence individuelle. Un seul diplômé de l'Académie de la Patrouille (muni, évidemment, d'outils et d'armes de l'avenir) pouvait valoir à lui seul une brigade.

C'était d'ailleurs aussi une question de nécessité. On disposait d'un nombre bien trop faible d'individus pour surveiller un nombre bien trop grand de millénaires.

— « J'ai l'impression, » dit lentement Everard, « qu'il ne s'agit pas de la simple rectification d'une intervention extra-temporelle. »

— « C'est juste, » dit Sandoval d'une voix âpre. « Quand j'ai rapporté ce que j'ai découvert, le Bureau d'Etudes du Milieu Yuan a fait une enquête minutieuse. Il ne saurait être question de voyageurs dans le temps. Koublaï-Khan a tout conçu par lui-même. Il a pu être inspiré par les relations de voyages de Marco Polo, mais c'est de l'histoire légitime, même si le livre de Marco Polo ne mentionne rien de la sorte. »

— « Les Chinois avaient leur propre tradition maritime bien établie, » dit Everard. « Tout cela est très naturel après tout. Alors, où intervenons-nous ? »

Au long des années, son âme s'était endurcie à l'instar de son corps. Néanmoins, il eut un léger frisson. L'idée qu'il s'efforçait de chasser de son esprit l'effrayait toujours. Quand, en la lointaine année 19352 après J.C., l'homme, mortel et faillible, était devenu capable de voyager dans le temps, il l'était devenu également de changer le cours de l'histoire. Non pas aisément : la trame des événements a fortement tendance à se rectifier d'elle-même, mais il n'en existe pas moins des points décisifs. (Retournez en 1642, éternuez au visage d'un enfant malingre du nom d'Isaac Newton, communiquez-lui simplement le virus qui lui fera lâcher la faible prise qu'il avait sur la vie ; la physique continuera de se développer, mais plus lentement, et dominée pour le mieux ou pour le pire par les conceptions relativistes de Leibniz et les hypothèses de Huygens sur les ondulations lumineuses. Au bout de trois cents ans, le monde sera à peine reconnaissable. Vos propres parents ne seront jamais nés. Vous serez là dans le passé, sans ascendants, vous souvenant d'événements futurs qui — maintenant ! — n'ont jamais eu lieu. Cette notion

viole la science et la logique de toute civilisation antérieure à celle, étrange, qui construisit le premier engin à explorer le temps.)

La Patrouille, rassemblement d'hommes de toutes les époques, dont les derniers dirigeants vivaient à quelques millions d'années de là, existait pour garder, guider et aider le trafic à travers le temps. Mais elle était destinée avant tout à la préservation de l'histoire établie.

Everard alluma sa pipe et en tira une longue bouffée. Comme Sandoval se taisait toujours, il lui demanda :

— « Comment avez-vous fait pour déceler cette expédition ? Elle n'était pas en pays navajo, non ? »

— « Dites donc, je ne me contente pas d'étudier ma propre tribu, » répondit Sandoval. « Il y a trop peu d'Amérindiens dans la Patrouille, et il n'est pas commode de déguiser d'autres races. J'ai travaillé sur les migrations des tribus de l'Athabasca en général. » A l'inverse d'Everard, qui était un Non-Attaché — en fait, un policier itinérant — Sandoval était un spécialiste des questions ethniques, reconstituant l'histoire des peuples qui n'en gardaient pas de trace écrite, afin que la Patrouille sût exactement quels événements elle préservait.

« Je travaillais sur le versant Est des Monts des Cascades, près du Lac du Cratère, » poursuivit-il. « C'est le pays Lutuami, mais j'avais des raisons de croire qu'une tribu de l'Athabasca dont j'avais perdu la trace était passée par là. Les indigènes parlaient de mystérieux étrangers venus du nord. J'allai jeter un coup d'œil et c'est alors que je découvris l'expédition : des cavaliers mongols. Je remontai leurs traces et trouvai leur camp à l'embouchure de la Columbia, où quelques autres Mongols aidaient les marins chinois à garder les vaisseaux. J'ai enfourché mon saute-temps et pris mon vol en vitesse pour faire mon rapport. »

Everard s'assit et regarda longuement son interlocuteur.

— « Une enquête approfondie a-t-elle été faite du côté chinois ? » demanda-t-il. « Etes-vous absolument sûr qu'il n'y a pas eu d'altération extra-temporelle ? Ce pourrait être une de ces bévues dont les conséquences mettent des dizaines d'années à apparaître. »

— « C'est ce que j'ai pensé aussi quand cette mission m'a été confiée, » fit Sandoval avec un signe de tête affirmatif. « Je me suis même rendu directement au Quartier Général du Milieu Yuan, à Khan Baligh... Cambaluc ou Pékin pour vous. On m'y a dit qu'une vérification avait été faite, dans le temps jusqu'à l'époque de Gengis-Khan, et dans l'espace jusqu'en Indonésie. Et tout était parfaitement régulier, comme dans le cas des Scandinaves et de leur Vinland. (1) Il se trouve simplement qu'ils n'ont pas bénéficié de la même publicité. Autant que la cour impériale chinoise pouvait le savoir, une expédition avait été envoyée et n'était

(1) *Vinland :* Région de l'Amérique du Nord découverte au XIe siècle par Leif Ericsson, qui lui donna ce nom parce qu'il y avait trouvé de la vigne. Plusieurs expéditions essayèrent vainement de retrouver ce pays. Il s'agirait, selon l'hypothèse la plus généralement admise, de la côte sud de la Nouvelle-Angleterre.

jamais rentrée, et Koublaï avait estimé qu'il ne valait pas la peine d'en envoyer une autre. Les archives impériales en faisaient mention, mais elles furent détruites au cours de la révolte des Ming, qui chassa les Mongols. Les historiographes ont laissé cet incident de côté. »

Everard gardait un air songeur. C'était un homme puissamment bâti, au visage tanné, aux yeux gris et aux cheveux bruns et raides. Normalement, il aimait son travail, mais dans ce cas particulier, quelque chose n'était pas normal.

— « Il est évident que l'expédition s'est terminée par un désastre, » dit-il. « On voudrait en connaître la nature. Mais pourquoi avez-vous besoin d'un Agent Non-Attaché pour les espionner ? »

Sandoval se détourna de la fenêtre. Everard pensa de nouveau combien le Navajo était peu à sa place ici. Il était né en 1930, avait combattu en Corée et avait eu ses études universitaires payées à titre d'ancien G.I. avant que la Patrouille l'eût pressenti, mais, pour une raison ou pour une autre, il ne s'était jamais tout à fait intégré au XXe siècle.

Mais n'en sommes-nous pas là, tous ? Quel est l'homme sensible qui pourrait supporter de connaître le sort final de son peuple ?

— « Mais mon rôle n'est pas d'espionner ! » s'exclama Sandoval. « Quand j'eus fait mon rapport, les ordres me sont venus directement du Quartier Général daneelien. Pas d'explications, pas d'excuses — l'ordre formel : arranger ce désastre. Modifier moi-même l'histoire ! »

⁂

L'an mille deux cent quatre-vingt de l'ère chrétienne :

Koublaï-Khan faisait régner sa loi sur un territoire considérable ; il rêvait d'un empire mondial et sa cour honorait tout invité apportant de nouvelles connaissances et une nouvelle philosophie. Un jeune marchand vénitien du nom de Marco Polo jouissait d'une faveur particulière. Mais tous les peuples n'admettaient pas un suzerain mongol. Des sociétés révolutionnaires secrètes florissaient dans tous ces royaumes conquis dont la masse formait le Cathay. Le Japon, où la puissante famille des Hojo épaulait le trône, avait déjà repoussé une invasion. D'autre part, les Mongols n'étaient pas unifiés, sauf en théorie. Les princes russes étaient devenus collecteurs d'impôts pour la Horde d'Or ; le Grand-Khan Abaka régnait à Bagdad.

Ailleurs, un califat abbasside fantôme s'était réfugié au Caire ; Delhi était sous la dynastie slave ; Nicolas III était pape ; Guelfes et Gibelins écartelaient l'Italie ; Rodolphe de Habsbourg était empereur d'Allemagne ; Philippe III, le Hardi, roi de France ; Edouard Ier gouvernait l'Angleterre. Au nombre des contemporains figuraient Dante, Duns Scot, Roger Bacon et Thomas le Poète. (1)

(1) Thomas d'Erceldoune, ou Thomas the Rhymer, poète écossais (1220 ? - 1297 ?), occupe dans le folklore écossais une position analogue à celle de Merlin dans le folklore anglais.

Et en Amérique du Nord, Manse Everard et John Sandoval venaient d'arrêter leurs chevaux pour regarder au bas d'une longue côte.

— « C'est la semaine dernière que je les ai vus pour la première fois, » dit le Navajo. « Ils ont fait un bon bout de chemin depuis. A ce train-là, ils seront au Mexique d'ici deux mois, même si l'on tient compte des accidents de terrain qui les attendent. »

— « Pour des Mongols, cependant, ils progressent sans hâte, » dit Everard.

Il porta ses jumelles à ses yeux. Autour de lui, avril répandait sa verdure sur la contrée. Les plus grands et les plus vieux hêtres eux-mêmes étaient couverts de tendres feuilles frémissantes. Les sapins mugissaient dans le vent qui soufflait des montagnes, froid, vif, et chargé d'un parfum de neige fondue, à travers un ciel où les oiseaux migrateurs se pressaient en troupes si nombreuses sur le chemin du retour que le soleil en était obscurci. Au loin, à l'ouest, les pics bleutés de la chaîne des Cascades flottaient dans une atmosphère irréelle. Vers l'est, le pied des collines était recouvert de forêts et de pâturages, et au-delà de l'horizon s'ouvrait l'immense prairie où les sabots des bisons résonnaient comme des grondements de tonnerre.

Everard braqua ses jumelles sur l'expédition. Elle serpentait en terrain découvert, suivant plus ou moins le cours d'une petite rivière. Soixante-dix hommes environ montaient des chevaux asiatiques au long poil fauve, aux jambes courtes et à la tête allongée. Derrière venaient des animaux de bât et de remonte. Il identifia quelques guides indigènes, reconnaissables autant par leur posture disgracieuse en selle que par leur physionomie et leurs vêtements. Mais c'étaient les nouveaux venus qui retenaient le plus son attention.

— « Un lot de poulinières pleines servant de bêtes de somme, » remarqua-t-il, autant pour lui-même que pour son compagnon. « Je suppose qu'ils ont entassé autant de chevaux qu'ils ont pu dans leurs vaisseaux et qu'ils les ont laissés prendre de l'exercice et paître chaque fois qu'ils faisaient étape. Maintenant, ils en font naître d'autres à mesure qu'ils avancent. Cette race de petits chevaux est assez résistante pour survivre à un tel traitement. »

— « J'ai constaté que le détachement resté aux navires élevait aussi des chevaux, » dit Sandoval.

— « Que savez-vous encore au sujet de cette troupe ? »

— « Rien de plus que ce qui était consigné dans ces documents restés quelque temps dans les archives de Koublaï. Mais si vous vous souvenez, ceux-ci indiquaient simplement que quatre vaisseaux, sous le commandement du noyon Toktai et du savant Li Tai-Tsung, avaient été envoyés pour explorer les îles au-delà du Japon. »

Everard acquiesça distraitement de la tête. Il n'y avait aucune raison de rester là à ressasser ce qu'ils avaient déjà débattu cent fois. Cela n'aboutissait qu'à retarder le moment de la décision.

Sandoval s'éclaircit la gorge.

— « Je me demande s'il est sage de descendre là-bas tous les deux, » dit-il. « Pourquoi ne restez-vous pas ici en réserve, au cas où ils se montreraient méchants ? »

— « Le complexe du héros, hein ? » dit Everard. « Non, à nous deux, nous sommes plus forts. D'ailleurs, je ne m'attends pas à des ennuis. Pas encore. Ces gaillards-là sont bien trop intelligents pour se faire des ennemis gratuitement. Ils sont restés en bons termes avec les Indiens, vous le voyez. Et ils auront lieu de s'interroger sur notre nombre... Cependant, je boirais bien un coup avant. »

— « Oui. Et après aussi ! »

Chacun plongea la main dans la sacoche de sa selle, en sortit un bidon de deux litres et le porta à ses lèvres. Réchauffé par la gorgée de scotch, Everard stimula sa monture d'un claquement de langue et les deux Patrouilleurs descendirent la pente.

Un sifflement déchira l'air. Ils avaient été vus. Il continua de se diriger à la même allure vers la tête de la colonne mongole. Deux cavaliers d'escorte se placèrent sur les deux flancs, une flèche en position sur la corde de leur arc court et puissant, mais ils n'intervinrent pas.

Je pense que nous avons l'air inoffensif, se dit Everard. Comme Sandoval, il portait des vêtements du XXe siècle, veste de chasse pour se protéger du vent, chapeau contre la pluie. Mais son costume était beaucoup moins élégant que celui du Navajo, qui venait de chez le meilleur faiseur. Pour la forme, tous deux portaient des poignards, et pour parer à toute éventualité, des pistolets mitrailleurs Mauser et des projecteurs de rayons paralyseurs du XXXe siècle.

La troupe disciplinée s'arrêta presque comme un seul homme. Everard les examinait avec attention tout en approchant. En l'espace d'une heure ou deux, des connaissances assez complètes lui avaient été inculquées hypnotiquement, avant son départ, sur la langue, l'histoire, la technologie, les mœurs et la morale des Mongols, des Chinois, et même des Indiens de la région. Mais il n'avait encore jamais vu ces individus de si près.

Ils lui apparaissaient physiquement sans beauté : trapus, les jambes torses, le visage large et aplati encadré d'une barbe rare et luisant de graisse aux rayons du soleil. Ils étaient tous bien équipés, les pieds chaussés de bottes, le buste protégé par un pourpoint de cuir décoré à la laque, la tête coiffée d'un casque conique en acier, apparemment surmonté d'une pointe ou d'une plume. Leurs armes consistaient en un cimeterre, un couteau, une lance et un arc. Près de la tête de la colonne, un homme portait un fanion en queues de yacks orné de galons d'or. De leurs étroits yeux noirs impassibles, ils regardaient les Patrouilleurs approcher.

Le chef fut facilement identifié. Il voyageait dans le chariot, un manteau de soie en loques jeté sur les épaules. Il était un peu plus grand

et avait un visage encore plus sévère que la moyenne de ses hommes, avec une barbe tirant sur le roux et un nez légèrement aquilin. Le guide indien assis près de lui ouvrit la bouche toute grande et se blottit dans un coin, mais le noyon Toktai ne broncha pas et jaugea Everard d'un regard ferme de bête de proie.

— « Salut à vous, » cria-t-il, quand les deux étrangers furent à même de l'entendre. « Quel esprit vous amène ? » Il parlait avec un accent atroce le dialecte lutuami qui devait devenir plus tard la langue klamath.

— « Salut à toi, Toktai, fils de Batu, » répondit Everard dans un mongol guttural et très pur. « Plaise au Tengri, nous venons dans des intentions pacifiques. »

La réplique était habile. Everard vit des Mongols chercher sur eux des amulettes ou faire des signes contre le mauvais œil. Mais l'homme qui chevauchait à la gauche de Toktai ne fut pas long à se ressaisir.

— « Ah ! » fit-il. « Les hommes des pays de l'ouest sont donc arrivés aussi sur cette terre. »

Everard le regarda. Il était plus grand que les Mongols et avait la peau presque blanche, les traits fins et les mains délicates. Bien que vêtu à peu près comme les autres, il ne portait pas d'armes. Plus âgé que le noyon, il pouvait avoir dans les cinquante ans. Everard s'inclina sur sa selle et s'adressa à lui en chinois du nord :

— « Très honoré Li Tai-Tsung, mon insignifiante personne répugne à te contrarier, mais nous appartenons au grand royaume situé plus au sud. »

— « Des rumeurs nous sont venues aux oreilles, » dit le savant, qui ne parvenait pas à réprimer tout à fait son agitation. « Jusque dans cette région, loin au nord, on parle d'un pays riche et splendide. Nous le cherchons afin d'apporter à votre Khan le salut du Khan des Khans, Koublaï, fils de Tuli, fils de Gengis. Le monde est aux pieds de Koublaï. »

— « Nous connaissons de renommée le Khan des Khans, » dit Everard, « comme nous connaissons le Calife, le Pape, l'Empereur et tous autres souverains de moindre importance. » Il devait louvoyer adroitement, ne pas insulter ouvertement le potentat du Cathay, tout en le maintenant à la place qui était sienne. « En revanche, nul ne connaît grand-chose de nous, car notre maître ne recherche pas le monde extérieur et n'encourage pas à le rechercher. Permettez-moi de présenter mon indigne personne. On m'appelle Everard, et je ne suis pas, comme on pourrait le croire, un Russe ni un Occidental. Je fais partie des gardes-frontière. »

Il leur laissa le temps d'assimiler ce que cela signifiait.

— « Tu n'es pas venu avec une forte escorte, » dit Toktai d'un ton sec.

— « Non, c'était inutile, » dit Everard de sa voix la plus douce.

— « Et tu es loin de ton pays, » intervint Li.

— « Pas plus loin que vous ne le seriez, honorables seigneurs, dans les marches kirghizes. »

Toktai porta la main à la garde de son épée. Ses yeux étaient froids et méfiants.

— « Allons, » dit-il. « Soyez les bienvenus comme ambassadeurs. Dressons le camp et écoutons le message de votre roi. »

⁂

A l'ouest, le soleil déclinant donnait aux sommets encapuchonnés de neige une teinte d'argent bruni. Les ombres s'étiraient dans la vallée ; la forêt s'obscurcissait, mais la prairie largement déployée n'en semblait que plus lumineuse. Dans le calme du soir, les bruits se détachaient : remous et clapotis de la rivière, choc d'une hache, mouvements de chevaux en train de paître dans les hautes herbes. La fumée d'un feu de bois chargeait l'air d'une légère âcreté.

Les Mongols étaient visiblement décontenancés par leurs visiteurs et cette halte prématurée. Ils gardaient une expression figée, mais leurs yeux ne cessaient d'observer Everard et Sandoval tandis qu'ils murmuraient des formules de leurs diverses religions : incantations païennes surtout, mais aussi prières bouddhistes, musulmanes ou nestoriennes. Ce qui ne diminuait d'ailleurs en rien l'activité qu'ils déployaient pour dresser le camp, poster des sentinelles, soigner les animaux et préparer le repas. Mais Everard les trouvait plus silencieux qu'ils ne l'étaient normalement. Les notions imprimées dans son cerveau par l'hypno-éducateur lui disaient que les Mongols étaient naturellement loquaces et enjoués.

Il était assis en tailleur dans une tente. Sandoval, Toktai et Li complétaient le cercle. Des tapis les isolaient du sol et un feu de braise maintenait au chaud un récipient de thé. Seule cette tente avait été dressée. Sans doute ne transportaient-ils que celle-là et la réservaient-ils pour de telles réceptions. Toktai versa lui-même du *kumiss* à Everard, qui en absorba une gorgée avec autant de bruit que l'exigeait l'étiquette, et passa le gobelet à son voisin Il avait bu des liquides plus détestables encore que le lait de jument fermenté, mais il ne fut pas fâché de voir chacun se mettre au thé après cette cérémonie rituelle.

Le chef mongol prit la parole. Il ne parvenait pas à garder un ton uni, comme le faisait son secrétaire chinois. On le sentait se hérisser instinctivement : quels étaient ces étrangers qui osaient approcher autrement qu'en rampant l'homme de confiance du Khan des Khans ? Mais ses paroles restaient courtoises :

— « Que nos hôtes veuillent bien nous dire maintenant ce que désire leur roi. Voudraient-ils d'abord nous le nommer ? »

— « Son nom ne doit pas être prononcé, » dit Everard. « De son royaume, tu n'as entendu que les rumeurs les plus vagues. Tu peux juger

de sa puissance, noyon, par le fait qu'il n'a eu besoin que de nous deux pour une mission si lointaine et que nous ne sommes partis qu'avec une monture chacun. »

Toktai grogna.

— « Vous montez de beaux animaux, bien que je me demande comment ils se comporteraient dans la steppe. Vous a-t-il fallu longtemps pour venir jusqu'ici ? »

— « Pas plus d'une journée, noyon. Nous avons des ressources. »

Everard fouilla dans sa veste de chasse et en tira deux petits paquets dans un emballage de cadeau de Noël.

— « Notre seigneur nous a chargés de remettre aux chefs du Cathay ces témoignages de son estime. »

Tandis que les deux asiatiques déballaient leur paquet, Sandoval se pencha vers Everard et lui glissa à l'oreille, en anglais :

— « Surveillez leur expression, Manse. Nous avons gaffé. »

— « Comment cela ? »

— « Cette cellophane et ce cadeau clinquant font impression sur un barbare comme Toktai. Mais observez Li. Sa civilisation avait porté la calligraphie à la hauteur d'un art quand nos ancêtres se barbouillaient encore de peinture. Pour ce qui est de notre goût, nous venons de dégringoler sérieusement dans son estime. »

Everard eut un haussement d'épaules imperceptible.

— « Ma foi, on ne peut lui donner tort, n'est-ce pas ? »

Leur colloque n'avait pas échappé aux autres. Toktai leur lança un froid regard, mais reporta son attention à son cadeau, une torche électrique, dont le fonctionnement dut lui être expliqué et qui lui tira des exclamations. Il en eut un peu peur pour commencer, et murmura même des paroles magiques, puis il se souvint qu'un Mongol ne doit rien craindre si ce n'est le tonnerre. Il se domina alors et fut bientôt aussi heureux qu'un enfant avec un nouveau jouet. Le meilleur choix pour un savant disciple de Confucius, comme Li, avait semblé être un livre, de la collection *La Famille Humaine,* dont la diversité et la technique d'illustration avaient des chances de le surprendre. Il se confondit en remerciements, mais Everard se demanda s'il était vraiment émerveillé. Un Patrouilleur apprenait vite que les goûts sophistiqués existent à tous les niveaux de civilisation.

Des présents devaient être offerts en retour : une belle épée chinoise et un ballot de peaux d'outres marines provenant de la côte. Ce n'est qu'au bout d'un moment qu'ils se remirent à parler affaires. Alors Sandoval s'arrangea pour obtenir des renseignements des autres avant d'en donner lui-même.

— « Puisque vous en savez tant, » commença Toktai, « vous devez aussi savoir que notre invasion du Japon a échoué il y a quelques années. »

— « Le ciel en a voulu autrement, » dit Li avec son affabilité de courtisan.

— « Balivernes ! » grommela Toktai. « La stupidité des hommes en a voulu autrement, voilà ce que tu veux dire. Nous étions trop peu nombreux, trop ignorants, et venus trop loin par une mer trop agitée. Mais quoi ? Nous y retournerons un jour. »

Everard savait qu'ils y retourneraient, et il songeait non sans une certaine tristesse qu'une tempête détruirait leur flotte, causant la mort d'on ne saurait jamais combien de jeunes hommes. Mais il laissa Toktai poursuivre :

« Le Khan des Khans a compris que nous devions en apprendre davantage sur les îles. Peut-être nous faudrait-il essayer d'établir une base quelque part au nord d'Hokkaïdo. Et puis, aussi, il y avait longtemps que nous entendions parler de terres plus loin à l'ouest. Des pêcheurs poussés par les vents hors de leur route ont eu parfois le temps de les apercevoir ; des marchands sibériens parlaient d'un détroit et d'un pays au-delà. Le Khan des Khans a rassemblé quatre vaisseaux avec des équipages chinois et m'a chargé de prendre avec moi cent guerriers mongols et de partir à la découverte. »

Everard acquiesça de la tête, sans surprise. Les Chinois avaient des jonques depuis des centaines d'années, bateaux tenant bien la mer, manœuvrables, et pouvant contenir, certains, jusqu'à mille passagers. Ils devaient avoir quelque connaissance des Kouriles, au moins, même si les froides eaux septentrionales ne les avaient jamais beaucoup attirés.

— « Nous avons longé successivement deux chaînes d'îles, » dit Toktai. « Elles étaient assez inhospitalières, mais nous avons pu faire escale çà et là, laisser sortir les chevaux, et apprendre quelque chose des indigènes. Et le Tengri m'est témoin que cela est difficile, quand on doit parfois interpréter à travers six langues ! Finalement, nous sommes parvenus sur la terre ferme, un grand pays, des forêts, beaucoup de gibier et de phoques. Trop pluvieux cependant. Nos vaisseaux ne demandaient qu'à continuer, alors nous avons suivi la côte, plus ou moins. »

Everard s'imagina une carte. En longeant d'abord les Kouriles, puis les Aléoutiennes, on ne s'éloigne jamais beaucoup du continent. Avec leur quille de dérive, les jonques pouvaient trouver à jeter l'ancre même sur les côtes rocheuses de ces îles ; et en été, le temps n'est pas vraiment mauvais. D'autre part, le Kouro-Sivo vous pousse doucement et l'on navigue ainsi selon un immense arc de cercle. Toktai avait découvert l'Alaska avant de s'en être tout à fait rendu compte. Et puisque le pays devenait de plus en plus hospitalier à mesure qu'il progressait vers le sud, il avait poussé jusqu'à l'embouchure de la Columbia.

— « Nous avons établi notre camp au déclin de l'année, » dit le Mongol. « Les tribus, par là, sont arriérées et timides, mais assez accueillantes. On nous offrit toute la nourriture, les femmes et l'assistance que nous demandâmes. En retour, nos marins chinois enseignèrent aux indi-

gènes quelques méthodes de pêche et de construction de bateaux. Nous passâmes l'hiver là-bas, apprîmes quelques idiomes et fîmes quelques reconnaissances à cheval à l'intérieur des terres. Partout, on nous parlait d'immenses forêts et de plaines où les troupeaux de bêtes sauvages sont si denses qu'on ne voit plus le sol. Nous en avons vu assez pour croire ces récits. Je n'ai jamais foulé une terre si riche. » Ses yeux brillaient comme ceux d'un fauve. « Et si peu d'habitants, qui ne connaissent même pas l'usage du fer ! »

— « Noyon, » murmura Li en guise d'avertissement. Il fit un geste imperceptible de la tête pour désigner les Patrouilleurs et Toktai se tint coi.

Li se tourna vers Everard et dit alors :

— « Nous avons également entendu parler d'un royaume doré loin dans le sud. Nous nous sommes fait un devoir d'aller nous en assurer, tout en explorant le territoire en chemin. Nous ne nous attendions pas à avoir l'honneur de rencontrer vos éminentes personnes. »

— « Tout l'honneur est pour nous, » ronronna Everard. Puis, prenant son visage le plus grave : « Mon seigneur de l'Empire d'Or, dont le nom ne doit pas être prononcé, nous a envoyés dans un esprit amical. Il serait désolé s'il devait vous arriver malheur. Nous venons vous avertir. »

— « Quoi ? » s'écria Toktai en dressant le buste. Sa main musclée fit un mouvement pour saisir l'épée que, par courtoisie, il avait enlevée. « Par l'enfer ! Qu'est-ce que cela veut dire ? »

— « Par l'enfer en vérité, noyon. Pour agréable que ce pays paraisse, il est sous le coup de la malédiction. Dis-le lui, mon frère. »

Doué d'une voix plus persuasive, Sandoval prit le relais. Il avait préparé son récit de manière à exploiter la superstition qui s'attardait encore dans l'esprit de ces Mongols à demi civilisés, sans pour cela éveiller par trop le scepticisme chinois. Il y avait en réalité deux grands royaumes dans le sud, expliqua-t-il. Le leur était le plus éloigné ; son rival était plus proche, et un peu plus à l'est, avec une citadelle dans la plaine. Les deux états avaient des pouvoirs immenses, qu'on les appelle sorcellerie ou technique subtile. L'empire le moins méridional, celui des Mauvais Hommes, considérait tout ce territoire comme lui appartenant et ne tolérait pas une expédition étrangère. Ses éclaireurs étaient certains de découvrir les Mongols avant peu et ils les anéantiraient en déchaînant la foudre sur eux. Le pays bienveillant des Braves Hommes, au sud, ne pourrait les protéger ; il n'avait pu qu'envoyer des émissaires chargés de conseiller instamment aux Mongols de rentrer chez eux.

— « Pourquoi les indigènes ne nous ont-ils pas parlé de ces suzerains ? » demanda Li avec finesse.

— « Est-ce que tous les membres des plus petites tribus qui peuplent les jungles de Birmanie ont entendu parler du Khan des Khans ? » rétorqua Sandoval.

— « Je suis un étranger et un ignorant, » dit Li. « Pardonnez-moi si je ne comprends pas quelles sont ces armes irrésistibles que vous venez de mentionner. »

Voilà, si je ne me trompe, la façon la plus polie dont on m'ait jamais traité de menteur, pensa Everard.

— « Je puis vous offrir une petite démonstration, » dit-il tout haut. « Si le noyon a un animal qu'on puisse tuer. »

Toktai réfléchit. Son visage ridé aurait pu être de pierre, mais la sueur le recouvrait d'une pellicule luisante. Il frappa dans ses mains et aboya des ordres au garde qui se présenta. Puis la conversation tomba et le silence s'épaissit.

Au bout d'un temps qui parut interminable, un guerrier fit son apparition. Il annonça que deux cavaliers avaient pris un daim au lasso. Cet animal conviendrait-il au noyon ? Oui. Toktai sortit de la tente le premier et se fraya un passage au milieu d'une masse compacte et murmurante de guerriers. Everard le suivit, regrettant d'avoir à fournir cette démonstration. Il ajusta la crosse de fusil à son Mauser.

— « Vous voulez vous en charger ? » demanda-t-il à Sandoval.

— « Grands dieux, non ! »

Le daim avait été forcé à peu de distance du camp. C'était une femelle, qui se tenait tremblante près de la rivière, sa crinière collée par la sueur sur son encolure. Le soleil, qui effleurait la cime des montagnes à l'ouest, lui faisait un pelage couleur de bronze. Elle tourna vers Everard un regard chargé de douceur et d'innocence. Il fit signe aux hommes qui l'entouraient de s'écarter et ajusta son arme. La première balle tua la bête sur le coup, mais il continua de la mitrailler jusqu'à ce que sa carcasse ne fût plus qu'un amas sanglant.

Quand il abaissa son arme, il lui sembla que l'air s'était figé autour de lui. Il regarda tous ces corps épais sur leurs jambes torses, ces faces plates qui faisaient de farouches efforts pour rester impassibles. Leur odeur caractéristique assaillait ses narines ; c'était une odeur forte, de sueur, de chevaux et de fumée. Il se sentait aussi peu humain qu'il devait le paraître à leurs yeux.

— « C'est la moins meurtrière des armes que nous utilisons, » dit-il. « Une âme ainsi arrachée à son corps ne trouverait pas le chemin du ciel. »

Il fit demi-tour. Sandoval le suivit. Leurs chevaux avaient été attachés à un pieu, leur attirail empilé à proximité. Sans dire un mot, ils sellèrent les deux bêtes, les enfourchèrent lestement et s'enfoncèrent dans la forêt.

⁂

Le feu flamboya sous l'effet d'un brusque coup de vent. Préparé avec la parcimonie et l'habileté d'un coureur des bois, il dissipa un instant l'ombre où étaient plongés les deux hommes, laissant entrevoir leur front,

leur nez, leurs pommettes, tirant un reflet de leurs yeux. Puis il retomba en crachotant, rouge et bleu au-dessus des braises ardentes, et l'obscurité les engloutit de nouveau.

Everard aimait autant cela. Il porta à sa bouche la pipe qu'il tripotait depuis un moment, en mordit fermement le tuyau et aspira une profonde bouffée de fumée qui ne lui apporta qu'un faible réconfort. Quand il parlait, la plainte du vent dans les arbres, haut dans le ciel nocturne, couvrait presque sa voix, ce qu'il ne regrettait pas non plus.

Non loin d'eux se trouvaient leurs sacs de couchage, leurs chevaux, la machine — chariot anti-gravité combiné à un saute-temps — qui les avait amenés. Hormis cela, la contrée alentour était vide sur des kilomètres et des kilomètres, seulement parsemée de feux humains comme le leur, aussi minuscules et solitaires que les étoiles dans l'univers. Au loin, un loup poussa un long hurlement.

— « J'imagine, » dit Everard, « que tout flic doit se sentir parfois une âme vile. Vous n'avez été qu'observateur jusqu'ici, John. Des tâches actives comme celles qu'on m'assigne sont souvent difficiles à accepter. »

— « Oui. » Sandoval avait été encore plus silencieux que son ami. Depuis le dîner, il avait à peine remué.

— « Et maintenant ceci. Quoi que vous ayez à faire, pour annuler une intervention temporelle, vous pouvez du moins penser que vous rétablissez la ligne originale d'évolution des événements. » Everard tira sur sa pipe. « Ne me rappelez pas que « originale » est sans importance dans ce contexte. C'est un mot qui console. »

— « Oui, bien sûr. »

— « Mais quand nos patrons, nos chers surhommes daneeliens, nous disent à nous d'intervenir... Nous savons que les gens de Toktai ne sont jamais rentrés au Cathay. Pourquoi devrions-nous, vous et moi, nous en mêler ? S'ils tombaient sur des Indiens hostiles ou je ne sais qui et étaient exterminés, cela m'importerait peu. Pas plus du moins que ne m'importe tout incident similaire dans ce bon Dieu d'abattoir qu'on appelle l'histoire humaine. »

— « Nous n'avons pas besoin de les tuer, vous savez. Il suffit de leur faire rebrousser chemin. Il se peut que votre démonstration de cet après-midi soit suffisante. »

— « Oui. Rebrousser chemin... et puis quoi ? Probablement périr en mer. Leur retour ne sera pas facile : tempêtes, brouillard, courants, récifs. Et nous les aurons mis en route précisément à ce moment-là ! Si nous n'intervenions pas, ils repartiraient plus tard ; les circonstances du voyage seraient différentes... Pourquoi charger notre conscience de cette responsabilité ? »

— « Ils pourraient même rentrer à bon port, » murmura Sandoval.

— « Quoi ? » fit Everard en sursaut.

— « Il est évident qu'ils ont de bons capitaines et de bons équipages. Je pense que leurs chances seraient excellentes. Surtout s'ils se diri-

gent droit à travers l'océan, en passant par les Hawaï, la Micronésie et les Philippines... et j'imagine que les Chinois sont assez forts en géographie pour envisager cette voie. Manse, je crains qu'il ne soit pas suffisant de leur faire simplement peur. »

— « Mais ils ne rentreront pas dans leur pays ! Nous le savons ! »

— « Supposons qu'ils y parviennent. » Sandoval se mit à parler un peu plus fort et beaucoup plus vite. Le vent de la nuit grondait autour de ses paroles. « Réfléchissons un instant. Supposons que Toktai continue d'avancer en direction du sud-est. On voit difficilement ce qui pourrait l'arrêter. Ses hommes peuvent vivre sur le pays, même dans les déserts, beaucoup plus commodément que Coronado ou aucun de ces explorateurs. Il n'a pas à aller bien loin avant d'arriver chez des peuples du néolithique supérieur, les tribus agricoles Pueblos. Cela l'encouragera encore. Il atteindra le Mexique avant le mois d'août. Le Mexique est aussi éblouissant maintenant qu'il l'était — qu'il le sera, plutôt — au temps de Cortès. Et il y a plus tentant encore : les Aztèques et les Toltèques continuent de lutter pour la suprématie, cependant qu'un grand nombre d'autres tribus sont toutes disposées à aider contre eux un nouvel arrivant. Les canons espagnols n'y ont rien changé, n'y changeront rien, comme vous vous le rappellerez si vous avez lu Diaz. Individuellement, la supériorité des Mongols est égale à celle des Espagnols... Non pas que j'imagine que Toktai passerait immédiatement à l'attaque. Il se montrerait sans doute très poli, passerait l'hiver sur place, rassemblerait tous les renseignements qu'il pourrait. L'année prochaine, il pourrait remonter vers le nord, s'embarquer pour son voyage de retour et rapporter à Koublaï que certains territoires parmi les plus riches, les plus gorgés d'or de la terre n'attendent que leur conquérant ! »

— « Et les autres Indiens ? » demanda Everard. « Je n'ai sur eux que des données vagues. »

— « Le Nouvel Empire maya est à son apogée. Un gros morceau à avaler, mais avec une récompense en conséquence. J'incline à penser qu'une fois les Mongols établis au Mexique, rien ne les arrêterait. Le Pérou a une culture encore plus développée en ce moment, et beaucoup moins d'organisation que n'en a affronté Pizarro ; les Quichuas-Aymaras, la race dénommée inca, ne forment encore qu'une seule puissance parmi d'autres, nombreuses, là-bas.

» Et puis le terrain ! Vous imaginez-vous ce qu'une tribu mongole ferait des Grandes Plaines ? »

— « Je ne les vois pas émigrant en hordes, » dit Everard. Il y avait dans la voix de Sandoval une intonation qui l'indisposait et le mettait sur la défensive. « Trop de Sibérie et d'Alaska sur leur chemin. »

— « Des obstacles pires ont été surmontés. Je ne veux pas dire qu'ils se répandraient sur le pays tout d'un coup. Il leur faudrait peut-être quelques siècles pour commencer une immigration en masse, comme il en faudra aux Européens. J'imagine une série de clans et de tribus s'éta-

blissant en l'espace de quelques années tout le long de la côte occidentale de l'Amérique du Nord. Le Mexique et le Yucatan sont absorbés, ou, plus vraisemblablement, deviennent des khanats. Les tribus de pasteurs se déplacent vers l'est à mesure que croît leur population et qu'arrivent de nouveaux immigrants. Rappelez-vous que la dynastie des Yuan doit être renversée en moins d'un siècle, ce qui contraindra encore davantage les Mongols à quitter l'Asie. Et les Chinois viendront ici aussi, pour cultiver la terre et se partager l'or. »

— « Permettez-moi de vous dire que je me serais attendu à ce que vous soyez le dernier à vouloir hâter la conquête de l'Amérique, » interrompit doucement Everard.

— « Ce serait une conquête différente, » dit Sandoval. « Je me soucie peu des Aztèques. Si vous les étudiez, vous conviendrez que Cortès a fait une faveur au Mexique. Ce serait dur également pour d'autres tribus plus inoffensives, pendant quelque temps. Et cependant les Mongols ne sont pas des barbares à ce point. Qu'en pensez-vous ? Notre éducation occidentale nous inspire des préventions à leur égard. Nous oublions combien de tortures et de massacres les Européens ont connus à la même époque.

» Les Mongols sont assez comparables aux anciens Romains. Même méthode consistant à dépeupler les régions qui résistent, mais à respecter les droits de celles qui font leur soumission. Même protection armée et même compétence gouvernementale. Même caractère national prosaïque et peu novateur. Mais la même crainte et la même envie d'une vraie civilisation. La *Pax Mongolica* s'étend actuellement à une région plus grande et réunit en un contact stimulant plus de peuples différents que ne l'eût imaginé ce mesquin Empire Romain.

» Quant aux Indiens, souvenez-vous que les Mongols sont des pasteurs. Il n'y aura rien de comparable au conflit insoluble entre chasseur et cultivateur qui a causé la destruction de l'Indien par l'homme blanc. Le Mongol, d'ailleurs, n'a pas de préjugés raciaux et, après avoir lutté un temps très court, le Navajo, le Cherokee, le Séminole, l'Algonquin, le Chippewa, le Dakota, seront heureux de se soumettre et de s'allier. Pourquoi ne le feraient-ils pas ? Ils obtiendront des chevaux, des moutons, des bêtes à cornes, des textiles, des produits métallurgiques. Ils l'emporteront en nombre sur les envahisseurs et seront beaucoup plus près de traiter d'égal à égal avec eux qu'avec les fermiers blancs et leur industrie de l'ère mécanique. Et puis, il y aura les Chinois, comme je l'ai déjà dit, servant de levain à tout mélange, enseignant la civilisation et aiguisant les esprits...

» Sapristi, Manse ! Quand Christophe Colomb arrivera ici, il y trouvera son Grand Mogol ! Le Sachem-Khan de la plus forte nation du monde ! »

Sandoval s'interrompit. Everard écoutait les branches craquer dans le

vent comme des bois de potence. Il demeura longtemps à scruter l'obscurité avant de dire :

— « C'est possible. Naturellement, il nous faudrait rester dans ce siècle jusqu'à ce que le point décisif soit passé. Notre propre monde n'existerait pas. N'aurait jamais existé. »

— « Ce n'était pas un monde tellement épatant tout compte fait, » dit Sandoval comme dans un rêve

— « Vous pourriez penser à vos... euh... vos parents. Ils n'auraient jamais vu le jour non plus. »

— « Ils vivaient dans une hutte misérable. J'ai vu mon père pleurer parce qu'il ne pouvait nous acheter des chaussures pour l'hiver. Ma mère est morte tuberculeuse. »

Everard restait assis immobile. Ce fut Sandoval qui bougea le premier et se dressa sur ses pieds avec un rire grinçant.

— « Mais je radote. Couchons-nous. Dois-je prendre la garde le premier ? »

Everard le laissa prendre la garde, mais resta longtemps éveillé.

⁂

La machine avait sauté de deux jours en avant et planait maintenant très haut, invisible à l'œil nu. Autour d'elle, l'air était léger et vif. Everard frissonna en ajustant son télescope électronique. Même à la puissance de grossissement maxima, la caravane n'apparaissait guère plus que comme des taches minuscules peinant à travers l'immensité verte. Mais aucune autre troupe dans l'hémisphère occidental n'aurait pu voyager à cheval.

Il se tourna sur la selle de l'engin pour faire face à son compagnon.

— « Que fait-on maintenant ? »

Le large visage de Sandoval était impénétrable.

— « Ma foi, si notre démonstration n'a pas fait d'effet... »

— « Bien sûr que non qu'elle n'en a pas fait ! Je jurerais qu'ils se dirigent vers le sud deux fois plus vite qu'avant. Pourquoi ? »

— « Il faudrait que je les connaisse tous beaucoup mieux que je ne les connais, en tant qu'individus, pour vous donner une réponse valable, Manse. Mais, dans le fond, ce doit être parce que nous avons lancé un défi à leur courage. Une culture guerrière, le cran et la témérité comptant comme seules vertus absolues... que pourraient-ils faire sinon continuer ? S'ils battaient en retraite devant une simple menace, jamais ils ne se le pardonneraient. »

— « Mais les Mongols ne sont pas des idiots ! Ils n'ont pas réalisé toutes leurs conquêtes par la force brutale, mais en comprenant autrement mieux que leurs adversaires les principes militaires. Toktai devrait faire demi-tour, rapporter ce qu'il a vu à l'Empereur, et organiser une expédition plus importante. »

— « Les hommes restés aux navires peuvent le faire, » rappela Sandoval. « Maintenant que j'y réfléchis, je me rends compte combien nous avons grossièrement sous-estimé Toktai. Il a dû fixer un délai, probablement l'année prochaine, pour le retour des navires en Chine s'il ne reparaît pas. Quand il trouve quelque chose d'intéressant en route, comme nous par exemple, il peut dépêcher au camp de base un Indien avec un message. »

Everard approuva de la tête. Il lui vint à l'esprit qu'on l'avait entraîné dans cette entreprise sans lui donner, à aucun moment, le temps de la préparer. D'où ce résultat navrant. Mais dans quelle mesure le manque d'empressement inconscient de Sandoval en était-il la cause ? Au bout d'un moment, Everard dit :

— « Ils ont même pu trouver quelque chose de louche en nous. Les Mongols ont toujours été doués pour la guerre psychologique. »

— « Possible. Mais que faisons-nous maintenant ? »

Leur fondre dessus de cette hauteur, tirer quelques rafales du canon à énergie du Quarante et Unième siècle monté sur ce cyclo-temps, et c'est fini... Non, je le jure, on peut m'envoyer sur la planète de bannissement, jamais je ne ferai une chose semblable. Il y a des limites à ne pas franchir.

— « Nous allons organiser une démonstration plus puissante, » dit Everard.

— « Et si elle fait fiasco pareillement ? »

— « Taisez-vous ! Donnez-lui une chance de réussir ! »

— « Je me posais une question. » Le vent hachait les paroles de Sandoval. « Pourquoi ne pas annuler plutôt l'expédition ? Remonter dans le temps à deux années d'ici et persuader Koublaï-Khan qu'il ne vaut pas la peine d'envoyer des explorateurs vers l'est ? Alors tout ceci ne serait jamais arrivé. »

— « Vous savez que les règlements de la Patrouille nous interdisent de faire des changements historiques. »

— « Qu'appelez-vous donc ce que nous faisons ? »

— « Quelque chose de spécialement prescrit par le Grand Quartier Général. Peut-être pour rectifier quelque intervention quelque part, en un autre moment. Qu'en sais-je ? Je ne suis qu'un degré sur l'échelle de l'évolution. A un million d'années d'ici, ces hommes ont des pouvoirs dont je n'ai pas la moindre idée. »

— « Ni moi non plus, » murmura Sandoval.

Everard serra les mâchoires.

— « Le fait demeure, » dit-il, « que la cour de Koublaï, l'homme le plus puissant de la Terre, est plus importante et déterminante que tout ce qui existe ici en Amérique. Non, vous m'avez embarqué dans cette tâche misérable et maintenant je vais vous montrer que c'est moi qui commande s'il le faut. Nous avons l'ordre de faire renoncer ces hommes à leur exploration. Ce qui se passera après ne nous regarde pas. Supposons qu'ils ne regagnent jamais leur pays. Nous n'en serons pas la cause immé-

diate. Pas plus qu'on n'est un assassin si l'on invite un homme à dîner et qu'il ait un accident mortel en route. »

— « Cessez de grogner et mettons-nous au travail, » coupa Sandoval.

Everard fit glisser la machine en avant.

— « Vous voyez cette colline ? » demanda-t-il bientôt avec un geste du doigt. « Elle est sur le chemin suivi par Toktai, mais je pense qu'il va camper quelques kilomètres avant de l'atteindre, là-bas dans cette petite prairie près de la rivière. Il aura la colline bien en vue. Nous allons nous y installer. »

— « Et tirer des feux d'artifice ? Il faudra qu'ils sortent terriblement de l'ordinaire. Ces Cathayens s'y connaissent sur le chapitre de la poudre à canon. Ils ont même des fusées à usage militaire. »

— « De petites fusées, je le sais. Mais quand j'ai rassemblé mon matériel pour cette expédition, j'ai pris des appareils capables de servir à des tours variés, au cas où ma première tentative échouerait. »

La colline était coiffée d'un bouquet de pins clairsemés. Everard posa la machine au milieu de ceux-ci et se mit à décharger les caisses qui se trouvaient dans ses vastes compartiments à bagages. Sandoval l'aidait sans souffler mot. Les chevaux, dressés pour le travail de la Patrouille, sortirent calmement des boxes à claire-voie qui les avaient transportés et se mirent à paître l'herbe de la pente.

Au bout d'un moment, l'Indien mit fin à son silence.

— « Je ne connais rien à tout cela. Que préparez-vous ? »

Everard tapota le petit appareil qu'il avait à moitié assemblé.

— « C'est une adaptation d'un système de commande des conditions météorologiques utilisé à l'ère des Siècles de Glace, loin dans notre avenir. C'est un distributeur de potentiel. Il peut produire les éclairs les plus terrifiants que vous ayez jamais vus, et les coups de tonnerre pour aller avec. »

— « Ah !... le point faible des Mongols, » dit Sandoval. « C'est gagné d'avance. Remettons-nous de nos fatigues en goûtant ce spectacle. »

— « Préparez-nous à dîner, voulez-vous, pendant que je finis de monter ce bazar ? Pas de feu, naturellement. Il ne faut pas de fumée normalement explicable... Ah ! oui, j'ai aussi un projecteur de mirages. Si vous voulez bien vous changer et mettre un capuchon ou quelque chose de ce genre au moment voulu, afin qu'on ne vous reconnaisse pas, je projetterai de vous une image d'un kilomètre de haut presque aussi laide que la réalité. »

— « Que diriez-vous d'un système de sonorisation ? Les chants navajos peuvent être assez inquiétants, quand on ne sait pas s'il s'agit de cris de triomphe ou de carnage. »

— « Les voilà ! »

Le jour déclinait. L'obscurité s'infiltrait sous les pins ; l'air était frais et chargé d'une odeur âcre. Tout en dévorant un sandwich, Everard observait à la jumelle l'avant-garde mongole qui se disposait à choisir pour

bivouaquer le terrain qu'il avait prédit. D'autres arrivaient avec le gibier abattu au cours de la journée et se mettaient à préparer le repas. Le gros de la troupe fit son apparition au coucher du soleil, se posta selon un plan établi et se mit à manger. Toktai avançait à marches forcées, sans perdre une minute de jour. Tandis que le crépuscule tombait, Everard observait les sentinelles avancées, montées sur leurs chevaux, l'arc au poing. Malgré tous ses efforts, il avait du mal à entretenir son courage. Il s'opposait à des hommes qui avaient secoué le monde.

Les premières étoiles scintillèrent au-dessus des crêtes neigeuses. Il était temps de commencer.

— « Vous avez attaché les chevaux, John ? Ils pourraient prendre peur. Je suis à peu près certain que c'est ce que feront les chevaux mongols. Parfait, allons-y ! »

Everard manœuvra un commutateur et s'accroupit près des cadrans faiblement éclairés de son appareil.

Une petite lueur bleue tremblotante s'alluma d'abord entre le ciel et la terre. Puis les éclairs commencèrent, langues de feu fourchues se succédant sans interruption, arbres fracassés d'un seul coup, flancs de la montagne ébranlés par le bruit. Everard lança des boules de feu, des sphères enflammées qui tourbillonnaient et pirouettaient, laissant derrière elles une traînée d'étincelles. Elles traversaient l'espace comme des météores et explosaient au-dessus du camp, si bien que le ciel en semblait chauffé à blanc.

Assourdi et à demi aveuglé, Everard réussit à projeter un écran d'ionisation fluorescente. Comme des aurores boréales, les grandes draperies ondulèrent, rouge-sang et blanches, sifflant sous les coups de tonnerre répétés. Sandoval s'avança. Il n'avait gardé que son pantalon et, à l'aide d'argile, s'était couvert le corps de dessins archaïques. Il ne s'était pas masqué le visage, mais il se l'était enduit de terre et le contorsionnait en une grimace qui l'eût rendu méconnaissable à Everard lui-même. La machine analysa son image et en modifia les éléments. La projection obtenue en relief sur le fond de l'aurore boréale était plus haute qu'une montagne. Elle exécutait une sorte de danse grotesque, se déplaçant d'un bout à l'autre de l'horizon, puis remontant dans le ciel tout en gémissant et aboyant d'une voix de fausset plus forte que le tonnerre.

Everard se tenait ramassé sur lui-même sous la lumière blafarde, les doigts crispés sur le tableau de commande. Il ressentait personnellement une peur primitive ; la danse évoquait en lui des émotions oubliées.

Seigneur ! Si ça ne suffit pas à les faire renoncer...

Il reprit ses esprits et consulta sa montre. *Une demi-heure... Donnons-leur encore un quart d'heure de spectacle en diminuant graduellement les effets... Ils resteront sûrement au camp jusqu'à l'aube plutôt que de s'élancer au hasard dans l'obscurité ; ils sont suffisamment disciplinés pour cela. Gardons donc tout caché pendant quelques heures encore, puis portons le dernier coup à leurs nerfs en lançant un éclair qui pulvérisera*

un arbre tout près d'eux. Everard fit signe à Sandoval de se reculer. L'Indien s'assit sur le sol, le souffle plus court que ses efforts ne le justifiaient.

— « Une fameuse représentation, John, » dit Everard quand le bruit eut cessé. Sa voix rendait un son métallique étrange à ses propres oreilles.

— « Il y a des années que je n'avais fait une telle exhibition, » murmura Sandoval. Il frotta une allumette dont le crachotement rompit le silence. La flamme fugitive éclaira ses lèvres contractées. Puis il secoua l'allumette et seule l'extrémité de sa cigarette resta à rougeoyer dans la nuit.

— « Personne de ma connaissance, dans la réserve, ne prenait ces danses au sérieux, » reprit-il après un moment. « Quelques vieillards voulaient que nous les apprenions, nous les jeunes, afin que la coutume se perpétue. Afin de nous rappeler que nous formions toujours un même peuple. Mais notre but était surtout de nous faire un peu d'argent en dansant pour les touristes. »

Il y eut un temps d'arrêt plus long. Everard éteignit tout à fait le projecteur et, dans l'obscurité complète, la lueur de la cigarette de Sandoval se mit à croître et décroître.

« Pour les touristes ! » répéta-t-il enfin. Puis, après un temps assez long : « Ce soir, ma danse avait un but. Elle signifiait quelque chose. Je n'ai jamais ressenti ce que je ressens actuellement. »

Everard gardait le silence.

Il le garda jusqu'à ce qu'un des chevaux, qui avait tiré sur son licou pendant le tintamarre et qui était encore nerveux, se mît à hennir.

Everard leva la tête, mais ses yeux scrutèrent en vain les ténèbres.

— « Avez-vous entendu quelque chose, John ? »

Le pinceau lumineux de la torche électrique tomba sur lui.

Un instant, il écarquilla les yeux, aveuglé. Puis il se dressa sur ses pieds et porta la main à son paralyseur tout en poussant un juron. Une ombre bondit de derrière un arbre. Elle le heurta en plein dans les côtes. Il recula en chancelant et déchargea son pistolet au jugé.

La lampe électrique décrivit un arc de cercle. Everard aperçut Sandoval. Le Navajo n'avait pas repris ses armes sur lui. Les mains nues, il esquiva le coup d'une épée mongole. Celui qui la maniait s'élança après lui. Sandoval appliqua les leçons de judo apprises à la Patrouille. Il mit un genou en terre ; le Mongol fit tournoyer son épée, manqua son coup et, déséquilibré, alla donner du ventre contre l'épaule massive de Sandoval. Celui-ci se remit debout sous l'effet du choc. Son poing atteignit le Mongol au menton. La tête casquée fut rejetée en arrière. Du tranchant de la main, Sandoval frappa à la pomme d'Adam, arracha l'épée de la main de son possesseur, et se retourna juste à temps pour parer un coup venu de derrière.

Au-dessus du Mongol, une voix s'éleva, glapissant des ordres. Everard recula. Il avait abattu un assaillant d'une décharge de son pistolet paralyseur, mais d'autres s'interposaient entre lui et la machine. Il se tourna

pour leur faire face. Une lanière lui encercla les épaules et se serra, tirée par une main experte. Il s'écroula. Quatre hommes lui tombèrent dessus. Il vit une demi-douzaine de talons de lances s'abattre sur le crâne de Sandoval, puis il ne chercha plus qu'à se débattre. Deux fois, il se remit sur pieds, mais son paralyseur lui avait échappé au cours de la lutte. Son Mauser fut arraché de l'étui ; les petits hommes jaunes étaient passés maîtres dans l'art du combat de style *yawara* eux aussi. Ils le jetèrent au sol et le frappèrent de leurs poings, de leurs pieds bottés et du manche de leurs poignards. Il ne perdit pas tout à fait connaissance, mais finit par ne plus se soucier de ce qui lui arrivait.

***

Toktai leva le camp avant l'aube. Les premiers rayons du soleil virent sa troupe serpenter entre les taillis clairsemés d'une large vallée. Le terrain devenait plat et aride, les montagnes s'éloignaient de plus en plus sur la droite et les quelques pics neigeux restant visibles s'élevaient comme des fantômes dans un ciel pâle.

Les robustes petits chevaux mongols trottaient bon train : bruit mat de sabots, grincements et cliquetis des harnachements. En se retournant, Everard voyait la colonne comme une masse compacte ; les lances se soulevaient et s'abaissaient, les oriflammes, les panaches et les manteaux flottaient en dessous et, encore un peu plus bas, brillaient les casques, coiffant des têtes à la large face brune et aux yeux bridés. Çà et là, apparaissait une cuirasse grotesquement peinte. Personne ne parlait et Everard ne pouvait lire aucune de ces expressions

Il lui semblait que son cerveau était ensablé. On lui avait laissé les mains libres, mais on avait attaché ses chevilles aux étriers et la corde lui sciait la peau. On l'avait déshabillé — utile précaution, car qui aurait pu dire quels instruments pouvaient être cousus dans ses vêtements ? — et le costume mongol qu'on lui avait donné en échange du sien était si étriqué qu'on avait dû défaire les coutures de la tunique avant qu'il pût la passer.

Le projecteur et le saute-temps étaient restés sur la colline. Toktai n'avait pas voulu se risquer à emporter ces engins redoutables. Il avait dû hurler des menaces à plusieurs de ses guerriers effrayés pour les contraindre à amener les chevaux étrangers, avec leur selle et leur couverture, mais sans leur cavalier, parmi les juments de bât.

Le martèlement des sabots s'accélérait. Un des archers flanquant Everard poussa un grognement et s'écarta légèrement avec son cheval. Li Tai-Tsung vint se placer entre eux deux.

— « Alors ? » fit le Patrouilleur en jetant au Chinois un regard lourd.

— « Je crains que ton ami ne se réveille pas, » annonça celui-ci. « Je l'ai installé un peu plus confortablement. »

Mais attaché sur une litière improvisée entre deux chevaux, et sans connaissance... Oui, une commotion, quand ils l'ont frappé hier soir. Un hôpital de la Patrouille pourrait le remettre d'aplomb assez vite, mais le plus proche bureau de la Patrouille est à Cambaluc, et je ne vois pas Toktai me laissant retourner à ma machine et me servir de la radio de bord. John Sandoval va mourir ici, six cent cinquante ans avant d'avoir vu le jour.

Everard plongea son regard dans les yeux bruns à l'éclat froid, des yeux intéressés, dépourvus d'hostilité, mais étrangers à son sort. Ses efforts seraient vains, il le savait ; des arguments logiques dans sa civilisation étaient vides de sens à cette époque, mais il fallait pourtant essayer.

— « Ne pourrais-tu au moins faire comprendre à Toktai quel désastre il va attirer sur lui-même, sur son peuple tout entier, en s'obstinant ainsi ? » demanda-t-il.

Li caressa sa barbe en pointe.

— « Il est clair, honorable étranger, que ton pays pratique des arts qui nous sont inconnus, » dit-il. « Mais après ? Les barbares... » Il jeta un coup d'œil aux gardes mongols d'Everard, mais ceux-ci ne concevaient évidemment pas que des royaumes pussent être supérieurs au leur autrement que par la force des armes. « Nous savons déjà que tu as... altéré la vérité en parlant d'un empire hostile proche de ces territoires. Pourquoi faut-il que ton roi cherche à nous faire fuir avec un mensonge s'il n'a pas de raisons de nous craindre ? »

Everard répondit avec circonspection :

— « Notre glorieux empereur déteste répandre le sang. Mais si vous l'y contraignez... »

— « Je t'en prie. » Li parut affligé. Il fit, d'une main maigre, un geste comme pour chasser un insecte. « Dis à Toktai ce que tu voudras et je n'interviendrai pas. Je ne serais pas fâché de rentrer dans mon pays ; je ne suis venu que sur ordre de l'Empereur. Mais en nous parlant ainsi en confidence, tous les deux, ne faisons pas mutuellement injure à notre intelligence. Ne vois-tu pas, éminent seigneur, qu'il n'est aucun mal dont tu puisses menacer ces hommes ? La mort, ils la méprisent. La torture la plus raffinée n'aboutira jamais qu'à leur mort. La mutilation la plus affreuse peut être sans effet sur un homme décidé à mourir sans desserrer les dents. Toktai entrevoit une honte éternelle s'il rebrousse chemin parvenu à ce point, et une bonne chance d'acquérir gloire et fortune s'il poursuit. »

Everard soupira. Sa capture humiliante avait été vraiment le tournant de l'affaire. Les Mongols avaient été bien près de fuir devant les éclairs et le tonnerre déchaînés sur eux. Beaucoup s'étaient traînés sur le sol en poussant des gémissements (et ils allaient être maintenant d'autant plus agressifs pour effacer ce souvenir). Toktai avait attaqué la source de feu autant par horreur que par bravade ; quelques hommes et quelques che-

vaux avaient pu surmonter leur frayeur et le suivre. Li en était partiellement responsable : érudit, sceptique, familiarisé avec les tours de passe-passe et les spectacles pyrotechniques, le Chinois avait poussé Toktai à attaquer avant qu'un de ces éclairs ne fît des victimes dans leurs rangs.

La vérité c'est que nous avons fait une erreur de jugement sur ces gens. Nous aurions dû amener avec nous un Spécialiste, qui aurait eu le sentiment intuitif des nuances de leur culture. Mais au lieu de cela, nous avons pensé qu'un cerveau bourré de faits serait suffisant. Et maintenant ? Une expédition de secours envoyée par la Patrouille finira peut-être par arriver, mais John sera mort d'ici un jour ou deux... Everard regarda le visage de marbre du guerrier qui chevauchait à sa gauche. *Et moi aussi, fort probablement. Tout ce à quoi je puis m'attendre, c'est qu'ils me pendent.*

Et même si (chance plus que problématique !) il devait survivre et être tiré de cette situation par une autre unité de la Patrouille, il lui serait dur de se trouver en face de ses camarades. Avec tous les privilèges spéciaux de son rang, un Agent Non-Attaché était supposé capable de se sortir de n'importe quel mauvais pas sans aide supplémentaire. Sans mettre en danger d'autres précieuses vies.

« Je te conseille donc très vivement de ne pas tenter d'autres ruses. »

— « Quoi ? » s'exclama Everard en se tournant vers Li.

— « Nos guides indigènes se sont enfuis, tu dois le comprendre, » dit le Chinois. « Et tu as maintenant pris leur place. Mais nous espérons rencontrer d'autres tribus avant longtemps, établir des communications... »

Everard hocha la tête. Les tempes lui battaient. Le soleil lui blessait la vue. Il ne s'étonnait pas de l'avance rapide des Mongols à travers des régions aux idiomes les plus divers. Si l'on n'est pas trop exigeant en grammaire, quelques heures suffisent pour s'assimiler quelques mots essentiels et, ensuite, on peut passer des jours ou des semaines à apprendre effectivement à parler avec l'escorte dont on a loué les services.

« ... et obtenir des guides d'étape en étape comme nous l'avons fait jusqu'ici, » poursuivit Li. « Toute fausse indication que tu pourrais nous donner serait bientôt découverte. Toktai la punirait de la façon la plus farouche. En revanche, des services loyaux seront récompensés. Tu peux espérer obtenir une place élevée à la cour provinciale après la conquête. »

Everard restait impassible. Cette vantardise exprimée d'un ton calme faisait dans son esprit l'effet d'une explosion.

Il avait compté que la Patrouille enverrait un autre détachement. Evidemment, *quelque chose* allait empêcher le retour de Toktai. Mais était-ce si évident ? Pourquoi cette intervention avait-elle été ordonnée, s'il n'y avait pas — de quelque manière paradoxale que sa logique du XXe siècle ne parvenait pas à saisir — une incertitude, une faiblesse dans le continuum en ce point précis ?

Sacrebleu ! Peut-être l'expédition mongole allait-elle réussir ! Peut-être

tout cet avenir d'un khanat américain auquel Sandoval n'avait pas tout à fait osé songer... était-il l'avenir réel.

Il existe, dans l'espace-temps, des nœuds et des discontinuités. Les lignes de l'univers peuvent faire des retours sur elles-mêmes et se sectionner comme d'un coup de dents, en sorte que les choses et les événements apparaissent sans cause, comme des trémoussements insignifiants vite perdus et oubliés. Tels que Manse Everard, abandonné dans le passé avec un John Sandoval mort, après être venu d'un avenir inexistant en tant qu'agent d'une Patrouille du Temps pareillement inexistante.

⁂

Au coucher du soleil, l'allure inhumaine à laquelle elle progressait avait amené l'expédition dans un pays couvert d'armoises et de cactées. Les collines étaient hautes et brunes ; une poussière fine s'élevait comme de la fumée sous les pas des chevaux ; les buissons d'un vert argenté, de plus en plus rares, embaumaient l'air lorsqu'on les écrasait au passage, mais n'avaient rien d'autre à offrir.

Everard aida à allonger Sandoval à terre. Les yeux du Navajo étaient clos, son visage émacié et brûlant. De temps à autre, il s'agitait et murmurait quelques paroles. Everard passa un chiffon humide sur ses lèvres craquelées, mais ne put rien faire d'autre pour le soulager.

Les Mongols dressèrent leur camp avec plus d'entrain que les autres fois. Ils étaient venus à bout de deux grands sorciers et n'avaient pas subi d'autres attaques. Ils commençaient à mesurer la portée de leur victoire. Ils faisaient leurs corvées en bavardant et, après un repas frugal, ils entamèrent leurs gourdes de cuir pleines de *kumiss.*

Everard resta auprès de Sandoval, vers le milieu du camp. Deux gardes le surveillaient, assis à quelques mètres, silencieux, leur arc à la main. Parfois, l'un d'eux se levait pour aller activer un petit feu. Bientôt, le silence se fit chez leurs camarades également. Pour résistante que fût cette horde, elle ressentait la fatigue ; les hommes se roulèrent dans leurs couvertures et s'endormirent, les sentinelles poursuivirent leurs rondes les yeux emplis de sommeil, les feux de bivouac commencèrent à décliner tandis que les étoiles brillaient au ciel d'un éclat de plus en plus vif. A des kilomètres de là, un coyote lança son jappement. Everard couvrit Sandoval pour le protéger du froid qui tombait ; les flammes de son petit feu faisaient scintiller le givre sur les feuilles d'armoise. Il se pelotonna dans son manteau en souhaitant qu'on lui rendît au moins sa pipe.

Des pas crissèrent sur le sol dur. Les gardes d'Everard saisirent une flèche pour leur arc. Toktai s'avança dans la lumière, en manteau et nu-tête. Les gardes s'inclinèrent profondément.

Toktai s'immobilisa. Everard leva les yeux sur lui et les rabaissa. Le

noyon regarda longuement Sandoval. Finalement, presque avec douceur, il dit :

— « Je ne crois pas que ton ami verra le soleil se coucher demain. »

Everard répondit par un grognement.

— « As-tu des médicaments qui pourraient le soulager ? » demanda Toktai. « Il y a des choses curieuses dans vos sacoches. »

— « J'ai un remède contre la contagion et un autre contre la douleur, » répondit machinalement Everard. « Mais pour une fracture du crâne, il faut qu'il soit confié à d'habiles médecins. »

Toktai s'assit et tendit ses mains vers le feu.

— « Je regrette que nous n'ayons pas de chirurgien avec nous. »

— « Tu pourrais nous laisser partir, » dit Everard sans espoir. « Mon chariot, resté au dernier campement, pourrait le transporter en temps voulu où on lui donnerait des soins. »

— « Tu sais bien que je ne puis te le permettre, » dit Toktai avec un rire étouffé. Sa pitié pour le moribond était épuisée. « Après tout, Eburar, c'est toi qui es cause de tout cela. »

C'était la stricte vérité et le Patrouilleur ne répliqua rien.

« Je ne t'en tiens pas rigueur, » poursuivit Toktai. « En fait, je tiens toujours à être ton ami. Sinon, je m'arrêterais pendant quelques jours et te ferais sortir de la gorge tout ce que tu sais. »

Everard s'enflamma :

— « Tu pourrais essayer ! »

— « Et je réussirais, je crois, avec un homme qui est obligé d'emporter des médicaments contre la douleur, » dit Toktai avec un rire cruel. « Cependant, tu peux être utile comme otage. Et j'apprécie ton courage. Je vais même te faire part d'une idée qui m'est venue. Je pense que tu n'es peut-être pas de ce riche pays méridional. Je pense que tu es un aventurier, que tu fais partie d'une petite bande de chamans. Vous tenez le roi des pays du sud sous votre pouvoir magique, ou vous espérez le tenir, et vous ne voulez pas que des étrangers s'interposent. » Toktai cracha dans le feu. « On a déjà vu cela, et finalement un héros a culbuté le sorcier. Pourquoi pas moi ? »

Everard soupira.

— « Tu apprendras pourquoi non, noyon. » Il se demandait jusqu'à quel point cette affirmation était justifiée.

— « Oh ! ne peux-tu m'apprendre ne serait-ce que peu de chose, maintenant ? » dit Toktai en lui donnant une tape dans le dos. « Il n'y a pas de sang entre nous. Soyons amis. »

Everard secoua le pouce pour désigner Sandoval.

— « Cela est malheureux, » dit Toktai, « mais il s'est obstiné à résister à un officier du Khan des Khans. Allons, buvons ensemble, Eburar. Je vais envoyer un homme chercher une gourde. »

Le Patrouilleur fit la grimace.

— « Ne comptez pas m'amadouer de cette façon ! »

— « Oh ! ton peuple n'aime pas le *kumiss* ? Je regrette, mais c'est tout ce que nous avons. Il y a longtemps que nous avons fini avec notre vin. »

— « Tu pourrais me rendre mon whisky. » Everard regarda de nouveau Sandoval, puis scruta l'obscurité et sentit le froid l'envahir sournoisement. « Bon Dieu ! Ça ne serait pas du superflu ! »

— « Hein ? »

— « C'est une boisson de notre pays. Nous en avions un peu dans nos sacoches. »

— « Eh bien... » Toktai hésita. « C'est bon, viens, nous allons le chercher. »

Les gardes suivirent leur chef et leur prisonnier à travers les buissons et les corps allongés des guerriers endormis, jusqu'à un tas de matériel divers également gardé. Une des sentinelles postées là alluma une torche à son feu pour permettre à Everard d'y voir clair. Dans son dos, Everard sentit ses muscles se crisper — des flèches le visaient maintenant, la corde des arcs tendue à se rompre — mais il s'accroupit et fourragea dans ses affaires, en évitant soigneusement tout mouvement précipité. Quand il eut trouvé les deux bidons de scotch, il revint à sa place.

Toktai s'assit en face de lui, de l'autre côté du feu, et le regarda verser une quantité de liquide dans la capsule du bidon et se la jeter dans la gorge.

— « Drôle d'odeur, » dit-il.

— « Essaye, » dit le Patrouilleur en lui tendant le bidon.

C'était, de la part d'Everard, une simple réaction contre la solitude. Toktai n'était pas foncièrement mauvais. Pas selon son propre critère de jugement. Et quand on se trouve près d'un compagnon en train de mourir, on boirait avec le diable en personne pour s'empêcher de penser. Le Mongol renifla avec suspicion, regarda Everard, hésita, puis porta le bidon à ses lèvres avec un geste bravache.

— « Ou-ou-ouh ! »

Everard se précipita pour saisir le récipient avant qu'une trop grande quantité de son contenu eût été répandue. Toktai toussait et crachait. Un garde banda son arc, l'autre s'élança pour empoigner Everard par l'épaule tout en brandissant une épée.

— « Ce n'est pas du poison ! » s'écria le Patrouilleur. « C'est trop fort pour lui, voilà tout. Tenez, je vais en boire encore moi-même. »

Toktai fit reculer les gardes d'un geste et roula des yeux emplis de larmes.

— « Avec quoi est-ce fait ? » demanda-t-il en suffoquant. « Du sang de dragon ? »

— « Avec de l'orge. » Everard ne se sentait pas en humeur d'expliquer la distillation. Il se versa une autre rasade d'alcool. « Vas-y, bois ton lait de jument. »

Toktai fit claquer sa langue.

— « Ça réchauffe, n'est-ce pas ? Comme du poivre. » Il allongea une main crasseuse. « Donne-m'en encore un peu. »

Everard resta immobile quelques secondes.

« Eh bien ? » grogna Toktai.

Le Patrouilleur secoua la tête.

— « Je t'ai dit que c'est trop fort pour des Mongols. »

— « Quoi ? Ecoute un peu, fils de Turc au visage de lait caillé... »

— « Tu l'auras voulu. Je t'aurai averti charitablement, tes hommes ici en sont témoins, demain tu seras malade comme un chien. »

Toktai ingurgita l'alcool, éructa, et rendit le bidon.

— « Balivernes ! C'est simplement que je n'y étais pas préparé la première fois. Bois ! »

Everard prenait son temps et Toktai s'impatientait.

« Dépêche-toi. Non, donne-moi l'autre gourde. »

— « C'est bon. C'est toi qui commandes. Mais je te préviens, n'essaye pas de me tenir tête gorgée par gorgée. Tu n'en es pas capable. »

— « Que veux-tu dire, je n'en suis pas capable ? J'ai laissé vingt hommes ivres-morts au cours d'une beuveurie dans le Karakoroum. Et pas de ces Chinois pareils à des femmelettes, rien que des Mongols. » Toktai se versa encore un bon demi-décilitre d'alcool.

Everard buvait à petits coups. Mais c'était à peine s'il ressentait l'effet de l'alcool autrement que comme une brûlure dans le gosier. Il avait les nerfs trop tendus. Soudain, il entrevit une façon de s'en sortir.

— « Tiens, la nuit est froide, » dit-il en offrant son bidon au garde le plus proche de lui. « Buvez un coup pour vous réchauffer, les amis. »

Toktai leva la tête, l'esprit embué.

— « C'est bon, ça, » objecta-t-il. « Trop bon pour... » Il réfléchit et n'acheva pas sa phrase. Si cruel et absolu que fût l'empire mongol, les officiers partageaient équitablement avec les plus humbles de leurs hommes.

Tout en jetant un regard rancunier à son chef, le guerrier se saisit du bidon et le porta à ses lèvres.

— « Doucement, dis donc ! » s'écria Everard. « Ça monte à la tête. »

— « Moi, rien ne me monte à la tête, » dit Toktai en lampant une nouvelle dose du breuvage. « Pas plus ivre qu'un bonze. » Il secoua l'index en l'air. « Voilà ce que c'est que d'être Mongol. On est trop dur pour se saouler. »

— « Est-ce une vantardise ou un regret ? » demanda Everard.

Le premier guerrier claqua la langue, rectifia la position, et passa la bouteille à son compagnon. Toktai porta l'autre bidon à ses lèvres.

— « Ahhh ! » Il ouvrit des yeux ronds. « C'était fameux. Allons, il vaut mieux aller dormir maintenant. Rendez-lui son alcool, mes amis. »

La gorge d'Everard se serra, mais il parvint à faire un sourire en coin.

— « Oui, merci, j'en veux encore un peu, » dit-il. « Je suis heureux que tu aies compris que tu ne le supportais pas. »

— « Que veux-tu dire ? » fit Toktai en le fusillant du regard. « Un Mongol n'en a jamais trop ! » Il ingurgita une nouvelle gorgée. Le premier garde reçut l'autre bidon et sirota hâtivement une quantité de liquide pendant qu'il était encore temps.

Everard retint son souffle. La ruse allait peut-être réussir.

Toktai était habitué aux libations. Lui ou ses hommes pouvaient sans aucun doute supporter le *kumiss,* le vin, l'hydromel, le *kvass,* cette bière légère dénommée à tort vin de riz, toute boisson de cette époque. Ils savaient quand ils en avaient absorbé assez, se souhaitaient le bonsoir et allaient se coucher sans zigzaguer. Cependant, aucune substance ne peut, par simple fermentation, dépasser vingt-quatre degrés — le processus est stoppé par les déchets produits — et la plupart des boissons fabriquées au XIIIe siècle étaient loin de titrer cinq pour cent d'alcool pur et restaient d'une consistance pâteuse.

Le scotch, c'est tout autre chose. Qu'on essaie d'en boire comme de la bière, ou seulement comme du vin, et on est mal parti. Le jugement s'envole avant qu'on ait constaté sa défaillance, et on perd rapidement conscience des choses.

Everard tendit la main pour prendre le bidon à l'un des gardes.

— « Donne-moi ça, » dit-il. « Tu le finirais, ma parole ! »

Le guerrier ricana et but une longue gorgée avant de passer le récipient à son camarade. Everard se leva et chercha désespérément à s'emparer du bidon. Un garde le repoussa d'un coup à l'estomac. Il tomba sur le dos et les Mongols éclatèrent d'un rire bruyant tout en se soutenant les uns les autres. Une si bonne plaisanterie demandait une autre rasade.

Quand Toktai s'affaissa, Everard seul le remarqua. Le noyon, qui s'était tenu assis jusque-là en tailleur, tomba sur le côté. Le feu était encore assez vif pour révéler le sourire béat qui se peignait sur son visage. Everard restait assis, tous ses sens en éveil.

Quelques minutes plus tard, ce fut le tour d'une sentinelle. L'homme chancela, tomba à quatre pattes, et s'allégea de son dîner. L'autre se retourna, clignant des yeux et cherchant maladroitement à se saisir d'une épée.

— « Qu'est-ce qu'il y a ? » grogna-t-il. « Qu'est-ce que tu as fait ? Du poison ? »

Everard sortit de son immobilité.

Il avait sauté par-dessus le feu et était tombé sur Toktai avant que le dernier garde eût compris ce qui se passait. Le Mongol s'élança gauchement en avant en poussant un cri. Everard trouva l'épée de Toktai et la tira du fourreau en se relevant d'un bond. Le guerrier brandissait son arme. Everard répugnait à tuer un homme à peu près incapable de se défendre. Il marcha sur lui, écarta l'épée de son adversaire et porta à celui-ci un coup de poing qui rendit un son mat. Le Mongol s'affaissa sur les genoux, fut pris de haut-le-cœur et s'endormit, ivre-mort.

Everard prit la fuite. Des hommes s'agitaient en poussant des cris

dans l'obscurité. Il entendit approcher un cheval ; une des sentinelles montées se précipitait pour voir ce qui se passait. Quelqu'un prit un brandon dans un feu presque éteint et l'agita jusqu'à ce qu'il émît une lueur assez vive. Everard se jeta à plat ventre sur le sol. Un guerrier passa près de lui en courant sans le voir dans la broussaille. Il se glissa vers une zone d'obscurité plus dense. Derrière lui, un hurlement et une bordée d'injures l'avertirent que quelqu'un avait trouvé le noyon.

Everard se releva et se mit à courir.

Les chevaux avaient été entravés et laissés comme de coutume sous la surveillance d'un garde. Ils se détachaient en noir sur la plaine qui s'étendait, grise, sous un ciel semé d'étoiles à l'éclat pénétrant. Everard vit l'un des gardes mongols s'élancer vers lui au galop. Une voix aboya :

— « Qu'y a-t-il ? »

— « Le camp est attaqué ! » hurla Everard de toute sa force.

Il ne visait qu'à gagner du temps, de peur que le cavalier le reconnût et lui décochât une flèche. Il s'accroupit, visible seulement comme une forme ramassée aux contours indécis. Le Mongol arrêta sa monture dans un nuage de poussière. Everard bondit.

Il avait saisi le cheval à la bride avant d'être reconnu. Alors le guerrier poussa un cri et tira son épée qu'il abattit de toute sa force de haut en bas. Mais Everard se trouvait à sa gauche. Le coup venu d'en haut, mal dirigé, fut aisément paré. Everard riposta et sentit le tranchant de son épée s'enfoncer dans de la chair. Le cheval se cabra, affolé. Son cavalier vida les arçons. Il roula sur le sol, se releva en chancelant et se mit à hurler. Everard avait déjà passé un pied dans le large étrier. Le Mongol fit un pas vers lui ; le sang qui coulait abondamment de sa blessure à la cuisse semblait noir sous cette clarté. Everard se mit en selle et posa le plat de son épée sur la croupe du cheval.

Il se dirigea vers la troupe de chevaux. Un autre cavalier s'élança pour l'intercepter. Everard se coucha sur l'encolure. Une flèche passa en sifflant à l'endroit où il aurait dû se tenir normalement. Le cheval volé baissait la tête et ployait sur ses membres antérieurs pour se défaire de cette charge inhabituelle. Everard mit quelques secondes à le reprendre en main. L'archer aurait pu s'emparer de lui alors, en s'approchant et en le saisissant à bras-le-corps. Mais l'habitude fit que l'homme passa près de lui au galop en tirant une nouvelle flèche. Il manqua son coup dans l'obscurité. Avant qu'il eût pu faire volte-face, Everard s'était perdu dans la nuit.

Le Patrouilleur déroula une lanière attachée à la selle et pénétra dans le troupeau affolé. Il attacha l'animal le plus proche, lequel, par bonheur, se laissa faire avec docilité. Puis il se pencha, coupa les entraves avec son épée et s'éloigna avec sa prise. Il émergea de l'autre côté du groupe de chevaux et se dirigea vers le nord.

La poursuite sera rude, se dit Everard. *Mais, à moins de perdre ma*

piste, ils me rattraperont inévitablement. Voyons, si je me souviens de ma géographie, les champs de lave sont au nord-ouest d'ici.

Il jeta un coup d'œil derrière lui. Personne ne le poursuivait encore. Il leur faudrait un moment pour s'organiser. Cependant...

De minces éclairs clignotaient derrière eux. Il fut parcouru d'un frisson qui n'était pas causé par le froid de la nuit. Mais il ralentit l'allure. Il n'avait plus de raison de se hâter. Ce devait être Manse Everard...

... qui était retourné au véhicule de la Patrouille et l'avait conduit vers le sud dans l'espace et en arrière dans le temps jusqu'à cet instant précis.

C'était s'en tirer de justesse, pensa-t-il. Il était contraire au règlement de la Patrouille de recourir à un tel biais. Trop de danger de refermer une boucle de causalité, ou d'enchevêtrer le passé et l'avenir.

Mais dans ce cas, on ne m'en tiendra pas rigueur. Pas même de réprimande. Parce que c'est pour sauver John Sandoval, et non pas moi-même. Je me suis déjà libéré. Je pourrais semer mes poursuivants dans les montagnes, que je connais, alors que les Mongols ne les connaissent pas. Le saut à travers le temps n'a d'autre but que de sauver la vie de mon ami.

D'ailleurs (avec une bouffée d'amertume) *à quoi a abouti cette mission, sinon à faire revenir l'avenir sur lui-même pour créer son propre passé ? Sans nous les Mongols auraient fort bien pu conquérir l'Amérique, et alors nous n'aurions jamais existé.*

Le ciel immense, d'un noir limpide, avait rarement été plus étoilé. La Grande Ourse étincelait au-dessus de la terre givrée ; les pas des deux chevaux résonnaient dans le silence. Everard ne s'était jamais senti si solitaire.

— « Et que fais-je là-bas en arrière ? » se demanda-t-il tout haut.

La réponse lui vint et, légèrement soulagé, il se laissa aller au rythme de ses chevaux et se mit à absorber les kilomètres. Il voulait en finir. Mais ce qu'il avait à faire se révéla moins pénible qu'il ne l'avait craint. Car c'est ainsi que les choses devaient tourner :

Toktai et Li Tai-Tsung ne regagnèrent jamais leur pays. Non pas parce qu'ils périrent en mer, mais parce qu'un sorcier descendit du ciel et, déchaînant la foudre, tua tous leurs chevaux et fracassa et incendia leurs navires à l'embouchure du fleuve. Aucun marin chinois ne voulut se risquer sur ces mers perfides dans aucun vaisseau pouvant être construit sur place ; aucun Mongol ne crut possible de regagner son pays à pied. En fait, ce ne l'était sans doute pas. L'expédition resterait, épouserait des Indiennes, adopterait la vie des Indiens. Et les Chinooks, les Tlingits, les Nootkas, toutes les tribus de la côte du nord-ouest, avec leurs grands canoës pouvant tenir la mer, leurs tentes, leur travail du cuivre, leurs fourrures et leurs tissus, et leur air de supériorité, dériveraient d'eux. Un noyon mongol, et même un érudit confucianiste, auraient pu avoir

un sort moins heureux et moins utile que de créer une telle vie pour une telle race.

Everard s'approuva mentalement. Bon, voilà qui était classé. Il y avait plus difficile que de contrarier les ambitions sanguinaires de Toktai : c'était de faire face à la vérité sur son monde à soi. Sur sa propre famille, son pays, sa raison de vivre. Les lointains surhommes n'étaient pas tellement idéalistes après tout. Ils ne faisaient pas que sauvegarder une histoire peut-être divinement ordonnée menant jusqu'à eux. Çà et là, ils intervenaient eux aussi pour créer leur propre passé... Ne nous demandons pas s'il y eut jamais un plan « original » des choses. Gardons notre esprit fermé. Considérons la route pleine d'ornières offerte à l'humanité et disons-nous qu'elle pourrait être meilleure en certains endroits, mais qu'en d'autres elle pourrait être pire.

— « C'est peut-être un jeu aux dés pipés, » dit Everard, « mais c'est le seul à jouer. »

Sa voix lui parut si forte, dans cet immense pays couvert de givre, qu'il ne parla plus. Stimulant son cheval d'un claquement de langue, il força légèrement l'allure en direction du nord.

(Traduit par Roger Durand.)



■ **Un Grand prix international du roman de science-fiction.**

La prochaine nuit de Noël (1960) sera décerné pour la première fois le « Grand prix international du roman d'anticipation et de science-fiction ». Ce prix couronnera un roman *inédit,* écrit dans l'une quelconque des principales langues en usage aujourd'hui dans le monde.

Ce premier « Grand prix » sera décerné à Lugano (Suisse). Puis, d'année en année, le Jury se réunira et attribuera le Prix, toujours dans la nuit de Noël, dans une ville différente d'Europe.

Les manuscrits dactylographiés, en double exemplaire, destinés à ce premier Grand prix, devront parvenir, sous pli recommandé, *au plus tard* le 31 octobre 1960, au « Secrétariat général du Grand prix international du roman de science-fiction », Via Fratelli di Dio, 9. Novara (Italie).

En dehors de l'ouvrage qui remportera le Grand prix, le jury se réserve de sélectionner parmi les œuvres présentées, des romans qui bénéficieront aussi d'un lancement international.

Journal de Macha

par FERNAND FRANÇOIS

Des lecteurs ont reproché à Fernand François le contenu idéologique de sa nouvelle « Lune de miel », *dans notre numéro spécial. Propagande en faveur de la guerre froide, ont-ils dit. Il ne nous semble pas qu'un tel reproche puisse viser ce nouveau récit. Ce dernier montre en effet le danger, pire que celui de la guerre froide, que peut faire courir dans l'avenir l'armement à outrance : à force d'accumuler dans les deux camps des armes de plus en plus automatisées, on risque d'aboutir à un conflit généralisé par simple inadvertance. Cette thèse a été soutenue officiellement aux Etats-Unis par des experts appartenant aux milieux proches du Pentagone. Fernand François lui apporte la caution romancée de la science-fiction, et il a choisi de faire se dérouler l'action du côté russe. A ce propos, il nous a écrit :*

« J'ai eu l'occasion de connaître la Russie. J'ai rencontré les personnages du « Journal de Macha ». *Le village, et la grande allée du village, existent. Je me suis réellement assis sur le banc où j'ai fait asseoir le vieux Fédor, devant l'isba du secrétaire du kolkhose. J'ai vu la rentrée du troupeau soulevant la poussière dans le crépuscule. J'ai visité l'orphelinat, où les petites filles ont réellement chanté pour moi. Mais on le chercherait en vain à Staryé Dorogui. J'ai entrevu celle dont j'ai fait Macha. C'était aux vacances. Elle était couché sur l'herbe d'un pré. Elle s'était accoudée et lisait. Elle s'aidait des lèvres à voix basse, comme si elle eût appris une leçon. Le livre était un roman. Elle mettait à cette lecture le même sérieux qu'elle eût apporté à l'étude, dans la soif de savoir qui est, je le pense, commune à la jeunesse soviétique. J'ai aimé ces gens simples. Je ne crois pas les avoir trahis dans les sentiments que je leur prête dans cette nouvelle. »*



AVANT-PROPOS

L'auteur a découvert le journal de Macha au cours d'un récent voyage en Russie. Il en publie ici les principaux passages en les intercalant avec une relation succincte des événements qui leur sont contemporains, extraite du *Petit Abrégé d'Histoire Universelle,* Hertzel, 1977.

Pour la clarté du récit, l'auteur a cru utile de rappeler brièvement au lecteur peu familier de la chose militaire la réorganisation qui avait eu lieu, autour de l'année 1963, dans les armées des diverses Puissances formant les blocs de l'Est et de l'Ouest. Ces Puissances avaient articulé leurs forces militaires, sous un seul commandement suprême, en trois grands groupements, répondant chacun à une mission distincte :

— les Forces Stratégiques, groupant les Forces Aériennes de Bombardement et d'Engins Stratégiques ;

— les Forces Tactiques, groupant les Forces Terrestres et leurs Forces Aériennes d'Appui ;

— les Forces Navales, groupant les Flottes de Surface Aéro-Navales et les Flottes Sous-Marines, capables, outre leur mission propre de guerre navale, de participer, avec leur aviation de bombardement et leurs engins, à l'action stratégique générale.

I

« *Le premier jour, en pleine paix, des deux côtés les forces stratégiques prirent l'air.* »

⁂

Personne ne sait. Je suis seule à savoir...

Ce jour-là a commencé comme les autres jours. C'était les vacances. Je me suis éveillée au chant du coq. L'aube d'été éclatait au-dessus de la forêt. Des vapeurs montaient des marais. Longtemps, je me suis appuyée à la fenêtre, à m'emplir de l'air du matin. Comme c'était bon après cette longue année, la dernière dans cette horrible *Outchitelskaïa.* Horrible ? J'exagère. Je n'aime pas la vie entre quatre murs.

Je suis sortie dans la grande allée d'arbres. J'ai vu nos bêtes quitter l'étable et se joindre au troupeau. Il était escorté, comme toujours, des gamins du village, certains avec des triques dont ils pressaient la croupe des bêtes. Le vieux Fédor marchait en tête. Le vieux Fédor a vu le Grand Octobre, comme tous les anciens du pays, mais il est plus âgé qu'eux tous. Il se souvient du temps où il était fonctionnaire. C'était à l'époque des tsars. Il la regrette. Peut-être parce qu'il était plus jeune ? Il a conservé sa casquette galonnée, mais le galon ne signifiait rien : il était simple facteur rural... Il m'a fait un geste d'amitié.

— « Te voici de retour, Mariouchka. Tu es encore plus jolie que l'an passé. »

Je n'ai pas rougi : venant du vieux Fédor...

— « Longue vie à toi, Fédor Fédorovitch. »

— « Dieu te garde, Mariouchka. »

Le vieux Fédor est un homme d'autrefois.

Je l'ai vu s'éloigner avec un léger baluchon sur l'épaule, au bout de sa grosse canne, comme il faisait pour ramener à la maison un peu de beurre et de fromage quand il travaillait encore à la laiterie coopérative, près d'ici, avant qu'on l'ait renvoyé pour son âge. C'est son repas de midi qu'il emporte.

Le troupeau a disparu dans un grand nuage de poussière.

Me voici institutrice. A la rentrée, j'occuperai mon poste : mon « premier » poste ! Vania achève son service. Nous nous marierons à l'automne. Il est allé voir ceux de la Direction, à Minsk. Nous serons nommés au même endroit. Quel bonheur !

(Aujourd'hui est le quatrième jour. Je n'ai pas touché à mon journal pendant ces trois jours. Tout cela ne serait-il qu'un mauvais songe ? Hélas !)

⁂

« Il n'y avait pas eu de tension politique. Depuis plusieurs années, les divergences s'étaient atténuées entre les nations dites « capitalistes » et les démocraties populaires. Si la socialisation avait gagné les législations de l'Ouest, le bloc de l'Est s'était embourgeoisé. La guerre froide, encore épisodique, allait n'être plus qu'un souvenir. La politique de « dissuasion » des puissances de l'Ouest avait mis fin au « chantage » atomique de l'Est. Un équilibre, fondé, de part et d'autre, sur le « deterrent » (1), *s'était établi entre les deux blocs. Apparemment, la coexistence pacifique était entrée dans une phase constructive. »*

⁂

Iliouchka a sorti le tracteur.

— « Tu rêves, sœurette... Vois mon beau tracteur. C'est le dernier modèle. Je l'ai ramené de Bobrouisk, il n'y a pas huit jours. J'ai dû discuter ferme avec ceux des bureaux. Cette vermine ! Si je ne leur avais graissé la patte... Avec cet outil-là, nous allons faire du bon travail ! »

Mon père est sorti à son tour. Il a pris les fonctions de secrétaire du kolkhose l'an dernier. Cela lui cause beaucoup de souci. Les hommes se sont rassemblés près de la fontaine. Ils sont partis pour les champs. La moisson commence. Mon père faisait de grands moulinets avec son bâton, à son habitude. Il en frappait les branches basses des grands chênes. Sa bonne voix rude a hâté l'arrivée des retardataires. Il s'est mis en route, fermant la marche.

Ma mère, dans la cour, donnait leur grain aux poules. Notre cochon grognait et cherchait sa pâture dans les herbes, sous les arbres courts du verger. Une colombe roucoulait sur les tuilettes du toit.

J'aidai ma mère au ménage.

Le soleil monta haut dans le ciel. Midi nous réunit autour de la *kacha* fumante. Puis tout s'appesantit dans l'engourdissante torpeur de l'été...

⁂

(1) C'est le nom qu'on donnait alors aux forces de « dissuasion » ou forces de représailles. Ces forces avaient un double objet : préventif (leur menace dissuadait le bloc adverse de se lancer dans l'aventure d'une guerre atomique) ; punitif (si le bloc adverse passait outre à la menace). Les forces de « dissuasion » s'identifiaient, pratiquement, avec les Forces Stratégiques. Ces forces étaient nécessairement mobilisées et prêtes à agir en tous temps.

« A l'indication radar de l'approche d'un premier engin, le commandement suprême des forces militaires de l'Ouest avait fait jouer le dispositif d'alerte des forces de couverture. La mission initiale de ces forces était de « tenir », c'est-à-dire de survivre à l'attaque atomique adverse. Au même instant, il déclenchait l'action des forces de représailles de l'Ouest. La totalité de ces forces se dirigea sur ses objectifs. Une seconde indication radar signala l'attaque de la masse des engins de l'Est. La Guerre Nucléaire commençait. »

⁂

Notre village est entièrement agricole. Il se trouve contre une très petite ville : Staryé Dorogui. Staryé Dorogui est un chef-lieu de district. Il est situé dans une clairière de la forêt. On y vit du bois. C'est au bord des grandes étendues marécageuses du Pripet. Au sud, sont les marécages ; au nord et à l'est, la forêt. L'ouest est un pays de fines collines. Staryé Dorogui, son nom l'indique, est à la rencontre des routes. D'un côté, c'est la route de Bobrouisk, loin vers l'est, au delà de la forêt ; un peu au nord, la route de Minsk. A l'ouest, à une trentaine de verstes, est la ville de garnison de Vania : Sloutsk. Jadis, avant la Grande Guerre Patriotique, Sloutsk était la ville frontière. La frontière est maintenant plus à l'ouest.

Vania a pris du grade : il est sergent. Son instruction l'a fait verser dans une unité de *snariads* (1). Il n'est pas permis de parler de ces unités. Naturellement, je n'en ignore rien : Vania me raconte tout ce qu'il fait. Aussi bien, chacun sait à quoi s'en tenir, il y a tant de ces *snariads*. A Sloutsk, il en existe toute une batterie. Celui de Vania a la forme d'un long fuseau. Il est bien deux fois comme lui en hauteur, si ce n'est plus, et brille comme un rouble neuf tant il est astiqué. Vania le soigne. Il en est fier. Il l'aime, son bel engin étincelant ! J'en étais jalouse. Vania m'a expliqué que c'était une chance pour nous deux que les savants aient réussi à en augmenter encore la portée. Cela a permis d'en installer plus à l'intérieur du pays. Il y a quelques années seulement, cela eût été impossible. Au lieu de Sloutsk, on eût envoyé Vania en Pologne ou sur la Baltique. Il n'eût pu venir que de loin en loin. De Sloutsk, il lui est facile de venir au village. C'est-à-dire quand il s'arrange pour se faire remplacer par celui avec qui il alterne, parce qu'il faut qu'à tout moment il y ait un gradé responsable pour appuyer sur le bouton et faire partir le *snariad*. On n'a plus ensuite à s'en soucier : il va seul au but. En réalité, il ne s'agit pas exactement d'un bouton, mais d'une manette ou quelque chose de ce genre, très simple à manœuvrer, car il faut faire vite. C'est important. Cela peut être une question de secondes.

---

(1) Unité d'engins.

Sans quoi, si l'ennemi vous devance, tout est volatilisé, le temps de faire ouf ! Et alors, il n'y a plus rien ni personne pour la riposte... Quand il peut s'échapper, Vania découvre toujours un camion qui aille sur Minsk ou Bobrouisk et le dépose à Staryé Dorogui, au passage. Une fois à Staryé, c'est l'affaire d'une ou deux verstes pour le village. Aujourd'hui, qu'importe ! J'ai quitté Minsk et l'école normale d'institutrices pour n'y plus revenir. Vania n'aura bientôt plus à faire la navette : nous serons mariés...

(J'écris ces choses comme si elles étaient encore, comme si rien n'était survenu depuis mon retour.)

Vania était accouru pour fêter mon arrivée. Il ne devait pas revenir ce soir-là : il ne pouvait se faire remplacer deux soirs de suite. Ils avaient d'ailleurs un exercice d'alerte (c'est le mot) dont il ne pouvait être exempté : tous doivent être présents à ces sortes d'exercice. Naturellement, Vania n'aurait pas dû en avoir connaissance : l'alerte est donnée à l'improviste. Mais le secret transpire toujours : les supérieurs préfèrent être sûrs que tout se passera bien et que chacun sera à son poste. Cela les fait valoir... Ils appellent aussi cet exercice un exercice « presse-bouton ». C'est pourquoi je pense au mot « bouton » quand j'essaie de me représenter le mécanisme. On leur fait répéter tous les gestes, sauf le dernier, qui déclencherait le *snariad* et le ferait partir.

⁂

« *La première explosion fut enregistrée à* 17 *h.* 47 (*heure de Greenwich*), *à Sheffield, Grande-Bretagne. On est généralement d'accord pour fixer à* 17 *h.* 55, *soit huit minutes plus tard, le départ des engins des forces de représailles de l'Ouest, et à* 18 *h.* 03, *c'est-à-dire avec un retard considérable sur le premier engin lancé, l'attaque atomique de l'Est. Dans l'ensemble, à regarder la durée de leur trajet, les engins échangés dans cette phase très brève se croisèrent avant d'arriver à destination. On admet que, quarante-cinq minutes après le début de l'action, la masse des engins balistiques lancés par les deux adversaires avaient atteint les objectifs stratégiques initiaux de la campagne. Le premier engagement atomique avait eu lieu.* »

⁂

Passé le gros de la chaleur, je suis allée jusqu'à l'orphelinat. C'est à Staryé Dorogui, un peu hors de la ville, un bâtiment de bois rectangulaire et sans étage. Un terrain de jeux s'étend derrière la maison, sans clôture. J'ai revu la fontaine et les larges baquets où les petites font barboter leurs pieds, après avoir joué, à l'heure du coucher. Il n'est pas de vacances pour ces fillettes. Où iraient-elles ? Seules, les classes ferment. On organise des promenades et des visites. Anna Trofimovna, la directrice,

est une vieille demoiselle toute ridée et très douce. Je vais la voir à toutes mes vacances. Elle m'accueille avec le même sourire.

— « Te voici de retour, Maria Ivanovna, et voici tes études terminées. »

Et de rire et de m'embrasser, et de m'inspecter des pieds à la tête.

« Comme te voilà grande et forte, et bien faite ! »

Et de m'embrasser encore. Anna Trofimovna m'a enseigné mes premières lettres...

Nous avons pris le thé. Comme à chacun de mes retours, elle m'a fait les honneurs de la grande maison. C'est un plaisir toujours neuf pour moi, tout est si propre et net. Le gros plancher de sapin a blanchi sous les lessivages. On a repeint les dortoirs. Ils me rappellent mon dortoir de l'*Outchitelskaïa,* mais ici les lits sont très petits : ce sont des lits de petites filles — la plus âgée n'a pas douze ans. Aux murs sont les mêmes portraits de Karl Marx et de notre grand Lénine. J'ose m'en accuser : je n'aime pas Karl Marx. A cause de sa barbe, et c'est une matière livresque, uniquement livresque. Et puis Karl Marx n'est pas Russe : il était Allemand. J'aime ce qui est russe ; notre peuple est le seul peuple vraiment civilisé du monde...

Une maîtresse s'est mise au piano et a fait chanter les fillettes. J'ai chanté avec elles.

Il m'a fallu goûter au repas que préparait Katia, la cuisinière, toujours solide sur ses vieilles jambes.

Quand je suis partie, c'était déjà le soir. Je me suis pressée, il était près de sept heures.

Je venais de connaître mes derniers instants de bonheur...

⁂

Les uns disent que cela a commencé par des sortes de sifflements, très hauts, incroyablement hauts, dans le ciel. J'étais dehors, j'arrivais au village : je n'ai rien entendu de semblable.

Il n'y avait pas un nuage ; ce ne pouvait être l'orage.

Le vieux Fédor a dit ensuite qu'il avait vu des signes dans le soleil...

Le sol a grondé. Oui, cela a commencé par le sol, cette bonne terre qui me portait dans la grande allée, dans la trompeuse paix du soir.

Les hommes près de la fontaine se sont regardés, comme pour une chose dont on n'est pas très sûr. Mon père les avait réunis pour ses instructions du soir. Tous ont levé la tête et interrogé le ciel.

Ma mère est venue à la fenêtre.

Un chien hurla.

Au loin s'apercevait le troupeau, dans sa gloire de poussière.

Le soleil rougeoyait ses dernières flammes, là-bas vers Sloutsk, où était mon âme.

Il y eut d'autres flammes.

Soudain, ce fut l'Enfer...

L'horizon fut une torche, un cercle ardent, un bouillonnement de feu et de fumée, où se dressèrent les grands champignons gigantesques. La forêt se tordit sous un vent de folie. L'air était un tambour. Un oiseau, disloqué, s'abattit contre un arbre.

Des montagnes s'écrasèrent en écroulements de sons sur nos têtes. Il n'y eut plus qu'un bruit, un seul bruit, comme si le silence avait abandonné la terre.

Au couchant, le sôleil était un disque mort.

Ce fut la ruée du troupeau, l'éclatement des bêtes, renversant les clôtures, se jetant dans l'étable ; une course échevelée de la cavalerie du village.

Les hommes, à la fontaine, étaient des statues de sel. A la fenêtre, ma mère devait crier, m'appeler, car sa bouche était grande ouverte.

Le vieux Fédor parut, haletant, boitillant loin derrière ses bêtes, un doigt pointé vers le ciel.

— « Vinovat ! Nous avons péché. Vinovat ! »

Il s'en fut avec des gestes de dément.

Devant la minuscule chapelle, jamais ouverte hors les dimanches, des femmes s'assemblèrent et prièrent.

Iliouchka revint sur son tracteur. Il ouvrit la barrière et remisa sa machine, comme à l'ordinaire.

Toute la nuit, les explosions se succédèrent, espacées, plus lointaines...

Il fallut s'éclairer à la chandelle.

⁂

« En même temps que les engins balistiques, les formations aériennes de bombardement; robotes et pilotées, des forces stratégiques des deux blocs s'étaient portées sur leurs objectifs. Les formations d'interception avaient de même pris l'air, à la rencontre des attaques adverses. Les engagements aériens qui en résultèrent, plus que l'action des artilleries antiaériennes qui suivirent, causèrent de lourdes pertes de part et d'autre et réduisirent considérablement la puissance de ces attaques. Les formations et appareils isolés qui réussirent à forcer les défenses opposées parvinrent généralement sur leurs objectifs dans la nuit du premier au deuxième jour des hostilités. Un grand nombre ne purent rentrer à leurs bases détruites et furent perdus pour la suite immédiate de la bataille.

» Les forces navales offensives porte-avions et porte-engins de l'Ouest, parties de leurs mouillages atlantiques et pacifiques, faisaient route pour prendre position au plus près des côtes de l'Est. La mission de ces forces était de compléter les effets de l'action atomique initiale des forces stratégiques, en agissant profondément à l'intérieur du continent ennemi. Alors que la mission essentielle des forces stratégiques était de s'assurer la

maîtrise finale de l'air par la destruction des bases aériennes et d'engins et des stocks de charges atomiques de l'adversaire, la mission primordiale des forces navales était d'anéantir ses ressources nucléaires en appliquant leurs moyens de destruction sur la ceinture de minerais s'étendant d'Arkhangelsk au Turkestan et sur ses usines atomiques et d'engins. Comme les forces stratégiques, les forces navales avaient, en outre, une mission subsidiaire de destruction des nœuds de communication, des centres urbains et des régions industrielles des territoires de l'Est. Leur intervention était prévue pour les troisième et quatrième jours. Elle devait se poursuivre les jours suivants.

» De leur côté, les forces navales de l'Est avaient pris la mer. Les forces navales défensives se proposaient de contenir l'offensive navale atomique de l'Ouest au plus loin des côtes et de rejeter, si possible, les bâtiments ennemis hors du rayon efficace des engins et robots. Les flottes sous-marines offensives mirent le cap sur les eaux américaines en vue de couper les communications maritimes de l'Ouest, mettre ses flottes de guerre hors de combat et lui enlever sa suprématie navale. Des unités sous-marines porte-engins avaient reçu mission d'agir en profondeur sur le continent nord-américain pour achever de le détruire et le mettre hors d'état de soutenir la lutte. Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, l'Est avait porté le meilleur de son effort sur la constitution d'une puissante force sous-marine. Les Puissances de l'Est avaient misé sur le sous-marin. Là fut leur erreur capitale. »

II

Ce fut de nouveau l'aube. C'était le deuxième jour.

J'entendis mon nom à la fenêtre.

— « Macha ! »

Je ne dormais pas. Je n'avais pas dormi. Comment aurais-je pu ? Je m'étais jetée sur mon lit. J'attendais le jour.

« Macha ! »

Ce n'était qu'un souffle.

Je me suis dressée. C'était Vania.

— « C'est toi. Est-ce bien toi, Vaniouchka ? »

Vania enjamba l'appui de la fenêtre.

« Comment as-tu pu ? Dans tout ce feu... cette tempête de feu ! Vania, oh ! Vania, qu'arrive-t-il ? »

Vania s'assit sur le lit. Il se prit la tête dans les mains. Il avait perdu son bonnet. Il se mit à pleurer sans répondre.

Je relevai la tête de Vania. Je la pressai contre mon épaule.

« Vania ! Qu'as-tu, Vaniouchka ? »

— « Ecoute, Machenka... Je me suis enfui. J'ai sauté dans un camion.

Je l'ai laissé, je ne sais où, sur la route. Je me suis terré toute la nuit, là derrière... Comprends-tu ? C'est la guerre. J'ai quitté mon poste. J'ai pris un camion. Je suis aussi bon que mort !... »

⁂

« *Le deuxième jour fut marqué par l'entrée en action des forces tactiques des deux blocs.*

» *L'action stratégique se limita à des tirs intermittents, généralement localisés, provenant de zones de lancement peu ou pas touchées par les bombardements de la veille. Des charges nucléaires avaient été lancées en grand nombre. Des stocks avaient été détruits ou neutralisés. L'Est et l'Ouest ménageaient les munitions restantes, dans l'attente de l'intervention des forces navales qui, pensait-on dans les deux camps, devaient emporter la décision stratégique et gagner la guerre.*

» *Chez tous les belligérants, les actions atomiques initiales avaient causé des destructions incalculables en vies humaines et en biens, et profondément désorganisé les communications. L'Ouest avait marqué un avantage, dû à sa situation périphérique par rapport au bloc de l'Est. Cette situation privilégiée lui avait permis de concentrer ses attaques sur les régions vitales de l'adversaire, en négligeant les vastes étendues désertiques composant la majeure portion de ses territoires. Il est certain que cette situation se fût trouvée radicalement renversée si l'Est avait réussi à réaliser la surprise dans l'attaque atomique initiale.*

Les forces terrestres de l'Est se portèrent en avant. Dans la nuit, les forces aériennes tactiques des deux camps avaient commencé leurs opérations d'appui nucléaire en bombardant violemment les arrières de la zone de bataille. Ces actions s'intensifièrent au cours de la journée et s'étendirent à l'appui rapproché des unités terrestres. Les artilleries atomiques renforcèrent, des deux côtés, l'appui aérien par des tirs à longue portée à l'intérieur des dispositifs terrestres, tandis que les armes atomiques légères des assaillants et des défenseurs agissaient à plus courte distance. Les pertes furent terrifiantes pour les troupes de l'Est en mouvement, ralenties et canalisées par les zones radio-actives créées par les bombardements. »

⁂

J'ai pleuré, comme ce matin-là sanglotait la fontaine...

Une barre de brume, qui n'était pas de vraie brume, fermait l'horizon là où le soleil aurait dû paraître. De hautes traînées grises s'étiraient longuement dans le ciel, qui n'étaient pas des nuages.

Mon père avait rassemblé ceux du village. Nous ne sommes pas nombreux, notre village est un très petit village : une *dérevnia* ne faisant pas même commune. Tous avaient des visages de cendre.

— « On ne sait rien, » dit mon père. « Il faut attendre... Allons ! La moisson, elle, n'attend pas... »

La corvée est partie. Le ciel pesait sur les épaules. Je n'ai pas vu les grands moulinets de mon père, ni sa canne haute frapper les branches basses des grands chênes.

Iliouchka mit en route son tracteur.

Les femmes firent ce que font les femmes ; ce n'est pas la guerre qui enlève l'ouvrage.

Les bêtes sont restées à meugler à l'étable.

Fédor est venu s'asseoir sur le banc contre la maison. Il a hoché sa vieille tête grise.

— « Dieu nous punit, Mariouchka. Nous avons péché. La fin des temps est proche. »

Comment croire à ces bêtises ? Chacun sait que ce sont ces bandits d'Occident. *Razboïniki !*

J'ai laissé Fédor à dodeliner de la tête...

A midi, je suis allée porter de la nourriture à Vania, au fond du verger. Il s'est fait une cache dans la meule.

Je suis retournée à Staryé. Les gens ne savent que penser ni que faire. On creuse des abris sans beaucoup de méthode. Il n'est pas arrivé de journaux. La radio est muette. Minsk ne répond pas. Le téléphone est mort. La ville est retranchée du reste du monde.

A la scierie, l'aube du moulin est immobile. Les ouvriers errent sur le chantier. Les cœurs sont lourds et lourds les regards.

La Défense Civile organise des équipes pour se porter au secours des villes voisines, s'il reste des gens à sauver. Parviendront-elles à les atteindre ?

Le soviet de district a envoyé une délégation aux ordres, à Minsk. La voiture a dû rebrousser chemin. A vingt verstes, la route a disparu. La terre fume encore. La chaleur seule eût empêché d'aller plus loin.

Des *Komsomols* se sont portés sur Bobrouisk. Au delà de la forêt, il n'y a plus de vie...

Anna Trofimovna a gardé son sourire. Elle a tenu conseil avec les maîtresses. Le manuel de Défense Civile est resté ouvert sur le petit bureau où elle range minutieusement chaque chose. Au fond du grand terrain, les petites creusaient de grands trous. C'était jeu plutôt qu'ouvrage. Jamais elles n'amèneront l'abri à profondeur.

Un homme les regardait. J'ai interrogé ses yeux de tristesse.

Comme à Vania, la même question est venue à mes lèvres.

— « Pacha, qu'arrive-t-il ? »

— « Maria Ivanovna ! Quelle joie pour moi de te revoir ! »

Pavel Andréiévitch est un savant : il enseigne à l'Institut Atomique de Moscou. C'est le neveu d'Anna Trofimovna.

— « Pacha, d'où viens-tu ? Est-ce la fin du monde ? »

— « J'étais en chemin. Je suis arrivé hier. Aux premières explosions.

Ces brigands nous ont attaqués ! Mais tout était prêt pour la riposte. Ils le paieront ! Nous gagnerons, Macha... Que tu es jolie ! Te voilà tout à fait femme... »

Pavel Andréiévitch est le camarade d'école d'Iliouchka.

« Staryé a eu de la chance ; je n'ai pas observé de bombe au cobalt. Ils les auront envoyées sur les grands centres. Une seule bombe H ; cela devait être sur Minsk. Le reste était charge atomique banale... Qu'est-ce que ma Tante me dit ? Tu te maries ? »

— « Oui, à l'automne. »

— « Qui est-ce ? »

— « Tu ne le connais pas. Un du village. Il n'est pas de ton âge. Il fait son service à Sloutsk. »

— « Son service ? Nous ne sommes plus en paix, Macha. Ce mot n'a plus de sens. C'est la guerre... L'aimes-tu ? »

J'ai haussé les épaules.

— « Tu es bien curieux. Lui m'aime. Serais-tu jaloux, Pavel Andréiévitch ? Aurais-tu encore en tête ton idée d'autrefois ? »

Pavel a frappé nerveusement de sa badine sa courte botte de cuir.

« Il est instituteur. On nous donnera le même poste en octobre. »

— « Restera-t-il des écoles ? Et des enfants pour s'y rendre ? Il faut s'attendre à de grands changements dans le monde, Macha... »

Pavel affirme que Staryé Dorogui n'offre pas d'intérêt pour l'ennemi. Il n'y a pas grande industrie. Pas même une pile. Nous ne risquons pas de nous trouver dans la zone fatale d'une bombe. Nous n'aurions à craindre que de lointains effets de souffle. Pavel veut-il me rassurer ? Dieu l'entende !

Moi, Maria Ivanovna, secrétaire de mon groupe de *Komsomols* à Minsk, je me suis signée à la chapelle. Quelqu'un l'avait ouverte...

⁂

« *En fin de journée, certains des éléments les plus avancés des forces terrestres de l'Est étaient parvenus au contact des défenses ennemies. Les forces terrestres de l'Ouest, moins exposées sur leurs positions, avaient moins souffert que les forces adverses. Leurs pertes étaient, malgré cela, énormes...*

» *Le choc psychologique des explosions et de leurs effets, dont les combattants avaient été, de près ou de loin, les témoins pendant les deux premiers jours de bataille, avait paralysé, pour longtemps, dans les deux camps, la volonté de lutte des survivants.* »

⁂

La journée s'est traînée jusqu'au soir. Il y eut, très loin, d'autres champignons. Peu. Ils étaient minuscules à l'échelle.

La fausse brume qui bouchait l'horizon a fini par disparaître.

Des avions sont passés avec un accompagnement de fumées blanches qui ne leur ont fait aucun dommage. Ils n'ont pas laissé tomber de bombes.

Le soir est venu. Les nerfs étaient à bout. Vania a passé la nuit dans ma chambre...

De Sloutsk, du moins, ils ne viendront pas le prendre : il ne reste rien.

III

J'ai dormi. Y eut-il cette nuit-là d'autres bombes ? Quand je me suis éveillée, Vania dormait encore. Je l'ai regardé longuement. Je ne l'avais jamais vu dans le sommeil. Vania a un visage d'enfant quand il dort. J'aime son front têtu et sa bouche boudeuse. Mais où sont ses cheveux fous de folle avoine ? A Sloutsk, on les lui a coupés à l'ordonnance. Pauvre Vania ! Je n'ai pu lui refuser le bonheur que ses yeux suppliaient quand je lui ai souhaité le bonsoir. Il faut que je le sorte de son sommeil et qu'il retourne à sa cachette. Voici le jour. Il ne serait pas prudent qu'il tarde. Iliouchka a vu le camion dans le chemin. Il m'en a parlé. J'ai évité son regard.

Mon père presse la rentrée de la moisson. Je ne sais où le village prend son courage. Le vieux Fédor jette ses imprécations au ciel et à la terre. Il déparle avec l'âge.

A la scierie, on n'a pas repris le travail. Où iraient les commandes ? La station est déserte. Les voies sont silencieuses. On n'entend plus le chant des trains sur le rail, au passage.

Le District a réussi à pousser jusqu'à Minsk. A la place de la ville est un entonnoir. On n'a pas rencontré de survivants. Il n'y a plus de Gouvernement.

Pavel est venu nous rendre visite. Il est mobilisable sur place. C'est-à-dire à l'Institut. Il devrait rejoindre Moscou, ou plutôt le site de guerre où le repli de l'Institut est prévu. Mais comment partir ? Et que reste-t-il de l'Institut ? L'agression de l'Ouest a été si soudaine qu'il est improbable, dit Pavel, qu'on ait pu évacuer à temps la capitale. Pavel cherche à se rendre utile. Il s'est mis à la disposition du soviet de district. On lui en a donné acte. De la paperasse, c'est tout ce qu'ils savent faire ! Le désordre est extrême. Le soviet siège sans arrêt, mais que peut-il résulter de leurs palabres ?

Ilia a sorti son fascicule. Ses ordres sont pour Bobrouisk — il est artilleur. Il n'y a plus de Bobrouisk. Et il n'y a pas eu d'Ordre de Mobilisation.

Pavel, dans son désœuvrement, envie Ilia et son tracteur.

Je sens que les deux hommes m'observent. Ils doivent trouver étrange de ne pas lire en moi plus d'alarme sur le sort de Vania. Je ne peux feindre l'angoisse d'une fiancée qui sait celui qu'elle aime dans la four-

naise. Mon inquiétude est autre. Il faut croire qu'elle ne paraît pas au regard.

On a décontaminé le camion abandonné par Vania sur la route. Ilia l'avait signalé à la Défense Civile. Pavel affirme qu'il n'y avait pas trace de radiations. C'est heureux pour Vania qui ne se ressent d'aucune atteinte...

L'hôpital a reçu les premiers blessés. Ils se sont traînés de fort loin jusqu'à Starvé. Les secours fonctionnent mal.

Il est passé de nombreux avions à des hauteurs vertigineuses dans le ciel. Pavel a parlé de reconnaissances. Des explosions ont encore secoué le sol vers le soir, sans qu'on observe d'éclatements. Cela paraissait venir de l'extrémité de l'horizon, à l'est.

La nuit venue, Vania est venu de nouveau me rejoindre dans ma chambre...

IV

Vania a eu un sommeil agité. Il geignait et s'accusait je ne sais de quel crime imaginaire. Il a répété plusieurs fois : C'est la guerre. Il revit, sans doute, les horreurs de Sloutsk. Je n'ai pu distinguer d'autres mots sans suite. J'ai posé ma main sur son front et l'ai apaisé de mes caresses. Il s'est rendormi dans mes bras. Quand il m'a quittée, au jour naissant, j'ai cru voir Ilia qui guettait à l'angle du mur.

Ilia n'a jamais montré de sympathie pour Vania. Il reproche à Vania de trop boire pour un instituteur. Au vrai, Vania ne boit pas plus que la plupart des hommes. Il s'étourdit dans les grandes circonstances. Qui l'en blâmerait sur notre vieille terre russe ! L'autre soir — dire qu'il n'y a que trois jours, longs comme des hivers —, quand il est accouru de Sloutsk pour me faire fête, il n'a pu se contenir dans sa joie de me revoir. Un verre a suivi l'autre. C'est à de telles occasions que Vania cède. Il est reparti avec une bouteille de notre réserve pour faire participer ses camarades à sa joie. Où est le mal ? Cela a fait tiquer Ilia. La vérité est qu'Ilia a du dépit de mes fiançailles avec Vania. Vania n'est pas le mari qu'il me destinait. Je sais quel eût été le beau-frère de son cœur. Pavel était sur les rangs quand je me suis fiancée à Vania...

A Starvé, on a pillé dans la nuit la boulangerie coopérative. Les sacs de farine ont été éventrés. C'est une honte, à un moment où la solidarité socialiste devrait cimenter tous les cœurs. Le soviet de ville a décidé la constitution d'une milice de protection. Pavel s'est présenté — il est officier de réserve. On lui a donné le commandement d'une section qui n'existe encore que sur le papier. Pavel était heureux de nous en apporter la nouvelle.

L'hôpital est plein. On installe des blessés partout dans la ville. L'impression produite est très forte sur les gens. Anna Trofimovna a reçu une petite fille atrocement brûlée. On doute qu'elle vive.

Un hélicoptère est venu de Gomel avec enfin des nouvelles. C'est la consternation. On redoutait le pire, mais cela ! Au-delà de la Bérézina, c'est le désert. Des terres ravagées à l'infini vers l'est. De grandes étendues tristes comme la mort. Il ne reste de Moscou que de grands squelettes vidés de leur substance, qui étaient les gratte-ciel dont s'enorgueillissait la capitale. Je n'y puis croire. Notre vieux Moscou !

Gomel a été éprouvé par la vague d'une bombe qui a manqué le but. Il y a peu de dégâts et le nombre des victimes est faible. Notre président Kaganovitch (1) n'était pas à Minsk au moment de sa destruction. Il se reposait dans sa campagne. Il essaie de reconstituer un gouvernement. Cela n'est pas facile : les personnalités manquent.

On ne sait rien du reste de l'Union. A l'Ouest, une bataille serait en cours.

Le soviet de district a été invité à envoyer un délégué siéger au nouveau gouvernement.

L'hélicoptère est reparti pour Gomel...

Dans l'après-midi, comme au premier jour, une nouvelle avalanche de bombes s'est abattue sans crier gare. De nouveau, nous nous sommes trouvés au centre du même cirque infernal d'explosions géantes. Une partie de la forêt a flambé à l'est. De la chaleur s'est ajoutée à celle déjà lourde du jour. Fédor est allé, chargé de ses malédictions, de porte en porte. Sa raison s'en va. Quand cela finira-t-il ? Pavel ne parle plus de gagner la guerre.

L'hélicoptère est revenu, ne sachant où se poser : Gomel n'existe plus.

La chandelle manque. Ma mère a ressorti de la soupente une vieille lampe à huile d'autrefois.

Pour la troisième fois, j'ai cherché le sommeil au côté de Vania...



Je suis sortie brusquement de ma torpeur. Etait-ce le jour ? La lueur d'une bombe que je n'aurais pas entendue ? La lune éclairait ma chambre, astre mort. La terre aussi allait mourir. Près de moi, Vania délirait... Mêlés de paroles indistinctes, des mots se formaient sur ses lèvres... Etait-ce possible ? Je délirais moi-même. Non, ce ne pouvait être ; ce serait trop horrible. Il fêtait mon retour... Tais-toi ! Vania, tais-toi !... Ma main ferme la bouche de Vania. Tais-toi, Vania... Que personne ne t'entende !

Demain sera le cinquième jour... Il y en aura un sixième, puis un septième... Et ensuite ?...

---

(1) Il s'agit de Mikhaïl N. Kaganovitch, président en exercice de la République Socialiste Soviétique de Biélo-Russie au moment du conflit. Minsk était le siège du Gouvernement.

V

« Au soir du quatrième jour, la guerre était stratégiquement perdue pour l'Est.

» Les causes de la défaite étaient claires.

» Les forces de détection et de destruction anti-sous-marines de l'Ouest avaient détecté et pris en chasse les bâtiments sous-marins à grand rayon d'action des flottes offensives sous-marines de l'Est. Ces flottes furent détruites avant que leurs gros aient pu parvenir aux zones maritimes qui leur avaient été assignées. Cette destruction, encore partielle au soir du quatrième jour, se poursuivit les jours suivants. L'Ouest conservait sa liberté d'action sur mer et sa puissance navale. Les forces navales défensives de l'adversaire ne purent s'opposer à l'offensive navale de l'Ouest. Elles ne remportèrent que des succès locaux et sans lendemain. Réfugiées dans leurs eaux territoriales, elles ne pouvaient subsister longtemps sans le secours de leurs bases presque entièrement détruites.

» Libres de leurs mouvements, les forces navales de l'Ouest avaient lancé leurs attaques stratégiques de robots et d'engins dès qu'elles étaient parvenues à portée efficace de leurs objectifs terrestres. Précédées de reconnaissances pilotées à haute altitude, ces attaques consommèrent la ruine du système économique de l'Est et la rupture complète de ses communications.

» Le quatrième jour, il n'y avait plus de gouvernement ni de haute autorité militaire organisés à l'Est. Sur les fronts terrestres, en de nombreux points, il n'existait plus de commandement au-dessus du régiment. Le carburant n'arrivait plus. La désorganisation du système de contrôle aérien et l'état des bases aériennes étaient tels que l'Est n'était plus en mesure de faire intervenir ses forces tactiques pilotées en appui de la bataille terrestre, bien que celles-ci disposassent encore de nombreuses charges nucléaires.

» L'Ouest, durement touché, hors le domaine de la mer, était lui-même dans une situation peu brillante.

» Les destructions étaient immenses. Des contrées entières avaient disparu. Gouvernement et commandement étaient, comme à l'Est, désorganisés. Il n'existait plus de communications terrestres.

» Mais l'Ouest avait conservé ses communications maritimes. Ses forces navales étaient presque intactes. Il disposait des ressources considérables du continent sud-américain, demeuré hors du conflit et en grande partie hors du rayon d'action des engins. Les nations de l'Amérique latine furent « invitées » à participer au sauvetage du monde occidental. D'autre part, certaines régions excentriques, telle la Nouvelle-Zélande, avaient peu souffert, en raison de leur éloignement, des attaques nucléaires de l'Est. L'Ouest était stratégiquement et économiquement en situation de poursuivre et nourrir la guerre.

» L'Ouest commença aussitôt l'œuvre de réorganisation et de reconstitution de l'économie et de la société occidentales. Cette tâche était vitale et ne pouvait attendre l'achèvement d'une lutte dont l'issue n'était pas douteuse. Il fallait aussi empêcher la formation et la propagation de foyers de communisme pouvant surgir de l'état de misère totale des populations ayant survécu. Concurremment, il fallait éliminer ce qui restait à l'Est de capacité et de potentiel nucléaires.

» Le dixième jour, il était clair que, hors de rares engins provenant de bases isolées non encore détectées et détruites, les forces stratégiques de l'Est, robotes, pilotées et d'engins, étaient virtuellement anéanties.

» Le quinzième jour, les bâtiments de surface et sous-marins étaient éliminés.

» Enfin, le vingtième jour, leurs liens tactiques rétablis, les forces terrestres de l'Ouest, demeurées jusqu'alors dans une attitude d'expectative, se portèrent lentement en avant. Les pertes subies les avaient réduites à des effectifs très faibles, mais elles étaient bien armées et bien ravitaillées par air, à partir des bases flottantes des forces navales. Appuyées par leur aviation tactique et précédées d'unités atomiques légères, elles rejetèrent devant elles les restes des forces terrestres de l'adversaire, privées de leur soutien aérien et de leurs ravitaillements. En fait, le vingt-cinquième jour, l'ennemi n'opposait plus de résistance organisée. Certaines unités furent désarmées. Celles qui avaient gardé quelque cohésion reçurent l'ordre de marcher vers l'Est. Celles qui s'y refusèrent furent détruites.

» Les forces terrestres de l'Ouest s'arrêtèrent aux anciennes frontières. Elles ne pénétrèrent pas en territoire ennemi. »

VI

Les jours se succèdent, l'un semblable à l'autre. Juillet est entré dans un passé mort. Septembre s'annonce. Je reprends mon journal. J'étais sans âme et sans courage.

La petite fille de l'orphelinat est morte. Elle s'appelait Véra (1)... Vérouchka. On s'était mis à l'aimer. On l'a pleurée. Ce n'était pourtant qu'une très petite vie, perdue avec tant d'autres. On l'a mise au fond du grand terrain. Une croix a été plantée sur sa tombe. Cela n'est pas légal : l'orphelinat est un établissement d'Etat. Mais il n'y a plus d'Etat.

La guerre continue. On ne bombarde plus ; il ne reste rien à bombarder. Il est maintenant possible de traverser les étendues immenses dont l'Ouest a fait un désert de terres brûlées et de poussières. Il n'y a plus

(1) En russe, la première des vertues théologales : La Foi.

d'essence. Les déplacements sont lents et difficiles. Des liens ont été renoués avec des lambeaux de terre ayant échappé, ici ou là, au massacre. On ne voit plus Ilia, si fier, sur son tracteur. Au village, on a reconstitué les anciens attelages. Le district est, par bonheur, agricole. Il a peu souffert, si ce n'est à ses limites. On subsiste dans les campagnes, mais à Staryé les denrées sont rares. Le ravitaillement se fait mal. Il y a beaucoup de maraude. On a pendu des gens, pour l'exemple. Cela n'y a rien fait. Pavel et sa milice ont peine à maintenir l'ordre. Le district vit sur soi. Avec qui échanger ? Et comment ? Il n'y a plus de chemin de fer. Nous avons notre bois. Il nous reste. Que pouvons-nous en faire ?

Vania est allé revoir ce qui était Sloutsk. Il en est revenu comme du séjour des ombres. Il tremble. Pauvre Vania !

L'avenir est sombre.

Des avions passent. Des avions ennemis. Ils descendent très bas et observent. Où sont les nôtres ?

Ce matin, une troupe est arrivée à Saryé, venant de l'ouest. C'est la première fois que nous voyons de nos soldats. Ces hommes ne savent où aller. Staryé est la première ville intacte qu'ils rencontrent sur le sol russe depuis qu'ils se replient. L'ennemi se serait arrêté à la frontière : l'ancienne frontière, près de Sloutsk. On ne les a pas même désarmés. Ils ont reçu l'ordre de se retirer à cent verstes, sous peine d'anéantissement. Ces choses sont incroyables. Où est notre belle armée ? Le District a fait cantonner le détachement dans la ville. Ils sont déguenillés et manquent de tout, mais heureux de voir des gens en vie et de se retrouver entre compatriotes.

Ilia a fini par découvrir Vania. Il a tu aux parents qu'il l'a vu sortir de ma chambre. Quelle importance ?

Pavel me regarde d'une certaine façon quand il me rencontre. Ilia a dû lui dire. Pavel hait Vania. Que va-t-il en sortir ?

Le village fait grise mine à Vania. Aucun de ceux qui étaient à l'armée ne sont revenus. Vania a échappé par miracle — c'est sa version des choses — à la mort. On met en doute sa fable. Que ferait-on de lui si on apprenait ?

Moi aussi, je tremble...

Il couche en haut dans la soupente. Pourvu qu'on ne l'entende pas s'il délirait encore... Ilia nous surveille. Il nous est difficile de nous joindre le soir.

Les moissons sont rentrées. On a remis en marche le vieux moulin.

Fédor Fédorovitch n'est plus.

Je me suis confiée à Pavel. Je n'en pouvais plus. Mon secret est trop lourd. Je lui ai tout dit. Il m'a serré contre lui. J'ai pleuré sur sa poitrine.

Pavel m'aime. Je ne puis l'aimer.

J'aime Vania... J'ai pitié de Vania.

Je ne sais si je dois en être heureuse... Je porte un enfant de Vania.

VII

« Il n'y eut pas d'occupation. L'Ouest se devait à sa reconstruction et ne pouvait gaspiller ses faibles ressources en hommes. Après avoir libéré les territoires que l'Est s'était annexé dans les guerres précédentes, les forces terrestres de l'Ouest installèrent un cordon défensif aux frontières, formé de forces légères soutenues par des armes nucléaires. De même, les forces navales établirent des têtes de pont défensives aux frontières de mer. Quelques aérodromes furent rétablis. Les garnisons du cordon défensif et des têtes de pont fournirent des détachements de pénétration chargés de rechercher les moyens nucléaires subsistants en territoire ennemi pour se les faire livrer ou les détruire : piles, bombes et engins, personnel scientifique. En certains points, l'Est tenta de s'opposer à ces investigations et les détachements de recherche durent faire appel à leur armement nucléaire pour imposer leur volonté, mais généralement la menace suffit à vaincre l'opposition... »

VIII

A l'orphelinat, le piano s'est tu. Mais les petites continuent leurs jeux dans le grand terrain, près de la petite tombe. Katia se lamente ; elle n'a pas grand chose à mettre dans ses casseroles pour nourrir son petit monde.

Anna Trofimovna s'inquiète. Elle me trouve pâle et très triste.

— « Tes joues se creusent, Maria Ivanovna. Est-ce du mal d'aimer ? Ton Vania ne se montre pas. Que ne nous l'amènes-tu ? Vas-tu l'épouser enfin ? »

— « Est-ce qu'on se marie encore ? J'ai peur, Anna Trofimovna. Devant moi, je ne vois que des jours noirs. »

— « Garde ton courage, Macha. Notre devoir est là. Entends les chants d'oiseaux dans les arbres. Notre Patrie ressurgira de ses cendres. Je ne verrai pas ce temps, mais toi... et ce qui naîtra de toi... »

S'apercevrait-on déjà de ma grossesse ?

Ma mère s'attriste. Mon père a du souci. Ils nous pressent, Vania et moi. Nous serons la première noce du village dans cette grande désolation de tout. Les gens demeurent hostiles à Vania. S'ils savaient, ils le mettraient en pièces. Nous nous marierons ; il le faudra bien. Mais où sont nos deux beaux postes d'octobre ?

Il n'y a plus ni thé, ni tabac. Ni allumettes. Tout cela venait d'ailleurs. Plus même de quoi faire marcher le briquet des hommes. Comme au temps jadis, nous faisons le feu de bois et gardons la flamme sous la cendre pour le feu et la lumière du lendemain. Nous y allumons la *loutchina* : le copeau de bois résineux d'autrefois.

Ce n'est pas le grain qui manque. On continue à distiller la vodka...

D'autres débris de l'armée sont passés par Staryé, venant de l'ouest, marchant vers l'est. Des hommes hâves et harassés, mais ayant hâte de retrouver le foyer. Combien n'en verront que la ruine, un peu de poussière où était leur joie !

Ils n'ont pas fait de prisonniers. Ils les ont chassés devant eux comme une troupe de bêtes...

Dieu, qu'ont-ils fait de notre belle Russie !

⁂

Cela a d'abord été un bruit, venu de Pinsk, à demi épargné, au sud, en plein marais. Ceux de l'Ouest pousseraient des pointes dans le pays. Puis le bruit a pris corps. Des enquêteurs se sont présentés. Ils s'étaient fait précéder de menaces. Ils recherchent tout ce qui, de près ou de loin, touche à l'atome. Pavel est inquiet. Ils prennent leurs précautions ; il fallait s'y attendre, dit-il.

⁂

Après Pinsk, un hélicoptère a survolé Staryé Dorogui. Il a lancé des tracts. C'est une sommation. Une délégation ennemie débarquera demain. Si elle s'y oppose, la ville sera détruite.

Pavel est venu chercher refuge à la maison. Il est prêt à gagner la forêt. Vania voit cela d'un mauvais œil. Pavel tourne trop autour de moi.

⁂

Ils sont venus. On leur a donné des bureaux à la Maison de Culture. Ils ont convoqué les « notables », le soviet de district et le soviet de ville. Anna Trofimovna a assisté à la réunion, en sa qualité de conseillère. Leur chef a pris la parole. On doit leur livrer immédiatement tout ce qui peut exister de moyens atomiques : personnel et matériel. Ils ne se contenteront pas de la déclaration des responsables. Ils mèneront eux-mêmes leurs investigations. Ils ont aussitôt commencé. Ils font venir les gens et les interrogent. Ils ont leurs interprètes : des Russes passés à leur solde ; des Polonais ayant tourné casaque...

⁂

Je n'ose le croire. Vania se serait présenté spontanément à la Maison de la Culture...

J'ai lu le meurtre dans les yeux de Pacha. La jalousie le ronge et la haine de Vania. Qu'ai-je été me confier à lui !

⁂

Leur enquête est achevée. Le District a vingt-quatre heures pour livrer Pavel. Passé ce délai, le pays sera rasé.

Pavel a pris son parti...

***

Ils sont venus arrêter Vania. Pavel s'est vengé. Il n'a pas voulu me laisser à Vania. Il s'est livré et l'a dénoncé.

Fédor avait raison. La malédiction est sur nous. C'est nous qui avons commencé. Malheureux Vania qui, après boire — c'était pour moi —, a fait le geste qu'il ne fallait pas faire, dans ce maudit exercice. On presse sur le bouton, le *snariad* part : l'ultime geste interdit dans l'exercice, sinon c'est la guerre. Oui, c'est pour moi qu'il a bu avec ses camarades — *Pitio za zdravié !* — pour achever la fête. Un verre suit l'autre. Traître vodka ! On fait circuler l'alcool à la ronde. Ce n'était qu'un exercice d'alerte. Dans son excitation, il a fait partir son beau *snariad*. Et c'est cela qui a tout déclenché...

Oui, c'est nous qui avons commencé. Ils vont le proclamer à la face de la terre !

***

Ils vont l'emmener. Ils vont emmener Vania...

Cette nuit, Pavel s'est donné la mort.

Ilia erre — comme une âme en peine. Il me reproche la mort de Pacha.

Non, ce n'est pas pour moi que Pavel s'est tué. Il ne croyait plus en la Russie. Non, ce n'est pas pour moi... Ce n'est pas non plus parce qu'il devait partir. Il ne croyait plus en la science. Il ne croyait plus à rien...

Je puis accompagner Vania ; ils me l'ont dit. Ils ne lui veulent pas de mal. Qu'il porte témoignage...

Partirai-je ?

Est-ce que je puis quitter cette terre ? Tu as raison, Anna Trofimovna, notre devoir est là. Notre Patrie demeure...

Si c'est un garçon, comment l'appellerai-je ?

Si c'est une fille, oh ! oui ! Nadéjda :

Espérance !

Maria Ivanovna.

***

Le journal de Macha semblait s'achever sur ce mot d'Espérance (en russe, le prénom de Nadéjda signifie, en effet, Espérance : la seconde des vertus théologales), mais un feuillet arraché avait été intercalé entre les

pages. Ce feuillet paraissait avoir été écrit longtemps après la dernière page du journal. Son authenticité ne fait pas de doute, cependant, car il explique l'ignorance de l'Histoire sur la cause immédiate du déclenchement du conflit. L'auteur se croit obligé d'en donner ici le texte :

L'hélicoptère qui les remportait s'est écrasé dans la forêt. Tous sont morts. Vania est mort... Pauvre Vania ! Malheureux Vania ! Héroïque Vania ! Il s'est jeté sur le pilote. Ses mains étaient encore rivées aux commandes.

Personne ne sait. Personne ne saura. Je suis seule à savoir...

Notre conte ultra-bref

Cache-cache

par GÉRARD KLEIN

Ç'avait été une œuvre de longue haleine.

De dix années, jamais il n'avait quitté la bibliothèque où il travaillait, noircissant feuille après feuille, les empilant, se relisant à quelques mois de distance, voyageant dans un prodigieux univers mathématique qu'il créait lentement.

Vers la moitié de la dixième année, il vit se profiler la silhouette du résultat. L'ultime équation. La parfaite résolution. La preuve mathématique de l'existence de Dieu.

Il lui avait fallu tenir compte de tous les facteurs, bâtir un modèle exact et théorique de l'univers, réunir un million de coordonnées, les nouer en bottes serrées, y mettre le feu et peser les cendres.

Mais maintenant, il connaissait l'ultime équation, il l'écrivait, il la démontrait. En son extrême simplicité elle ne couvrait qu'un millier de pages. Il travailla vingt heures par jour. En trois mois d'un labeur harassant, il acheva ce travail, dernier aboutissement de l'esprit humain.

Il traça la dernière ligne, dessina amoureusement le dernier caractère, tira un trait au bas de la page, se demanda s'il allait mettre le mot « fin » en majuscules.

Alors la voix toute puissante, écrasante, majestueuse, tonna de toutes parts et de nulle part. Il fit un bond, effrayé.

— « C'est bon, » disait la voix, « tu m'as trouvé. A ton tour de te cacher. Je compte un million d'années. Et n'essaie pas de tricher. »

Les souvenirs de M. Auguste Bedloe

(*A tale of the Ragged Mountains*)

par EDGAR POE

Si nous présentons cette histoire de Poe dans le Rayon des Classiques, c'est parce qu'elle est relativement peu connue et qu'elle repose, plus nettement que certaines de ses œuvres les plus célèbres, sur un pur mystère fantastique. Elle parut pour la première fois en avril 1844 dans le « Godeys Lady's Book », revue féminine, comme son nom l'indique ! Nous la publions dans sa traduction classique : celle de Baudelaire, bien qu'à l'examen celle-ci nous ait semblé un peu embarrassée. Sans doute Baudelaire n'avait-il pas retrouvé, dans cette nouvelle assez sèche de ton, et avant tout descriptive, le Poe visionnaire qu'il aimait le mieux...



VERS la fin de l'année 1827, pendant que je demeurais près de Charlottesville, dans la Virginie, je fis par hasard la connaissance de M. Auguste Bedloe. Ce jeune gentleman était remarquable à tous égards, et excitait en moi une curiosité et un intérêt profonds. Je jugeai impossible de me rendre compte de son être tant physique que moral. Je ne pus obtenir sur sa famille aucun renseignement positif. D'où venait-il ? Je ne le sus jamais bien. Même relativement à son âge, quoique je l'aie appelé un jeune gentleman, il y avait quelque chose qui m'intriguait au suprême degré. Certainement, il semblait jeune, et même il affectait de parler de sa jeunesse ; cependant, il y avait des moments où je n'aurais guère hésité à le supposer âgé d'une centaine d'années. Mais c'était surtout son extérieur qui avait un aspect tout à fait particulier. Il était singulièrement grand et mince, se voûtant beaucoup — les membres excessivement longs et émaciés, le front large et bas, une complexion absolument exsangue ; sa bouche, large et flexible, et ses dents, quoique saines, plus irrégulières que je n'en vis jamais dans aucune bouche humaine. L'expression de son sourire, toutefois, n'était nulle-

ment désagréable, comme on pourrait le supposer ; mais elle n'avait aucune espèce de nuance. C'était une profonde mélancolie, une tristesse sans phases et sans intermittences. Ses yeux étaient d'une largeur anormale et ronds comme ceux d'un chat. Les pupilles elles-mêmes subissaient une contraction et une dilatation proportionnelles à l'accroissement et à la diminution de la lumière, exactement comme on l'a observé dans les races félines. Dans les moments d'excitation, les prunelles devenaient brillantes à un degré presque inconcevable et semblaient émettre des rayons lumineux d'un éclat non réfléchi, mais intérieur, comme fait un flambeau ou le soleil ; toutefois, dans leur condition habituelle, elles étaient tellement ternes, inertes et nuageuses qu'elles faisaient penser aux yeux d'un corps enterré depuis longtemps.

Ces particularités personnelles semblaient lui causer beaucoup d'ennui, et il y faisait continuellement allusion dans un style semi-explicatif, semi-justificatif, qui, la première fois que je l'entendis, m'impressionna très péniblement. Toutefois, je m'y accoutumai bientôt et mon déplaisir se dissipa. Il semblait avoir l'intention d'insinuer plutôt que d'affirmer positivement que, physiquement, il n'avait pas toujours été ce qu'il était ; qu'une longue série d'attaques névralgiques l'avaient réduit d'une condition de beauté personnelle non commune à celle que je voyais. Depuis plusieurs années, il recevait les soins d'un médecin nommé Templeton — un vieux gentleman âgé de soixante-dix ans, peut-être, qu'il avait pour la première fois rencontré à Saratoga, et des soins duquel il tira dans ce temps, ou crut tirer, un grand secours. Le résultat fut que Bedloe, qui était riche, fit un arrangement avec le docteur Templeton, par lequel ce dernier, en échange d'une généreuse rémunération annuelle, consentit à consacrer exclusivement son temps et son expérience médicale à soulager le malade.

Le docteur Templeton avait voyagé dans les jours de sa jeunesse, et était devenu à Paris un des sectaires les plus ardents des doctrines de Mesmer. C'était uniquement par le moyen des remèdes magnétiques qu'il avait réussi à soulager les douleurs aiguës de son malade ; et ce succès avait très naturellement inspiré à ce dernier une certaine confiance dans les opinions qui servaient de base à ces remèdes. D'ailleurs, le docteur, comme tous les enthousiastes, avait travaillé de son mieux à faire de son pupille un parfait prosélyte, et finalement, il réussit si bien qu'il décida le patient à se soumettre à de nombreuses expériences. Fréquemment répétées, elles amenèrent un résultat qui, depuis longtemps, est devenu assez commun pour n'attirer que peu ou point l'attention, mais qui, à l'époque dont je parle, s'était très rarement manifesté en Amérique. Je veux dire qu'entre le docteur Templeton et Bedloe s'était établi peu à peu un rapport magnétique très distinct et très fortement accentué. Je n'ai pas toutefois l'intention d'affirmer que ce rapport s'étendît au-delà des limites de la puissance somnifère ; mais cette puissance elle-même avait atteint une grande intensité. A la première tentative faite pour

produire le sommeil magnétique, le disciple de Mesner échoua complètement. A la cinquième ou sixième, il ne réussit que très imparfaitement et après des efforts opiniâtres. Ce fut seulement à la douzième que le triomphe fut complet. Après celle-là, la volonté du patient succomba rapidement sous celle du médecin, si bien que, lorsque je fis pour la première fois leur connaissance, le sommeil arrivait presque instantanément par un pur acte de volition de l'opérateur, même quand le malade n'avait pas conscience de sa présence. C'est seulement maintenant, en l'an 1845, quand de semblables miracles ont été journellement attestés par des milliers d'hommes, que je me hasarde à citer cette apparente impossibilité comme un fait positif.

Le tempérament de Bedloe était au plus haut degré sensitif, excitable, enthousiaste. Son imagination, singulièrement vigoureuse et créatrice, tirait sans doute une force additionnelle de l'usage habituel de l'opium, qu'il consommait en grande quantité, et sans lequel l'existence lui eût été impossible. C'était son habitude d'en prendre une bonne dose immédiatement après son déjeuner, chaque matin — ou plutôt immédiatement après une tasse de fort café, car il ne mangeait rien dans l'avant-midi — et alors il partait seul, ou seulement accompagné d'un chien, pour une longue promenade à travers la chaîne de sauvages et lugubres hauteurs qui courent à l'ouest et au sud de Charlottesville, et qui sont décorées ici du nom de *Ragged Mountains.*

Par un jour sombre, chaud et brumeux, vers la fin de novembre et durant l'étrange interrègne de saisons que nous appelons en Amérique l'été indien, M. Bedloe partit, suivant son habitude, pour les montagnes. Le jour s'écoula, et il ne revint pas.

Vers huit heures du soir, étant sérieusement alarmés par cette absence prolongée, nous allions nous mettre à sa recherche, quand il reparut inopinément, ni mieux ni plus mal portant, et plus animé que de coutume. Le récit qu'il fit de son expédition et des événements qui l'avaient retenu fut en vérité des plus singuliers.

⁂

— « Vous vous rappelez, » dit-il, « qu'il était environ neuf heures quand je quittai Charlottesville. Je dirigeai immédiatement mes pas vers la montagne, et vers dix heures j'entrai dans une gorge qui était entièrement nouvelle pour moi. Je suivis toutes les sinuosités de cette passe avec beaucoup d'intérêt. Le théâtre qui se présentait de tous côtés, quoique ne méritant peut-être pas l'appellation de sublime, portait en soi un caractère indescriptible, et pour moi délicieux, de lugubre désolation. La solitude semblait absolument vierge. Je ne pouvais m'empêcher de croire que les gazons verts et les roches grises que je foulais n'avaient jamais été foulés par un pied humain. L'entrée du ravin est si complètement cachée et de fait inaccessible, excepté à travers une série d'acci-

dents, qu'il n'était pas du tout impossible que je fusse en vérité le premier aventurier — le premier et le seul qui eût jamais pénétré ces solitudes.

» L'épais et singulier brouillard ou fumée qui distingue l'été indien, et qui s'étendait alors pesamment sur tous les objets, approfondissait sans doute les impressions vagues que ces objets créaient en moi. Cette brume poétique était si dense que je ne pouvais jamais voir au-delà d'une douzaine de yards de ma route. Ce chemin était excessivement sinueux, et, comme il était impossible de voir le soleil, j'avais perdu toute idée de la direction dans laquelle je marchais. Cependant, l'opium avait produit son effet accoutumé — qui est de revêtir tout le monde extérieur d'une intensité d'intérêt. Dans le tremblement d'une feuille, dans la couleur d'un brin d'herbe, dans la forme d'un trèfle, dans le bourdonnement d'une abeille, dans l'éclat d'une goutte de rosée, dans le soupir du vent, dans les vagues odeurs qui venaient de la forêt, se produisait tout un monde d'inspirations — une procession magnifique et bigarrée de pensées désordonnées et rapsodiques.

» Tout occupé par ces rêveries, je marchai plusieurs heures durant lesquelles le brouillard s'épaissit autour de moi à un degré tel que je fus réduit à chercher mon chemin à tâtons. Et alors, un indéfinissable malaise s'empara de moi — une espèce d'irritation nerveuse et de tremblement. Je craignais d'avancer, de peur d'être précipité dans quelque abîme. Je me souvins aussi d'étranges histoires sur ces *Ragged Mountains* et de races d'hommes bizarres et sauvages qui habitaient leurs bois et leurs cavernes. Mille pensées vagues me pressaient et me déconcertaient, pensées que leur vague rendait encore plus douloureuses. Tout à coup, mon attention fut arrêtée par un fort battement de tambour.

» Ma stupéfaction, naturellement, fut extrême. Un tambour, dans ces montagnes, était chose inconnue. Je n'aurais pas été plus surpris par le son de la trompette de l'Archange. Mais une nouvelle et bien plus extraordinaire cause d'intérêt et de perplexité se manifesta. J'entendais s'approcher un bruissement sauvage, un cliquetis, comme d'un trousseau de clefs — et à l'instant même un homme à moitié nu, au visage basané, passa devant moi en poussant un cri aigu. Il passa si près de ma personne que je sentis le chaud de son haleine sur ma figure. Il tenait dans une main un instrument composé d'une série d'anneaux de fer et les secouait vigoureusement en courant. A peine avait-il disparu dans le brouillard que, haletante derrière lui, la gueule ouverte et les yeux étincelants, s'élança une énorme bête. Je ne pouvais pas me méprendre sur son espèce : c'était une hyène.

» La vue de ce monstre soulagea plutôt qu'elle n'augmenta mes terreurs ; car j'étais bien sûr maintenant que je rêvais et je m'efforçai, je m'excitai moi-même à réveiller ma conscience. Je marchai délibérément et lestement en avant. Je me frottai les yeux. Je criai très haut. Je me pinçai les membres. Une petite source s'étant présentée à ma vue, je m'y arrêtai, et je m'y lavai les mains, la tête et le cou. Je crus

sentir se dissiper les sensations équivoques qui m'avaient tourmenté jusque-là. Il me parut, quand je me relevai, que j'étais un nouvel homme, et je poursuivis fermement et complaisamment ma route inconnue.

» A la longue, tout à fait épuisé par l'exercice et par la lourdeur oppressive de l'atmosphère, je m'assis sous un arbre. En ce moment parut un faible rayon de soleil et l'ombre des feuilles tomba sur le gazon légèrement, mais suffisamment définie. Pendant quelques minutes, je fixai cette ombre avec étonnement. Sa forme me comblait de stupeur. Je levai les yeux. L'arbre était un palmier.

» Je me levai précipitamment et dans un état d'agitation terrible — car l'idée que je rêvais n'était plus désormais suffisante. Je vis, je sentis que j'avais le parfait gouvernement de mes sens, et ces sens apportaient maintenant à mon âme un monde de sensations nouvelles et singulières. La chaleur devint tout d'un coup intolérable. Une étrange odeur chargeait la brise. Un murmure profond et continuel, comme celui qui s'élève d'une rivière abondante, mais coulant régulièrement, vint à mes oreilles, entremêlé du bourdonnement particulier d'une multitude de voix humaines.

» Pendant que j'écoutais, avec un étonnement qu'il est bien inutile de vous décrire, un fort et bref coup de vent enleva, comme une baguette de magicien, le brouillard qui chargeait la terre.

» Je me trouvai au pied d'une haute montagne dominant une vaste plaine, à travers laquelle coulait une majestueuse rivière. Au bord de cette rivière s'élevait une ville d'aspect oriental, telle que nous en voyons dans les *Mille et une Nuits,* mais d'un caractère encore plus singulier qu'aucune de celles qui y sont décrites. De ma position, qui était bien au-dessus du niveau de la ville, je pouvais apercevoir tous ses recoins et tous ses angles, comme s'ils eussent été dessinés sur une carte. Les rues paraissaient innombrables et se croisaient irrégulièrement dans toutes les directions, mais ressemblaient moins à des rues qu'à de longues allées contournées, et fourmillaient littéralement d'habitants. Les maisons étaient étrangement pittoresques. De chaque côté, c'était une véritable débauche de balcons, de vérandas, de minarets, de niches et de tourelles fantastiquement découpées. Les bazars abondaient ; les plus riches marchandises s'y déployaient avec une variété et une profusion infinies : soies, mousselines, la plus éblouissante coutellerie, diamants et bijoux des plus magnifiques. A côté de ces choses, on voyait de tous côtés des pavillons, des palanquins, des litières où se tenaient de magnifiques dames sévèrement voilées, des éléphants fastueusement caparaçonnés, des idoles grotesquement taillées, des tambours, des bannières et des gongs, des lances, des casse-tête dorés et argentés. Et parmi la foule, la clameur, la mêlée et la confusion générales, parmi un million d'hommes noirs et jaunes, en turban et en robe, avec la barbe flottante, circulait une multitude innombrable de bœufs saintement enrubannés, pendant que des légions de singes malpropres et sacrés grimpaient, jacassant et piaillant, après les corniches des mosquées, ou se suspendaient aux minarets et aux tourelles. Des rues

fourmillantes aux quais de la rivière descendaient d'innombrables escaliers qui conduisaient à des bains, pendant que la rivière elle-même semblait avec peine se frayer un passage à travers les vastes flottes de bâtiments surchargés qui tourmentaient sa surface en tous sens. Au-delà des murs de la ville s'élevaient fréquemment, en groupes majestueux, le palmier et le cocotier, avec d'autres arbres d'un grand âge, gigantesques et solennels ; et çà et là on pouvait apercevoir un champ de riz, la hutte de chaume d'un paysan, une citerne, un temple isolé, un camp de gypsies, ou une gracieuse fille solitaire prenant sa route, avec une cruche sur sa tête, vers les bords de la magnifique rivière.

» Maintenant, sans doute, vous direz que je rêvais ; mais nullement. Ce que je voyais, ce que j'entendais, ce que je sentais, ce que je pensais n'avait rien en soi de l'idiosyncrasie non méconnaissable du rêve. Tout se tenait logiquement et faisait corps. D'abord, doutant si j'étais réellement éveillé, je me soumis à une série d'épreuves, qui me convainquirent bien vite que je l'étais réellement. Or, quand quelqu'un rêve, le soupçon ne manque jamais de se confirmer et le dormeur est presque immédiatement réveillé. Ainsi, Novalis ne se trompe pas en disant que *nous sommes près de nous réveiller quand nous rêvons que nous rêvons.* Si la vision s'était offerte à moi telle que je la décris, sans que je l'eusse soupçonnée d'être un rêve, alors elle eût pu être purement un rêve ; mais, se présentant comme je l'ai dit, et suspectée et vérifiée comme elle le fut, je suis forcé de la classer parmi d'autres phénomènes. »

— « En cela, je n'affirme pas que vous ayez tort, » remarqua le docteur Templeton. « Mais poursuivez. Vous vous levâtes, et vous descendîtes dans la cité. »

— « Je me levai, » continua Bedloe, regardant le docteur avec un air de profond étonnement, « je me levai, comme vous dites, et descendis dans la cité. Sur ma route, je tombai au milieu d'une immense populace qui encombrait chaque avenue, se dirigeant toute dans le même sens, et montrant dans son action la plus violente animation. Très soudainement, et sous je ne sais quelle pression inconcevable, je me sentis profondément pénétré d'un intérêt personnel dans ce qui allait arriver. Je croyais sentir que j'avais un rôle important à jouer, sans comprendre exactement quel il était. Contre la foule qui m'environnait, j'éprouvai toutefois un profond sentiment d'animosité. Je m'arrachai du milieu de cette cohue, et rapidement, par un chemin circulaire, j'arrivai à la ville, et j'y entrai. Elle était en proie au tumulte et à la plus violente discorde. Un petit détachement d'hommes ajustés moitié à l'indienne, moitié à l'européenne, et commandés par des gentlemen qui portaient un uniforme en partie anglais, soutenait un combat très inégal contre la populace fourmillante des avenues. Je rejoignis cette faible troupe, je me saisis des armes d'un officier tué et je frappai au hasard avec la férocité nerveuse du désespoir. Nous fûmes bientôt écrasés par le nombre et contraints de chercher un refuge dans une espèce de

kiosque. Nous nous y barricadâmes, et nous fûmes, pour le moment, en sûreté. Par une meurtrière, près du sommet du kiosque, j'aperçus une vaste foule dans une agitation furieuse, entourant et assaillant un beau palais qui dominait la rivière. Alors, par une fenêtre supérieure du palais, descendit un personnage d'une apparence efféminée, au moyen d'une corde faite avec les turbans de ses domestiques. Un bateau était tout près, dans lequel il s'échappa vers le bord opposé de la rivière.

» Et alors, un nouvel objet prit possession de mon âme. J'adressai à mes compagnons quelques paroles précipitées mais énergiques, et, ayant réussi à en rallier quelques-uns à mon dessein, je fis une sortie furieuse hors du kiosque. Nous nous précipitâmes sur la foule qui l'assiégeait. Ils s'enfuirent d'abord devant nous. Ils se rallièrent, combattirent comme des enragés, et firent une nouvelle retraite. Cependant nous avions été emportés loin du kiosque, et nous étions perdus et embarrassés dans des rues étroites, étouffées par de hautes maisons, dans le fond desquelles le soleil n'avait jamais envoyé sa lumière. La populace se pressait impétueusement sur nous, nous harcelait avec ses lances, et nous accablait de ses volées de flèches. Ces dernières étaient remarquables et ressemblaient en quelque sorte au kriss tortillé des Malais — imitant le mouvement d'un serpent qui rampe — longues et noires, avec une pointe empoisonnée. L'une d'elles me frappa à la tempe droite. Je pirouettai, je tombai. Un mal instantané et terrible s'empara de moi. Je m'agitai — je m'efforçai de respirer — je mourus. »

— « Vous ne vous obstinerez plus sans doute, » dis-je en souriant, « à croire que toute votre aventure n'est pas un rêve ? Etes-vous décidé à soutenir que vous êtes mort ? »

Quand j'eus prononcé ces mots, je m'attendais à quelque heureuse saillie de Bedloe, en manière de réplique ; mais, à mon grand étonnement, il hésita, trembla, devint terriblement pâle et garda le silence. Je levai les yeux sur Templeton. Il se tenait droit et raide sur sa chaise ; ses dents claquaient et ses yeux saillaient hors de leurs orbites.

— « Continuez, » dit-il enfin à Bedloe, d'une voix rauque.

— « Pendant quelques minutes, » poursuivit ce dernier, « ma seule impression, ma seule sensation, fut celle de la nuit et du non-être, avec la conscience de la mort. A la longue, il me sembla qu'une secousse violente et soudaine comme l'électricité traversait mon âme. Avec cette secousse vint le sens de l'élasticité et de la lumière. Quant à cette dernière, je la sentis, je ne la vis pas. En un instant, il me sembla que je m'élevais de terre ; mais je ne possédais pas ma présence corporelle, visible, audible ou palpable. La foule s'était retirée. Le tumulte avait cessé. La ville était comparativement calme. Au-dessous de moi gisait mon corps, avec la flèche dans ma tempe, toute la tête grandement enflée et défigurée. Mais toutes ces choses, je les sentis — je ne les vis pas. Je ne pris d'intérêt à rien. Et même le cadavre me semblait un objet avec lequel je n'avais rien de commun. Je n'avais aucune volonté,

mais il me sembla que j'étais mis en mouvement et que je m'envolais légèrement hors de l'enceinte de la ville par le même circuit que j'avais pris pour y entrer. Quand j'eus atteint, dans la montagne, l'endroit du ravin où j'avais rencontré l'hyène, j'éprouvai de nouveau un choc comme celui d'une pile galvanique ; le sentiment de la pesanteur, celui de la substance rentrèrent en moi. Je redevins moi-même, mon propre individu, et je dirigeai vivement mes pas vers mon logis ; mais le passé n'avait pas perdu l'énergie vivante de la réalité, et maintenant encore je ne puis contraindre mon intelligence, même pour une minute, à considérer tout cela comme un songe. »

— « Ce n'en était pas un, » dit Templeton, avec un air de profonde solennité, « mais il serait difficile de dire quel autre terme définirait mieux le cas en question. Supposons que l'âme de l'homme moderne est sur le bord de quelques prodigieuses découvertes psychiques. Contentons-nous de cette hypothèse. Quant au reste, j'ai quelques éclaircissements à donner. Voici une peinture à l'aquarelle que je vous aurais déjà montrée, si un indéfinissable sentiment d'horreur ne m'en avait pas empêché jusqu'à présent. »

Nous regardâmes la peinture qu'il nous présentait. Je n'y vis aucun caractère bien extraordinaire ; mais son effet sur Bedloe fut prodigieux. A peine l'eut-il regardée qu'il faillit s'évanouir. Et cependant, ce n'était qu'un portrait à la miniature, un portrait merveilleusement fini, à vrai dire, de sa propre physionomie si originale. Du moins, telle fut ma pensée en la regardant.

— « Vous apercevez la date de la peinture, » dit Templeton. « Elle est là, à peine visible, dans ce coin — 1780. C'est dans cette année que cette peinture fut faite. C'est le portrait d'un ami défunt — un M. Oldeb, à qui je m'attachai très vivement à Calcutta, durant l'administration de Warren Hastings. Je n'avais alors que vingt ans. Quand je vous vis pour la première fois, monsieur Bedloe, à Saratoga, ce fut la miraculeuse similitude qui existait entre vous et le portrait qui me détermina à vous aborder, à rechercher votre amitié et à amener ces arrangements qui firent de moi votre compagnon perpétuel. En agissant ainsi, j'étais poussé en partie, et peut-être principalement, par les souvenirs pleins de regrets du défunt, mais d'une autre part aussi par une curiosité inquiète à votre endroit, et qui n'était pas dénuée d'une certaine terreur.

» Dans votre récit de la vision qui s'est présentée à vous dans les montagnes, vous avez décrit, avec le plus minutieux détail, la ville indienne de Bénarès, sur la Rivière-Sainte. Les rassemblements, les combats, le massacre, c'étaient les épisodes réels de l'insurrection de Cheyte-Sing, qui eut lieu en 1780, alors que Hastings courut les plus grands dangers pour sa vie. L'homme qui s'est échappé par la corde faite de turbans, c'était Cheyte-Sing lui-même. La troupe du kiosque était composée de cipayes et d'officiers anglais, Hastings à leur tête. Je faisais partie de cette troupe, et je fis tous mes efforts pour empêcher

cette imprudente et fatale sortie de l'officier qui tomba dans la bagarre sous la flèche empoisonnée d'un Bengali. C'était Oldeb. Vous verrez par ce manuscrit... » (ici le narrateur produisit un livre de notes, dans lequel quelques pages paraissaient d'une date toute fraîche) « que, pendant que vous *pensiez* ces choses au milieu de la montagne, j'étais occupé, ici, à la maison, à les *décrire* sur le papier. »

⁂

Une semaine environ après cette conversation, l'article suivant parut dans un journal de Charlottesville :

« *C'est pour nous un devoir douloureux d'annoncer la mort de M. Auguste Bedlo, un gentleman que ses manières charmantes et ses nombreuses vertus avaient depuis longtemps rendu cher aux citoyens de Charlottesville.*

» *M. B., depuis quelques années, souffrait d'une névralgie qui avait souvent menacé d'aboutir à une issue fatale ; mais elle ne peut être regardée que comme la cause indirecte de sa mort. La cause immédiate fut d'un caractère singulier et spécial. Dans une excursion qu'il fit dans les* Ragged Mountains *il y a quelques jours, il contracta un léger rhume avec de la fièvre qui fut suivi d'un grand mouvement du sang à la tête. Pour le soulager, le docteur Templeton eut recours à la saignée locale. Des sangsues furent appliquées aux tempes. Dans un délai effroyablement court, le malade mourut et l'on s'aperçut que, dans le bocal qui contenait les sangsues, avait été introduite par hasard une de ces sangsues vermiculaires venimeuses qui se rencontrent çà et là dans les étangs circonvoisins. Cette bête se fixa d'elle-même sur une petite arête de la tempe droite. Son extrême ressemblance avec la sangsue médicinale fit que la méprise fut découverte trop tard.*

» N. B. : *La sangsue venimeuse de Charlottesville peut toujours se distinguer de la sangsue médicinale par sa noirceur, et spécialement par ses tortillements, ou mouvements vermiculaires, qui ressemblent beaucoup à ceux d'un serpent.* »

Je me trouvais avec l'éditeur du journal en question, et nous causions de ce singulier accident, quand il me vint à l'idée de lui demander pourquoi l'on avait imprimé le nom du défunt avec l'orthographe : *Bedlo*.

— « Je présume, » dis-je, « que vous avez quelque autorité pour l'orthographier ainsi ; j'ai toujours cru que le nom devait s'écrire avec un *e* à la fin. »

— « Autorité ? Non, » répliqua-t-il. « C'est une simple erreur du typographe. Le nom est Bedloe — avec un *e* ; c'est connu de tout le monde et je ne l'ai jamais vu écrit autrement. »

— « Il peut donc se faire, « murmurai-je en moi-même, comme je tournais les talons, « qu'une vérité soit plus étrange que toutes les fictions ; car qu'est-ce que Bedlo, sans *e*, sinon Oldeb retourné ? Et cet homme me dit que c'est une faute typographique !

Sredni Vashtar

(*Sredni Vashtar*)

par SAKI

Nous avons récemment commenté (voir « Fiction » *n° 79) l'événement constitué par la première traduction française, aux éditions Robert Laffont, d'un recueil de Saki. Un des contes les plus fameux de celui-ci est* « Sredni Vashtar », *que nous reproduisons aujourd'hui. Cette belle histoire, brève comme le sont toutes celles de Saki, nous rappelle sa misogynie et montre la haine de l'enfance pour le monde des adultes. Elle ne fait que frôler le fantastique, mais d'une façon terrible. (1)*



CONRADIN avait dix ans et le diagnostic du médecin était définitif : le garçonnet avait encore à peine cinq ans à vivre. Ce docteur était un homme très doux, très blasé, et on n'attachait pas beaucoup d'importance à son opinion, sauf Mrs. de Ropp. Et Mrs. de Ropp, elle, avait beaucoup d'importance.

Mrs. de Ropp était la cousine de Conradin et, aussi, sa tutrice. Aux yeux de l'enfant, elle représentait à peu près les trois cinquièmes du monde : ce qui était nécessaire, désagréable et bien réel : les deux cinquièmes qui restaient à Conradin et qu'il dérobait à Mrs. de Ropp étaient la part secrète de son imagination. Conradin pressentait qu'un jour ou l'autre il finirait par succomber sous le poids écrasant des choses fatigantes et inévitables : maladies, manque de tendresse, méchanceté. Il aurait succombé depuis longtemps si, aiguisée par la solitude, son imagination n'était devenue exubérante.

Même à l'heure de l'examen de conscience le plus scrupuleux, Mrs de Ropp ne s'était jamais avoué qu'elle détestait Conradin. Elle n'avait jamais admis davantage que le contrarier « pour son bien » était une de ses secrètes délectations.

Conradin la haïssait avec un secret désespoir qu'il parvenait à dissimuler convenablement. Les petits plaisirs qu'il s'inventait à l'insu de sa tutrice en revêtaient une acuité plus délicieuse. Du royaume de son

(1) Nouvelle du même auteur dans « *Fiction* » : « *La musique sur la colline* » (n° 47).

imagination, Mrs de Ropp avait été définitivement exclue, comme une chose choquante qui en aurait détruit l'harmonie.

Dans la maison de Mrs de Ropp, il y avait un grand nombre de fenêtres qui ouvraient sur un jardin morne et sans joie. Il s'y trouvait quelques arbres fruitiers malingres auxquels Conradin n'avait pas le droit de toucher. C'était déjà un miracle qu'ils fleurissent sur ce maigre sol inculte ; quant aux fruits, on n'aurait certainement pas trouvé un maraîcher qui offrît dix shillings de toute la récolte.

Pourtant, dans un coin oublié, à demi caché derrière un triste bosquet, se trouvait une resserre désaffectée : le royaume de Conradin tenait tout entier entre ses murs. Il avait pour compagnons une légion de fantômes familiers, échappés de récits historiques ou sortis tout armés de son cerveau.

Mais il avait aussi deux compagnons bien vivants : une vieille poule de Houdan à moitié déplumée et à laquelle il avait voué une affection sans limite. Et, tout au fond de la resserre, dans une grande cage munie de barreaux, un grand furet-putois que son ami, le garçon boucher, lui avait apporté un jour en cachette en échange de quelques pièces de monnaies longuement amassées.

Conradin nourrissait pour ce long animal agile aux dents pointues un sentiment complexe, fait de frayeur et d'adoration : c'était son plus cher trésor. Sa seule présence dans la resserre constituait un mystère et une joie effrayante qu'il devait à tout prix cacher à la Femme, comme il nommait à part soi sa cousine.

Et, un jour, il trouva pour l'animal un nom terrible et magnifique — et ce fut de ce jour que l'animal devint dieu et que Conradin lui rendit un culte.

La Femme, elle aussi, avait une religion, et une fois par semaine allait à l'église. Elle emmenait Conradin avec elle mais il restait parfaitement insensible au service religieux.

Par contre, chaque jeudi, dans le silence profond de la resserre et l'odeur de moisi, Conradin célébrait, avec un cérémonial mystique, le culte de Sredni Vashtar, le Grand Furet. Selon la saison, des fleurs rouges ou des baies écarlates étaient déposées devant la cage qui prenait des allures de reposoir. A l'occasion des grandes fêtes, de la poudre de noix muscade était répandue sur le sol — et pour que l'offrande fût agréable à Sredni Vashtar, il était nécessaire que la muscade fût dérobée à la Femme.

Ces grandes fêtes ne se célébraient pas à jours fixes et avaient lieu à l'occasion d'un événement passager. Une fois, Mrs de Ropp souffrit d'un violent mal de dents qui dura trois jours. Conradin prolongea les fêtes pendant ces trois jours et finit par croire qu'il devait au grand Sredni Vashtar cette rage de dents providentielle qui mettait la Femme hors d'état de nuire. Si le mal avait duré un jour de plus, la provision de noix muscade eût été épuisée.

La poule Houdan n'avait jamais participé au culte rendu au Grand Furet. Depuis longtemps, Conradin avait décidé qu'elle était anabaptiste. Non qu'il eût la moindre idée sur cette religion mais Mrs de Ropp la jugeant respectable, Conradin ne pouvait que vouer au mépris la respectabilité.

Mrs de Ropp finit par découvrir l'attirance qu'exerçait la resserre sur son pupille. « Ça ne peut pas être bon pour lui de bricoler dans cette resserre par n'importe quel temps ! » Et, un matin, au petit déjeuner, elle annonça à Conradin que la poule de Houdan avait été vendue et enlevée le jour même par son acquéreur.

Avec ses yeux bombés de myope, elle scrutait le visage de l'enfant. Elle s'attendait à le voir éclater de rage ou de désespoir et avait préparé déjà tout son attirail de réprimandes et de médicaments. Mais Conradin ne dit rien ; il n'y avait rien à dire.

Quelque chose, sur son visage blême, donna peut-être fugitivement à Mrs de Ropp un semblant de remords, car l'après-midi, pour le thé, elle avait mis des toasts sur la table. Habituellement, cette friandise était bannie parce que Conradin les mangeant avec plaisir, elle avait décidé qu'ils étaient nuisibles à sa santé.

— « J'avais pensé que tu aimais les toasts, » dit-elle d'un air mortifié quand elle vit que Conradin n'y touchait pas.

— « Quelquefois, » répondit Conradin.

Ce soir-là, dans la resserre, une innovation fut introduite dans le cérémonial de l'Adoration de Sredni Vashtar. En récitant les litanies devant la cage, Conradin pour la première fois demanda une faveur.

— « Fais une chose pour moi, Sredni Vashtar ! »

La « chose » n'était pas précisée : un dieu savait mieux que lui en quoi devait consister « la chose ». Retenant un sanglot, il jeta un coup d'œil désolé vers le coin vide qu'avait occupé la poule Houdan et retourna vers le monde qu'il haïssait : celui de Mrs de Ropp.

Et chaque nuit, dans l'obscurité amicale de sa chambre, et chaque après-midi dans celle de la resserre, Conradin répétait sa fervente supplication : « Fais quelque chose pour moi, Sredni Vashtar ! »

Mrs de Ropp avait remarqué que les visites à la resserre n'avaient pas cessé avec le départ de la Houdan et un jour elle décida une nouvelle inspection.

— « Que gardes-tu dans cette cage fermée ? » demanda-t-elle à l'enfant. « Je suppose que ce sont des cochons d'Inde. Je vais nettoyer tout ça. »

Conradin serra les lèvres mais la Femme alla fouiller dans sa chambre et trouva la clé soigneusement cachée. Elle se dirigea immédiatement vers la resserre pour mettre ses projets de nettoyage à exécution.

C'était un après-midi très froid ; Conradin avait reçu l'ordre de ne pas quitter la maison. De la fenêtre de la salle à manger, il pouvait apercevoir la porte de la resserre, au-delà du bosquet. C'est là qu'il se

posta pour observer l'Ennemie. Il la vit qui entrait, il l'imagina ouvrant la porte sacrée et scrutant, de ses yeux myopes, le lit de paille dans lequel se dissimulait le dieu. Peut-être même irait-elle, dans son impatience sacrilège, jusqu'à fouiller dans la paille ?

Une dernière fois Conradin murmura sa prière: mais il ne croyait plus qu'il pourrait être exaucé. Il savait que la Femme allait sortir dans une minute, avec ce sourire pincé qu'il exécrait et que, dans une heure ou deux, le jardinier emporterait le dieu qui ne serait plus qu'un simple petit furet brun dans une cage.

Et il savait que la Femme triompherait toujours, et qu'il serait de plus en plus malade, de plus en plus écrasé jusqu'au jour où plus rien n'aurait d'importance pour lui et que le docteur aurait enfin raison.

Sous la morsure du chagrin causé par sa défaite, Conradin commença à chanter, très fort, d'une voix pleine d'arrogance, l'hymne à l'idole menacée :

Sredni Vashtar s'en alla
Ses pensées étaient des pensées rouges et ses dents étaient blanches
Ses ennemis demandaient la paix mais il leur apporta la Mort
Sredni Vashtar le Magnifique !

Puis, brusquement, il s'arrêta de chanter et s'approcha de la fenêtre. La porte de la resserre était toujours grande ouverte, comme elle avait été laissée, et les minutes s'écoulaient. Elles étaient longues mais s'écoulaient quand même.

Il observa les sansonnets qui voletaient sur la pelouse ; il les compta, les recompta, mais il avait toujours un œil fixé sur la porte de la resserre.

La bonne au visage morose entra et dressa la table pour le thé et Conradin n'avait pas quitté la fenêtre : silencieux, il surveillait et attendait. L'espoir s'insinuait et grandissait dans son cœur et la flamme du triomphe s'alluma dans ses yeux qui n'avaient connu jusqu'alors que la patiente résignation de la défaite.

Il recommença, mais dans un murmure et avec une croissante exaltation, l'hymne de victoire et de dévastation. Et il fut récompensé : la Justice Immanente se manifesta à ses yeux. Se faufilant par l'embrasure, une bête longue, sinueuse, dont les yeux clignotaient au jour et dont le pelage jaune et roux était maculé de taches humides et sombres, quitta la resserre.

Conradin tomba à genoux. Le grand furet-putois descendit vers le ruisseau qui se trouvait au bas du jardin, but un instant puis traversa le petit pont de bois et disparut dans le taillis. Tel fut le passage de Sredni Vashtar.

— « Le thé est prêt, » dit la bonne au visage morose. « Où est Madame ? »

— « Elle est allée dans la resserre il y a un moment, » dit Conradin.

Et tandis que la bonne allait chercher sa maîtresse pour prendre le thé, Conradin prit la fourchette à toasts dans le tiroir et se mit à les beurrer.

Pendant qu'il beurrait ses tartines, copieusement, et qu'il était tout à la joie de les savourer, Conradin entendit des bruits et des silences — puis les cris aigus et effrayés de la bonne, d'autres venant de la cuisine, étonnés, qui leur firent écho, puis des pas précipités venant de l'extérieur et, après un moment de calme, des sanglots et la respiration essouflée de quelqu'un qui porte un fardeau.

— « Qui le dira à ce pauvre enfant ? » chuchota une voix. « Je n'en aurai jamais le courage... »

Tandis qu'on discutait de la question, Conradin se beurra un autre toast.

Le cimetière de Marlyweck

par JEAN RAY

Dans un récent référendum, à la question portant sur les auteurs publiés trop rarement à leur gré, nos lecteurs ont répondu en classant Jean Ray en tête de liste (1). Nous reprenons donc une nouvelle série d'histoires du grand auteur fantastique belge. Voici la première, extraite du recueil « Les cercles de l'épouvante » *(1943), et où l'on retrouvera cette ambiance de cauchemar qui lui est propre. (2)*



LA longue pipe en terre de Gouda, bourrée de bon tabac de Hollande, fait « *peuh... peuh...* » et, sans se lasser, laisse monter des ronds dans l'air tiède de la chambre.

Dans la pièce, les odeurs sont excellentes et trahissent la présence de *muffins* beurrés, d'œufs frits, de lard, de thé et de confiture de framboises.

La rue est grise et silencieuse, les rideaux de mousseline passent les formes qui s'y meuvent au tamis fin, mais je ne m'en soucie guère ; je préfère à la rue mon petit jardin qui ferait la joie d'un géomètre, à cause de son quadrilatère parfait, clôturé de murs nets, et de ses sentiers tracés au cordeau.

La fin de l'automne l'a dépouillé de son mystère, mais trois sapins et un mélèze autoritaire y entretiennent une richesse verte, avec ce bel entêtement d'arbres ayant partie liée avec l'hiver.

Mon voisin, le Révérend Higbee, dit que je suis un homme heureux parce que solitaire.

Devant ma table odorante, avec le serviable rougeoiement de la salamandre dans mon dos, plongé dans l'ouate subtile de la fumée de ma pipe, je donne raison à Higbee.

Sur le trottoir d'en face, persiste un peu du verglas de la nuit ; Mr. Byslop, le marguillier, passe, glisse et s'étale.

Je ris, je prends une ample gorgée de thé et je me sens tout à fait heureux : je n'aime pas Mr. Byslop.

---

(1) Voir n° 79, page 117.
(2) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *La ruelle ténébreuse* » (n° 9) ; « *Le Psautier de Mayence* » (n° 18) ; « *Le Grand Nocturne* » (n° 38) ; « *Maison à vendre* » (n° 48) ; « *La choucroute* » (n° 51).

D'ailleurs je n'aime personne, je suis un bon vieil égoïste et mes aises font loi ; mais si je faisais quelque exception à ma complète indifférence envers le reste du genre humain, ce serait en faveur de Peaffy. Peaffy a six pieds de taille, mais il est maigre comme un fil ; sa tête est toute petite, trouée de petits yeux porcins et d'une bouche ridiculement ronde. Ne parlons pas de son nez, car je ne puis donner ce nom à une minuscule boule de chair rouge, plantée de guingois entre ces yeux et cette bouche.

Peaffy porte une redingote d'une longueur effarante et un gilet invraisemblable dont, un jour de grande attention, j'ai compté les boutons : il y en avait quinze, exactement, des boutons étranges ressemblant à des ventouses de seiche.

Quant il pleut ou qu'il fait froid, il se couvre d'un ulster jaune, qui a tout l'air d'une guérite en toile.

Peaffy a des doigts longs et coniques dont il se sert pour frapper les objets creux et leur arracher de douloureux résonnements ; je suppose que ces objets ainsi traités doivent souffrir, bien que nous leur refusions tout pouvoir sensoriel.

Mon unique ami — oh ! voilà un mot bien osé pourtant — m'emprunte assez souvent de l'argent, pas beaucoup en vérité, et ne me le rend jamais. Je ne lui en garde pas rancune, car je lui suis redevable d'étranges et bien bonnes émotions : Peaffy est un chasseur de mystères et il me laisse jouir de ses extraordinaires découvertes. C'est grâce à lui que je fis la connaissance du Bonhomme Pluie, ou du parapluie errant, un énorme « paraverse » en coton vert, qui se promenait tout seul, sans que personne le tînt, sur les terrains vagues de Putney Commons.

— « Si, par mégarde ou rare audace, on s'y abritait, on disparaîtrait à jamais dans le sol, » affirmait Peaffy.

Un soir que je suivais le parapluie solitaire, une pauvresse me demanda l'aumône.

— « Voici une demi-couronne, » lui dis-je, « mais va voir qui se trouve sous ce parapluie et viens me le dire. »

Elle obéit : je vis un peu d'eau et de sable jaillir du sol et le Bonhomme Pluie continuer son chemin tout seul dans Putney Commons ; j'étais très content, car cela me démontrait que ma confiance en Peaffy n'était pas mal placée.

Une autre fois, il me conduisit vers le grand mur, lisse comme une tôle, qui contourne une partie de Bricklayers Park.

— « Voyez donc, » dit-il, « ce mur n'a ni portes ni fenêtres, pourtant en certains soirs s'y ouvre une fenêtre carrée. »

Un soir, en effet, je la vis briller d'une triste lumière rouge, mais je n'osai m'en approcher pour voir ce qu'il y avait derrière.

— « Vous avez bien fait, » déclara Peaffy, « vous auriez eu la tête coupée. »

Ce matin donc, j'avais le sentiment du parfait bonheur, quand trois

coups secs firent vibrer les carreaux et une ombre démesurée tomba sur l'écran de mousseline.

— « Ah ! Peaffy, » dis-je, « voulez-vous boire du thé et grignoter un *scone* bien beurré ? »

Son doigt dessina des arabesques dans l'air et se braqua dans une direction définie : Peaffy préférait un verre de mon vieux sherry, dont je suis fort avare pourtant.

Mais j'étais réellement de bonne humeur ce jour-là, et je remplis deux grands verres de ce vin généreux.

— « Maintenant, racontez-moi quelque chose, » demandai-je.

Peaffy fit sonner le bois de la table.

— « Je ne raconte jamais, » dit-il, « je fais toucher les choses du doigt. Je vais vous conduire au cimetière de Marlyweck ! »

Mon verre trembla dans ma main.

— « Ah ! Peaffy, » m'écriai-je, « si c'était vrai... mais cela ne peut être. Souvenez-vous de notre promenade à Wormwood Scrubbs... il n'y était pas. »

— « Il n'y était plus, » rectifia Peaffy d'une voix sombre.

— « Soit, je veux bien le croire. Nous avons poussé alors jusqu'au fond de Paddington, par un soir affreux, Peaffy, je me suis très enrhumé, et le cimetière... »

— « Il partit un peu avant notre arrivée, cela j'en suis certain, car j'ai vu l'immense plaine noire et vide. »

— « Dont je n'ai pas voulu m'approcher. Cela m'avait tout l'air d'un gouffre béant, sait-on jamais avec ce coquin de cimetière ? »

— « Sait-on jamais ? » répéta rêveusement Peaffy. « Mais aujourd'hui il ne m'échappera pas si facilement, car je m'y rendrai en plein jour. »

— « Et je le verrai enfin ? » demandai-je.

— « Et vous y entrerez, » déclara solennellement mon ami, « je ne lui donnerai pas l'occasion de se cacher sous la terre comme une taupe ou de filer en l'air comme un oiseau. Non, non, je tiens le cimetière de Marlyweck ! »

La salamandre, dans mon dos, ronronna comme un chat ; il y avait une pile de rôties sur l'assiette chaude et le vin devint une aventurine liquide, piquée de petits soleils ; quant à l'ulster de Peaffy, il luisait comme un ventre de limace.

Ma pipe de Gouda varia son sempiternel : *peuh... peuh...* pour me souffler parmi ses anneaux de fumée : *reste... reste.*

— « Venez, » s'impatienta Peaffy, « il y a pas mal de chemin à faire ; heureusement il y a un tram pour nous y conduire aujourd'hui. »

Nous prîmes le tram dans une vilaine rue traversière de Bermondsey que je connaissais quelque peu, mais où jamais je n'avais vu de tramway. C'était une sale petite voiture à traction chevaline, ce qui m'étonna fort, et j'en fis la réflexion à Peaffy.

— « C'est par autorisation spéciale de l'alderman Chippernut, » déclara-t-il. Et il demanda deux billets pour Marlyweck au conducteur.

Celui-ci était bien le plus curieux bonhomme que j'aie jamais vu et cela aussi je ne pus le cacher à mon ami.

Il approuva vivement en branlant du chef.

— « Que pensez-vous d'une licorne ou d'un crabe doré ? » demanda-t-il. « Le mieux pourtant est de faire semblant de ne pas le remarquer ; on ne sait jamais à quoi s'en tenir avec de pareils individus. »

Le conducteur accepta notre argent, cracha dessus et le fourra dans sa bouche, puis, sans se soucier de son cheval, il s'installa sur la rampe de la plate-forme et se mit à tirer son nez, l'allongeant comme une trompe.

Le tram filait bon train, mais je ne pouvais me reconnaître dans son itinéraire.

Il traversa Marylebone dans toute sa longueur et, l'instant d'après, il se lança à toute allure le long de Clapham Road.

Je reconnus Marble Arch, St Paul's et, quelques secondes plus tard, les sales quais de Limehouse ; je crois même avoir entrevu le mail devant la mairie de Kingston au moment où nous entrions dans la cour de Charing Cross, bien que douze milles, sinon plus, les séparent. Peaffy ne semblait guère attacher de l'importance à des choses aussi ahurissantes ; il avait tiré une poignée de gros sous de sa poche et les jetait à travers le guichet de la portière à notre conducteur, qui les attrapait entre ses dents qu'il avait hideusement jaunes.

Tout à coup il cessa ce jeu ridicule en s'écriant :

— « Nous voilà sur le bon chemin ! »

Ce bon chemin était une immense étendue argileuse d'un jaune rance, sur laquelle une lourde pluie oblique tombait avec un bruit mat ; l'horizon était noyé de brumes et de fumées, et nulle part je ne voyais trace d'habitations.

Notre conducteur avait cessé ses incompréhensibles gamineries et s'occupait de son cheval et de ses rênes ; je vis que je m'étais bien trompé en lui prêtant d'étranges apparences, car il m'apparut comme un petit homme maussade et souffreteux.

En effet, il se retourna plusieurs fois pour se plaindre de son estomac et de son foie et nous demander si les pilules Merrybingle possédaient bien la vertu que la réclame des journaux leur prêtait. A ce moment, bien que rien dans le paysage ne m'y autorisât, je crus que nous étions quelque part à Slootershill et je m'en ouvris à Peaffy. Il s'amusait à casser des noisettes qu'il tirait de la poche de son ulster et haussa les épaules avec indifférence.

— « Slootershill ou la terre de Van Diemen, que nous importe. Le principal est que nous tenons le cimetière de Marlyweck ! »

— « Voilà, » cria tout à coup le conducteur. « La voiture ne va pas plus loin. Et soyez à l'heure pour le retour. »

— « Il n'y a donc pas d'autre tram ? » demandai-je.

Il me regarda gravement et se mit à compter sur les doigts.

— « Dans cent deux ans, exactement, et encore faudra-t-il tenir compte de la lune pleine, » dit-il. « Allez, dépêchez-vous, nous parlerons encore un peu des pilules Merrybingle, quand vous serez de retour. »

Déjà Peaffy me précédait sur un sentier rocailleux entre deux ruisseaux remplis d'une eau courante, bruyante et torrentueuse.

— « Aha ! » rugit-il. « Le voilà ! »

Devant nous, un énorme mur d'un gris de fer barrait d'horizon. De formidables conifères et des buis arborescents dépassaient son faîte hérissé de hallebardes. Je vis même des croix géantes se détacher sur la nue.

« Il n'y a qu'une maison dans le voisinage et c'est une taverne ; il est de bon ton de s'y arrêter et d'y prendre une consommation, mais rassurez-vous, la boisson y est bonne et la nourriture copieuse. »

Je vis une haute et étroite maison jouant au cavalier seul sur l'immensité argileuse. Elle semblait avoir été découpée en tranche dans un vaste pâté de bâtiments et laissée là, pour l'appétit d'un mangeur de pierres. Peaffy poussa la porte et nous entrâmes dans une salle claire et haute, chauffée par un excellent feu de bois et de charbon de terre. Les murs étaient recouverts de curieuses mais fort belles fresques en grisaille argentée ; dans l'une d'elle, je crus reconnaître l'île de la Mort de Boecklin et je le dis à mon compagnon.

Il fit la grimace et secoua la tête.

— « Que non, mon ami, c'est le plâtre qui s'écaille et le reste est fait par les limaces, qui doivent être nombreuses en ce lieu, mais je ne refuse pas une âme d'artiste aux limaces, il s'en faut de beaucoup ! »

Mon attention se détourna de ces curieux mirages, pour s'attacher avec admiration au buffet et au comptoir.

Toutes les liqueurs du monde s'y trouvaient à l'appel, bariolant l'espace, dans un insolent triomphe de couleurs.

« Il y a du fromage, du bœuf et du mouton froid, du saumon salé, du jambon fumé et des bananes confites ! » s'écria Peaffy. « Mais je me contenterai d'un grog bien épicé. Hola... quelqu'un ! »

Ce quelqu'un apparut brusquement comme jailli du sol.

C'était un tout petit homme, haut seulement de cinq pieds, tout rond, tout gras, tout luisant. Son gros ventre inspirait la confiance, mais son visage lunaire, où luisaient deux yeux verdâtres, n'avait rien d'attrayant.

— « Ah ! messieurs, » cria-t-il d'une voix de petite fille, « vous êtes les bienvenus, je vous servirai tout ce que vous voudrez ! »

En parlant, il ouvrait une formidable bouche noire aux ternes canines.

Je bus du kummel glacé, du cherry-brandy danois, du genièvre de Hollande additionné de menthe verte.

— « C'est le moment ou jamais d'aller faire un tour au cimetière, » me souffla Peaffy. « Allez-y, la grille d'entrée est à vingt pas. »

— « Et vous-même ? »

Il secoua la tête.

— « Impossible, je vais m'en tenir à ce grog au rhum qui est honorable. »

Je me trouvai seul sous la pluie, devant une grille majestueuse, aux insignes funéraires.

Une chaîne de sonnette, agitée d'un lent mouvement de va-et-vient, attira mon attention et je lus un écriteau aux lettres en relief :

Sonnez trois fois pour le gardien.

Je le fis et, au loin, j'entendis un carillon grave s'élever dans le silence du champ des morts.

Une fois, deux fois, trois fois.

Un lapin blanc bondit entre les barreaux de la grille, se mit sur son séant, frotta son museau de ses pattes et me regarda de ses yeux rouges, puis il s'en fut.

Personne d'autre ne vint et, une fois de plus, je tirai la chaîne, une fois, deux fois, trois fois.

La grille grinça et s'ouvrit, comme si le vent l'avait poussée ; un petit coq Bantam, amputé d'une patte, sortit à cloche-pied, lissa ses plumes, me menaça un instant du bec et disparut.

— « Bon, je me passerai de gardien, puisque la porte est ouverte, » dis-je.

Je me trouvai sur une vaste pelouse verte, entouré de pierres tombales et de puissants monuments funéraires.

« Voici un cimetière bien peuplé, » me dis-je, « mais il ne diffère pas beaucoup de ce que j'ai vu dans le genre. Il est vrai que ce lascar de bronze que j'entrevois entre les ifs n'est pas des plus ordinaires. »

Mes regards avaient été attirés par une lourde statue verdâtre, d'une taille double de celle d'un homme ordinaire, qui tenait un sablier monstrueux et s'accoudait à une haute dalle funéraire.

— « Tu n'es pas beau, » dis-je, « mais tu es grand et fort et tu dois avoir du poids. »

Je ne sais quel cataclysme ou quel sournois travail des intempéries avaient mutilé le visage du symbolique gardien du mausolée, mais c'était vraiment du vilain ouvrage, car la face sombre, mangée de vert-de-gris, ricanait hideusement.

Sur la dalle, je lus un nom : Famille Pebblestone.

« Les Pebblestone devaient être des gens à la bourse dorée, pour s'offrir un pareil toutou d'outre-tombe, » me dis-je, et je m'assis sur la dalle pour fumer une pipe, car l'air était particulièrement froid et humide.

Devant moi, barrant la pelouse, se trouvait une véritable haie de stèles et de fûts tronqués ; au delà je voyais une sorte de large névé dans lequel je crus reconnaître un champ de tombes d'enfants.

— « C'est meublé comme pas un ! » répétai-je, et je me mis à fumer avec grand plaisir.

A ce moment, je me sentis frôler le dos.

Je me retournai et constatai avec un peu d'étonnement que la statue de bronze se trouvait plus près de moi que je ne l'avais pensé.

De plus, je vis que l'homme de bronze serrait une formidable faux dans la main, alors que je ne lui avais vu tenir qu'un sablier.

Je me souvins alors que, chez de semblables symboles, la faux accompagne toujours l'horloge à sable et je m'accusai d'être mauvais observateur. Je lui tournai le dos et découvris un nouveau sujet d'étonnement.

La haie de stèles et de fûts tronqués s'était sensiblement déplacée vers ma droite et se dressait entre moi et la grille ; quant au névé des enfants, il semblait ondoyer en une mer lente et livide et gagner, lui aussi, l'issue du cimetière.

Je me levai et constatai avec un peu d'effroi qu'en faisant ce mouvement, j'avais dangereusement frôlé la faux de fer.

« Diable, » me dis-je, en voyant que le tranchant de cet engin était diantrement net, « on ne devrait pas laisser de pareils joujoux aux mains de bonshommes, même s'ils sont en bronze. »

Je me dirigeai vers la sortie, mais à présent je devais me rendre compte que ma vision ne me leurrait en rien : stèles et fûts se dressaient sur mon chemin de retour ; quant au cimetière des enfants, il semblait le plus acharné à me barrer la retraite : il avançait visiblement, dans un mouvement de reptation de plus en plus accéléré.

Je pris le pas de course et j'arrivai à la grille au moment où un bout de colonne de marbre rouge se jetait sur moi comme un gros python acéphale. Je l'évitai d'une largeur de main et gagnai la grille ; elle claqua derrière moi avec un bruit féroce, et, en me retournant, j'eus l'étrange vision du colosse de bronze, agrippé d'une main aux barreaux et brandissant sa faux avec une rage hideuse à voir.

En quelques bonds, je gagnai le seuil de la taverne.

La porte était fermée et je me mis à frapper avec frénésie sur le carreau en appelant Peaffy.

Derrière la vitre, parut le visage de lune et les yeux verts du tavernier.

— « Il est parti ! » cria-t-il de sa voix de fausset.

— « Je veux entrer ! »

— « Vous n'entrerez pas ! » hurla-t-il. « Allez-vous-en ! »

— « Non, je ne m'en irai pas avant d'avoir dit ce que je pense de votre sale cimetière, » m'écriai-je avec une colère soudaine.

Il ricana et tout à coup me fit un pied de nez.

« Que dirait le monde, » continuai-je, « s'il savait qu'il est gardé par un lapin blanc ? »

— « Un... lapin blanc ? » fit-il avec un vilain hoquet ; et son regard vert chavira.

— « Et un petit coq bantam à une patte, hé, hé... qu'en dirait-on dans le monde ? »

Sa grosse figure était toute blême, tandis qu'elle se collait contre la vitre.

— « Dites... » fit-il avec effort, « si je glissais vingt livres sous la porte, pourrais-je compter... »

— « Sur rien du tout, sale bonhomme ! »

— « Cent livres ! »

— « Non ! »

Son visage s'enfla de fureur et de désespoir.

— « Laissez le cimetière en paix, » rugit-il, « sinon il ne vous laissera pas la paix à vous... m'entendez-vous ! »

Et la vitre n'encadra plus qu'un espace noir, vide de formes.

Au loin, une sirène aiguë beugla ; je vis le petit tram à cent yards de là et son conducteur me faisant des gestes frénétiques.

— « On part ! On part ! »

Je partis, sans Peaffy.

La voiture roulait et tanguait comme un sloop dans la tempête et mon cœur se souleva comme s'il était aux prises avec un atroce mal de mer ; je luttais encore contre cet ignoble malaise, quand je fus jeté sans ménagement sur le pavé, à une toise de la pompe d'Aldgate, contre l'échoppe d'une marchande de marrons qui me traita d'ivrogne, de polisson et de plus vilains noms encore.

⁂

Je ne revis pas Peaffy et j'en fus fort marri, car il me devait bien des explications au sujet du cimetière de Marlyweck.

L'hiver était venu et je me cloîtrai dans ma bonne maison chaude et agréable ; j'allais y retrouver ma paix ancienne quand le malheur fondit sur moi de la façon la plus formelle.

Je fumais ma pipe, je buvais un bishop fort bien conditionné et je terminais la lecture d'un livre plaisant, quand j'entendis une rumeur inattendue s'élever dans le jardin.

C'étaient des bruits sourds et lents, comme font les paveurs qui travaillent le sol avant d'y poser les cubes de grès des pavés.

Les nuages étaient bas, mais le premier quartier de la lune apparaissait par intervalles, entre deux bancs de nuées.

Je collai mon visage contre un des carreaux et alors, au milieu de la pelouse gazonnée dont je suis si fier, je vis se dresser une stèle rouge. Ah ! je la reconnus... c'était le bout de colonne qui avait failli me briser les jambes au sortir du cimetière de Marlyweck !

Il se dandinait grossièrement, à la manière d'un matelot ivre, mais l'ignoble chose n'était pas seule : autour d'elle se glissaient, comme de singulières méduses, les petites pierres tombales du cimetière des enfants.

Toutefois ce ne fut pas la peur qui domina mes sentiments ce soir-là, mais la colère : j'aimais la bonne ordonnance de mon jardin, et, de le voir en proie à ces monstruosités de marbre et de granit, mon sang ne fit qu'un tour.

Je possède un gros revolver et les balles en sont puissantes. Par six fois il tonna dans la nuit tranquille et la vision s'évanouit. Mais le lendemain, je trouvai ma pelouse défoncée, mon mélèze déraciné, mes sapins en copeaux et de larges éclats de granit rose parsemant le jardin.

En sus de cela, j'eus fort à faire pour obtenir de mon voisin Higbee qu'il ne portât pas plainte contre moi pour tapage nocturne.

⁂

J'ai revu Peaffy ; il portait un ulster neuf et un chapeau montant qui faisait de lui un géant digne de la foire aux pains d'épice. Je m'élançai vers lui, mais il se glissa dans la foule comme une couleuvre et disparut au moment où je faillis être happé par un cab tournant le coin.

Le démon... ! Je compris sa soudaine richesse : il s'était laissé tenter par les offres du hideux petit homme au visage de lune, et m'avait laissé en holocauste à la rancune de ce mystérieux coquin, et de ses singuliers complices.

Je délaissai les délices de mon home pour partir à la recherche de mon infidèle ami, et finis par le découvrir une deuxième fois, au moment où il entrait dans une pâtisserie de Battersea Row. Je le saisis par un pan de son nouvel ulster.

Le vêtement se déchira avec un bruit aigre et un large lambeau d'étoffe me resta entre les mains, mais Peaffy s'échappa et je ne le revis plus.

⁂

Un soir, aux approches de Noël, au moment de baisser les stores, je vis dans la pénombre du crépuscule un objet grêle glisser le long du mur d'enceinte de mon jardin, et je reconnus l'horrible faux. Elle râclait de temps à autre les tuiles vernies du faîte, et soudain elle s'évanouit.

Un instant plus tard, une formidable face d'ombre regarda au-dessus du mur : celle de l'homme de bronze.

Et alors je vis qu'il avait des yeux : deux immenses yeux d'ambre liquide, deux atroces prunelles de nocturne qui fouillaient la nuit.

⁂

C'est fini.

Il est dans la maison.

La porte a éclaté comme sous l'assaut d'un bélier antique, des briques ont croûlé.

Les marches de l'escalier gémissent, se brisent comme des branches sèches. Tout à coup le bruit cesse ; sur la maison descend une paix étrange et terrible.

Qu'est-ce que cela ! Clic... clac... clic... clac... un bruit de pierre qui heurte le fer...

Ah ! *il* aiguise sa faux...



L'écran à quatre dimensions

SORTIES DE VACANCES

par **F. Hoda**

Comme chaque été, les films de science-fiction se sont succédés sur certains écrans parisiens à un rythme accéléré. Malheureusement, la quantité, on s'en doute, ne fait pas la qualité. Pourtant, il convient de signaler que le plus récemment sorti, « *L'invincible spaceman* », ne manque pas d'intérêt malgré la puérilité de son sujet. Mais revenons à l'ordre chronologique des sorties.

« *Le scorpion noir* », distribué par la Warner, semble démontrer que cette société demeure fidèle à ses vieux dadas. En effet, le scénario de David Duncan et Robert Blees rappelle à tel point celui de « *Them* » (autre film Warner) qu'on se demande si nos deux auteurs ne se sont pas contentés de plagier un ancien succès. Le nid des monstres, le moyen utilisé pour les tuer, le rôle des savants dans l'anéantissement des arachnides... etc, tout y est. Pourtant, comme on le verra dans le cas de « *Spaceman* », un mauvais scénario ne fait pas nécessairement un mauvais film. Surtout si le réalisateur jouit d'une certaine renommée. En effet, Edward Ludwig est assez coté à Hollywood. Nous connaissions ici de lui des films parfois plaisants comme « *Le réveil de la sorcière rouge* », parfois moins plaisants comme « *Le trésor des Caraïbes* ». Les ultra-mac-mahoniens, cette nouvelle espèce de cinéphiles à laquelle je faisais allusion dans un précédent papier, tiennent Ludwig en haute estime. Ce n'est pas « *Le scorpion noir* » qui me fera me ranger à leur avis. Les araignées de « *Them* » ont donc été remplacées par des scorpions et, pour le reste, on nous réédite le même scénario pour la nième fois. La mise en scène disparaît dans le charabia général, engloutie sans doute par un des scorpions sur le plateau. Quant aux acteurs, comment les juger en l'absence de direction ? Mara Corday qui, paraît-il, était mannequin, est bien jolie et porte admirablement les pantalons qui mettent en valeur ses jambes fines. Richard Denning promène son visage immuable pendant les quatre vingt-dix minutes que dure ce film inutile et légèrement soporifique.

« *Fiend without a face* » (traduit ici par « *Monstres invisibles* »), comparé au précédent, a au moins le mérite d'introduire un monstre nouveau dans le bestiaire du cinéma de SF : le cerveau indépendant qui se promène et se nourrit de la moelle des êtres qu'il rencontre. Bien sûr, il y avait déjà eu les mutants des « *Survivants de l'infini* » ou le cerveau en bocal du « *Cerveau du nabab* ». Mais ces nouveaux monstres, tout en descendant des autres, gardent une marge suffisante d'originalité. Malheureusement, le réalisateur Arthur Crabtree ne fait pas plus d'efforts que Ludwig. Donnons un exemple pour les hésitants : la scène finale où les monstres devenus visibles attaquent un groupe d'hommes barricadés dans une maison ; on aurait pu avoir un véritable ballet horrifique. Au lieu de cela, nous assistons à une succession de gros plans entrecoupés de plans d'ensemble qui provoquent du dégoût, le même que celui que susciterait par exemple la vue de viscères étalées

chez quelque boucher... Le début est meilleur, quand les monstres invisibles agissent. Quelques trucages rappellent les vieux films de James Whale. Crabtree utilise aussi les cimetières à la façon de Tod Browning. Le scénario part du vieux canevas du savant-fou, variation sur le thème de l'apprenti-sorcier. La mise en scène repose entièrement sur les effets spéciaux ; les acteurs vont et viennent n'importe comment (Kim Parker, Marshall Thompson). Seuls les Russes pourraient trouver un intérêt à ce film : en effet, on y voit les Canadiens très hostiles aux bases américaines installées sur leur territoire ! Abandonnons donc le film aux sociologues.

Robert Hampton (sans « p » au générique) disposait nettement de petits moyens par rapport aux deux autres cinéastes cités. « *Caltiki, mostro immortale* » combine plusieurs disciplines scientifiques : archéologie, astronomie, physique nucléaire, physiologie et zoologie. Le monstre est ici un être monocellulaire qui se multiplie comme les « cerveaux » du film de Crabtree. Il se nourrit également de chair humaine et grossit au point de tout détruire. Il y a nettement un climat d'horreur. Mais la puérilité des dialogues, l'absence de direction des acteurs, un scénario mal ficelé et surtout l'absence de moyens, empêchent la réussite. Ni meilleur, ni pire que les deux précédents.

Ces trois films confirment la tendance à l'effacement de la mise en scène devant les trucages, phénomène que je signalais dans mes dernières chroniques. Il est vraiment regrettable que l'on persiste à se refuser à un cinéma de science-fiction adulte. En attendant patiemment celui-ci, réjouissons-nous néanmoins de voir quelques tentatives de mise en scène dans un film nettement commercial. Il s'agit de « *L'invincible spaceman* » que nous envoie le Japon et que j'ai cité plus haut. Par son scénario, le film de Teruo Ishii rappelle les *serials* américains. Une créature invulnérable, venue d'une autre planète, déjoue les plans d'une bande prête à conquérir le monde grâce à la mise au point d'une super-bombe nucléaire. Cet être extra-terrestre tient de Flash Gordon, Superman et autres Batmans. Inutile de chercher la vraisemblance ici. Pourquoi l'ambassadeur d'un pays au Japon dirige-t-il cette bande depuis son ambassade ? Comment Spaceman traverse-t-il l'éther ?... Autant de questions auxquelles il vaut mieux ne pas tenter de répondre. En mêlant une bande d'enfants à l'intrigue, les auteurs nous disent clairement leur intention : ils s'adressent à un public juvénile. Le scénario est bien ficelé et parsemé de rebondissements réguliers. En un mot, l'optique du *serial*. Mais du meilleur ! L'intérêt du film pour moi réside ailleurs : dans le soin apporté à la réalisation. A chaque plan fusent des idées de mise en scène. Spaceman débarque à l'aérodrome et suit le porteur d'une serviette contenant de l'uranium. On voit en gros plan, puis en plan très éloigné, cet individu. Puis soudain apparaît sur l'écran un rond noir cadrant le personnage. Est-ce un retour au système des caches du muet ? Le plan suivant nous montre un homme suivant le porteur de la serviette à travers une lunette. De même, la scène du faux prêtre menaçant l'orphelinat est fort réussie, avec ses reflets dans la vitre d'une bibliothèque. Ou encore l'enlèvement d'une jeune fille, etc... Partout on sent un souci constant de placer les acteurs par rapport au cadre, d'utiliser le décor. Les mouvements d'appareil apportent une fluidité inattendue au film. Si certains trucages laissent à désirer, il n'empêche que le décor du laboratoire par exemple est si bien utilisé qu'il en devient hallucinant. Du bon cinéma, quoique au service


AC


Tarifs préférentiels
Assurance Auto

d'une histoire puérile. Félicitons donc ce metteur en scène japonais que nous ne connaissions pas de prendre son film au sérieux. Nul doute qu'il se soit beaucoup amusé en le tournant. Et cet amusement passe l'écran et se communique au spectateur. Comment ne pas relever ces qualités quand nous voyons d'autres réalisateurs abandonner toute idée, toute recherche, en abordant la science-fiction ? Je ne veux pas dire qu'il s'agit d'un grand film. Mais il tranche par ses qualités de mise en scène avec les trois autres bandes dont j'ai parlé.

LETTRE D'AMERIQUE

par **Patrick Schupp**

Universal-International nous a présenté récemment un film fantastique d'un goût douteux, d'une réalisation sommaire, avec pourtant une idée intéressante au départ.

Il s'agit de « *The Trinkler* » (que l'on pourrait traduire par « Le Démangeur », si je puis me permettre ce barbarisme), dont la vedette, Vincent Price, interprète le rôle d'un médecin faisant des expériences sur les effets de la peur dans le corps humain. Et il en trouve, des effets. Une espèce de langouste (je ne puis décrire la chose autrement), matérialisation de la peur absolue, matière vivante, se forme du coccyx aux vertèbres cervicales — seulement, lorsque la peur s'extériorise, par un cri ou une manifestation quelconque, la langouste disparaît, et les preuves du docteur aussi. Notre machiavélique Price s'assure les « services » d'une sourde-muette que son mari a fait mourir de peur (à la lettre) à l'aide d'une tête de mort en caoutchouc, d'une main sortant d'une baignoire remplie de sang, etc.

Le docteur avait pu prendre une série de radiographies montrant la croissance du « Trinkler », à la suite d'une machination contre sa sœur. Seulement la sœur crie, la langouste se résorbe, tandis que la sourde-muette, par la force des choses, garde tout en elle.

Le docteur opère, et sous nos yeux horrifiés, nous présente l'objet qu'il a retiré de la colonne vertébrale de cette pauvre femme, aussi mauvais qu'un chat tigre, et qui cherche à le mordre.

Enfin, après avoir failli être la victime, grâce à sa sœur, de la bestiole, vraiment répugnante à regarder, et qui en plus s'échappe dans un cinéma sans d'ailleurs faire de mal à qui que ce soit, Prise la replace là où il l'avait prise, dans le dos de la dame, et c'est la fin du film.

Qu'en dire ? Pas grand chose ; comme on le voit, l'intrigue est tirée par les cheveux ! Une séquence en couleurs, celle de la mort de la sourde-muette, avec les artifices d'un fantastique éculé, s'insère dans le reste du film en noir, et n'apporte guère plus. Evidemment, le sang en couleurs est plus impressionnant que le sang en noir !

Quelques bonnes photos ; la succession des plans s'agence avec ordre, et aère le film. Les cadrages sont bons et quelques travellings sont très réussis. Bref, la forme est meilleure que le fond. Bonne interprétation de Price, sans plus. Il est décidément abonné à ce genre de films.

La femme qui tient le rôle de la sourde-muette, dont je ne me rappelle plus le nom à ma grande honte, est excellente, et à elle seule vaut le déplacement.

De passage à New York, je suis allé voir la grande attraction du moment : le dernier Hitchcock, « *Psycho* », avec Janet Leigh, Anthony

Perkins et Vera Miles. Le film ne rentre pas exactement dans le cadre de la S.F. et du fantastique, mais l'atmosphère s'en rapproche beaucoup. En plus, la qualité exceptionnelle de la photo et du montage (comme toujours chez Hitchcock) m'obligent à le mentionner comme le meilleur film que j'aie vu depuis deux mois, et j'en vois une moyenne de trois à cinq par semaine ! Je ne veux pas le raconter. Disons simplement que Hitch s'est attaché au passionnant problème du dédoublement de la personnalité. Mais quelle virtuosité, quelle perfection, et surtout, quelle technique !

Après « *Vertigo* », qui lui aussi versait dans le fantastique au début, c'est le meilleur de ses films. A ne pas manquer si l'on veut passer deux heures haletantes, et assister à une belle leçon de cinéma.

Nous retombons dans le médiocre, hélas, avec « *Night of the blood beast* » (La nuit de la bête sanguinaire). Pourquoi ce titre, qui n'a rien à voir avec le film ?

Nous revoilà devant le vieux problème de la créature extra-terrestre qui s'approprie le corps du premier homme à pénétrer dans le vide interstellaire et à en revenir, et s'en sert à des fins conquérantes. Comme la grosse guêpe de « *Désert vivant* », la créature, qui a une tête de perroquet sur un corps d'étoile de mer, se sert également du pilote comme incubateur pour ses rejetons.

Elle tue un des savants de la base d'où s'est envolée la fusée, et l'assimile, en quelque sorte, ce qui lui permet de parler l'anglais comme vous et moi.

Elle sera finalement détruite par le fer et par le feu, ainsi que le pilote-couveuse qui sacrifie sa vie sur l'autel de la Liberté de la Race Humaine.

Le rythme du film est assez lent, et les trucages faibles. La bête, ou la chose, est mal réalisée et ressemble à un ours de foire par son comportement moral et physique.

Deux femmes (je n'ai pas eu envie de me souvenir de leur nom) n'ajoutent rien, sinon du bruit, et des gros plans inutiles. Le pilote a l'air remarquablement abruti, et pas du tout convaincu. Enfin rien de transcendant.

Quelques mots sur deux choses insignifiantes pour terminer :

« *Wasp woman* », où Miss Susan Cabot a abandonné les rôles d'Indienne au grand cœur pour se faire directrice d'un Institut de beauté. Par l'entremise d'un savant allemand et d'un nid de guêpes, elle invente un sérum rajeunissant, tiré principalement des guêpes en question. Après en avoir absorbé une dose trop massive, elle devient une affreuse imitation de « *The fly* ». Miss Cabot, affublée d'une tête de guêpe, qui pourrait être aussi bien un puceron de rosier ou un scarabée, tranche la carotide de tous les mâles qu'elle rencontre, jusqu'à ce que le fiancé de sa secrétaire, à qui elle veut en faire autant, la pousse par la fenêtre.

La seule séquence bonne est celle où Miss Cabot décrit son invention et les effets miraculeux sur sa personne au Comité de ses actionnaires. Deux grues nous donnent quelques plans intéressants techniquement. Mais c'est tout, absolument tout.

Enfin, « *Giant leeches* » met en scène des sangsues géantes tapies au fond d'un marécage. Elles se nourrissent de métabolisme humain avec gourmandise jusqu'à ce que des parents inquiets fassent exploser un peu de dynamite dans les marais : tout meurt, et nous aussi, d'ennui. Absolument sans aucun intérêt.

Je souhaite que mon prochain papier soit plus fourni. On nous annonce des merveilles, attendons de voir.


Un vrai Chef!
Peugimix
ROBOT ÉLECTRO-CULINAIRE
exécute pour vous en un clin d'œil et sans effort, toutes les préparations culinaires les plus délicates et les plus variées.
Peugimix
6 appareils en 1
LA PUBLICITÉ FRANÇAISE .515.
le Peugimix
BAT, FOUETTE, MALAXE, MÉLANGE, PÉTRIT, HACHE, MIXE, HOMOGÉNÉISE
ÉMULSIONNE, RAPE, ÉMINCE, PRESSE (tous agrumes), MOUD, BROIE, PULVÉRISE
5 appareils adaptables en supplément.
DE L'OUTILLAGE A L'AUTOMOBILE...
Peugeot
LA QUALITÉ QU'ON NE DISCUTE PAS.
APPAREILS DE QUALITÉ
Peugeot Frères

TRIBUNE LIBRE

CONTROVERSE A PROPOS DE L'HOMME DE L'AVENIR

La chronique scientifique d'Aimé Michel, dans notre numéro 80, a entraîné des réactions. Nous publions à son sujet deux opinions. Voici d'abord celle de notre collaborateur Michel Ehrwein.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt et encore plus de curiosité, comme tout un chacun sans doute, la chronique d'Aimé Michel, au titre si accrocheur. Puisque l'auteur s'attend à recevoir des menaces de mort, qu'il soit rassuré en ce qui me concerne : je ne vois qu'un reproche à faire à sa proposition, c'est qu'elle risquerait de faire un trop grand vide dans les rangs de la S.F. internationale et de tourner au génocide. Il doit y avoir en Aimé Michel un Savonarole qui s'ignore.

Venons-en au fond de l'article. Une de ses originalités, qui n'apparaît pas à première vue, est qu'il n'a aucun rapport avec le titre. Brûler les auteurs de space-opera, ce serait en faire des sortes de boucs émissaires. Si, en l'occurence, on devait brûler une catégorie de gens, ce seraient plutôt à mon avis les savants tripatouilleurs de gènes, afin de sauver la race humaine à la disparition de laquelle on nous dit qu'ils œuvrent.

« Jamais l'homme ne voyagera dans l'espace. » D'autres que moi se seront sans doute chargés de critiquer ou d'approuver les explications scientifiques de l'auteur. Conscient de mon incompétence en la matière, je préfère l'acquitter au bénéfice du doute, prendre ce qu'il écrit pour vérité d'évangile, sauter deux pages et demi, et arriver à la conclusion. Que je me propose de démolir — ou d'essayer.

Nul doute qu'emporté par son sujet, Aimé Michel nous l'ait servie toute chaude, cette conclusion, sans l'examiner de trop près pour en vérifier la solidité. Parce que, quand on se colle le nez dessus...

D'accord, l'homme de l'avenir sera un homme « transformé ». Et puis après ? Aimé Michel admet comme vérité évidente qu'il sera toujours attiré par les voyages dans l'espace. Mais de son raisonnement scientifique, on pourrait aussi valablement déduire le contraire : que, comme *Hamlet,* ces voyages soient pour lui « dénués de tout intérêt » et qu'il reste tranquillement chez lui à cultiver la philosophie ou le jardinage. Nul ne peut dire, et c'est précisément le grand argument de l'auteur, dans quelle direction se fera la « transformation ». Mais dire que le résultat de cette transformation ne sera plus un homme me paraît un raisonnement assez vicieux. Qui niera que l'homme blanc de 1960 ne soit « transformé » par rapport à celui de Néanderthal ? Le nom d'« homme » n'en continue pas moins à être appliqué aux deux. Si toute la race humaine est transformée, il n'y aura pas de problème : elle restera, en nom, en fait, « la race humaine » — à moins qu'un démon pervers ne la pousse à renier ses origines. Si une partie seulement de la race est transformée, et qu'il subsiste, dans des musées, dans des zoos, dans des castes inférieures, des hommes semblables à nous, je doute que ceux-ci restent étrangers aux réalisations des « transformés » : ne serait-ce que pour nier leur supériorité, pour se donner l'illusion de les rabaisser à leur niveau ou de se hausser au leur, ils feront leurs les victoires de ces derniers en ne voulant voir en eux que des *hommes.* Dans ce cas, il est à prévoir que les transformés proclameront bien haut leur sur-, leur non-humanité. Mais comme les *hommes* n'en auront cure, je ne vois pas la différence que cela fera...

Car tout ça, c'est une question d'appréciation. Le Parisien de 1960 est un homme. Le Néanderthal était un homme. Le bushman est un homme. Pourquoi l'homme du XXIe ou XXIIe siècle, aussi différent d'eux qu'ils le sont l'un de l'autre, *et même beaucoup plus différent,* ne serait-il *plus* un homme ?

...Et nous laissons maintenant la parole à l'un de nos lecteurs, M. J.J. Vollmer, qui nous dit pourquoi il n'est pas d'accord avec Aimé Michel.

La rubrique scientifique de ce mois m'a considérablement surpris. Je ne comprends pas comment vous avez pu publier une pareille insanité dans vos colonnes. Sur la foi du nom d'Aimé Michel, sans doute. Car l'hypothèse qu'il avance est plus qu'osée, elle n'est pas fondée logiquement. Je me demande bien par quelle démarche de son esprit A. Michel est parvenu à relier les expériences de Benoît et Leroy à l'astronautique ? « L'espace sera conquis, » dit-il. « Mais pas par nous. » Comment ose-t-il proférer une telle chose alors qu'on se prépare à envoyer un homme dans la Lune (qui sait s'il n'y est pas déjà) et que des fusées pour Mars et Vénus sont prévues dans 5 ou 10 ans ! Il me semble que d'ici là l'homme ne sera pas encore transformé en amibe télépathe. De plus, si l'homme est maintenant maître de son évolution grâce aux expériences de Benoît et Leroy (qui en fait en sont encore au stade embryonnaire, et très discutées et contestées), il est certain qu'il hésitera à s'en servir et que de nombreux obstacles, moraux et racistes, se dresseront contre la transformation de l'homme par la génétique. Il subsistera toujours un groupe d'humains qui se refusera à se soumettre à cela. D'ici que les prédictions d'A. Michel se réalisent, de l'eau aura coulé sous les ponts et il y aura belle lurette que l'homme tel qu'il est actuellement aura occupé le système solaire et — qui sait ? — les étoiles les plus proches. Si à ce moment l'homme est remplacé (ou supplanté) par ses descendants issus de ses éprouvettes, il n'en aura pas moins réalisé la conquête de l'espace, du système solaire au minimum. Il ne faut pas négliger l'instinct de conservation de la race. Je pense que le ridicule de cet article insuffisamment pensé et hâtivement généralisé ne vous a pas échappé et que vous espériez des réactions de vos lecteurs ; dans ce cas, vous avez réussi, mais de grâce, plus de pareilles choses dans « *Fiction* », il y a bien d'autres sujets scientifiques passionnants pour un amateur de S.F.

TOUJOURS L'ASTROLOGIE

A la suite de la communication du Lieutenant Kijé en faveur de l'astrologie (Tribune Libre de notre numéro 80), un de nos lecteurs, M. Clément, prend parti.

Bien qu'ennemi de toute polémique, en particulier avec les fervents de l'astrologie, dont la conviction n'est jamais entamée par l'argument contradictoire, fût-ce le plus péremptoire, je ne puis m'empêcher de faire une petite mise au point au sujet de la lettre du « Lieutenant Kijé », parue dans votre numéro 80.

Se servant du nom de deux astronomes célèbres, votre correspondant tente, en effet, sans avoir l'air d'y toucher, de nous faire croire que l'astrologie est une science, pas tellement éloignée, après tout, de l'astronomie et qu'elle béné-

ficie de la caution ou, du moins, de la « neutralité » bienveillante des véritables savants. Or rien n'est plus faux : avec une unanimité absolue, les astronomes modernes, depuis Képler peut-on dire, condamnent sévèrement l'astrologie dont ils dénoncent, sans équivoque, l'inanité et les dangers.

Le lieutenant Kijé ne semble pas, d'autre part, pour se recommander de Képler, avoir une connaissance très approfondie de son opinion sur cette soi-disant science. Ignore-t-il donc que tirer des horoscopes était pour lui le seul moyen de ne pas mourir de faim ? Il s'en est d'ailleurs pleinement justifié lui-même dans son opuscule sur « l'Etoile Nouvelle du Serpentaire » où l'on peut trouver ces phrases : « De quoi vous plaignez-vous, philosophe trop délicat, si une fille que vous jugez folle soutient et nourrit une mère sage mais pauvre ? Si l'on n'avait eu le crédule espoir de lire l'avenir dans le ciel, auriez-vous jamais été assez sage pour étudier l'astronomie pour elle-même ? »

Képler a rendu, contre l'astrologie, une sentence bien plus dure encore quand il écrivit, dans la préface des « Tables Rudolphines » de Tycho-Brahé : « ...il ne cessa jamais de mettre en évidence le véritable néant des astrologues, leur ignorance, leur basse vénalité et il ne manquait pas une occasion de se moquer d'eux et de leur jeter l'anathème... » Que nous sommes loin de l'aveugle crédulité que l'on voudrait nous faire admettre !

Quant à Ptolémée, plus vulgarisateur, au reste, que savant — il s'est surtout servi des observations de ses prédécesseurs, Hipparque en particulier — il fut le véritable ordonnateur et le propagateur des fantasmagories héritées des bergers babyloniens. Peut-on lui en vouloir quand on se rappelle les idées « scientifiques » qui avaient cours de son temps et dont les exemples d'absurdité sont trop nombreux et trop connus pour que j'en rapporte un seul ?

Il ne faut pas oublier cependant que c'est lui qui imposa, pour de nombreux siècles, un géocentrisme battu en brèche depuis longtemps, bien qu'il ait eu connaissance de l'héliocentrisme enseigné, quatre cents ans auparavant, par Aristarque. Ptolémée ne serait-il donc infaillible que lorsqu'il traite d'astrologie ?

Il y aurait certes beaucoup à ajouter, mais mon intention n'étant pas d'écrire un volume sur ce sujet, je voudrais simplement demander au « lieutenant Kijé » de ne pas extrapoler abusivement à partir d'un seul fait : ils sont innombrables ceux qui ont Mars dans la 8e maison, mais combien en reste-t-il pour avoir la fin dramatique d'un Hitler ? Il est bien facile de faire dire aux astres tout ce que l'on veut... à posteriori.

Je me permettrai aussi, pour terminer, de lui conseiller de méditer sur les véritables origines de l'astrologie et non celles qu'il peut découvrir, enjolivées, dans les livres spécialisés, car on croit volontiers ce en faveur de quoi on est prévenu et l'esprit critique est chose rare. Je ne pense pas qu'il ait besoin de six ans, ni même de six mois, pour s'apercevoir que tout cela n'est que superstitions issues des âges où l'homme tenait l'éclair pour une manifestation de la colère de Zeus et sortait les tambours afin d'effrayer le dragon qui, lors des éclipses, était censé dévorer le soleil. Dans le cas contraire il est, soit à présumer qu'il possède un puissant intérêt à voir se perpétuer de tels errements, soit à craindre que sa naïveté ne soit décidément incurable.

